

MARIE DELCOURT
ERASME



EDITIONS LABOR

9098MAS002.0S-

ÉRASME

Marie Delcourt

Érasme

Préface de Pierre Jodogne
Commentaire de Franz Bierlaire

© Éditions Labor, Bruxelles, 1986.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

Illustration : Denis SCHMIT.

Crédits photographiques : Nicole Hellyn (A.M.L.), Bruxelles — Maison d'Érasme, Anderlecht.

Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique.

Imprimé en Belgique
D/1986/258/36 - ISBN 2-8040-0184-9
L 902332

Éditions Labor - Bruxelles



Dans la même collection

1. LE BOURGMESTRE DE FURNES - G. Simenon
2. PELLÉAS ET MÉLISANDE - M. Maeterlinck
3. LA NUIT DANS LES YEUX - C. Malva
4. TRIPES D'OR - F. Crommelynck
5. LA LÉGENDE D'ULENSPIEGEL/Livre 1
C. De Coster
6. LA COMTESSE DES DIGUES - M. Gevers
7. FRAGMENTS - P. Nougé
8. LE REPAS CHEZ MARGUERITE - H. Juin
9. BARABBAS/ESCURIAL - M. de Ghelderode
10. INCANDESCENCES - M. Moreau
11. ON A BEAU DIRE - P. Neuhuys
12. LE PERCE-OREILLE DU LUXEMBOURG - A. Baillon
13. LE GRAND NOCTURNE/LES CERCLES DE
L'ÉPOUVANTE - J. Ray
14. THÉÂTRE - J. Louvet
15. LA LÉGENDE D'ULENSPIEGEL/Livres 2-5
C. De Coster
16. BLESSURES - P. Willems
17. REMUER CIEL ET TERRE - Norge
18. LES CONTEURS DE WALLONIE
19. LA MAISON DES VIELLES - S.-A. Steeman
20. LA RÉGION DU CŒUR - F. Dumont
21. LA FEMME DE GILLES - M. Bourdouxhe
22. À COR ET À CRI - A. Chavée
23. LES VILLAGES ILLUSOIRES - E. Verhaeren
24. GULDENTOP - M. Gevers
25. ÇA RIME ET ÇA RAME - Anthologie thématique des poètes
francophones de Belgique, établie par Liliane Wouters.
26. L'ENRAGÉ - D. Rolin
27. LA CONQUÊTE DE PRAGUE - J.-G. Linzc
28. LE PENDU DE SAINT-PHOLIEN - G. Simenon
29. FOLIES DOUCES - C. Plisnier
30. LE TRÉSOR DES HUMBLÉS - Maurice Maeterlinck
31. LA FIN DES BOURGEOIS - Camille Lemonnier
32. OLIVIA - Madeleine Ley
33. LE MAUGRÉ - Maurice des Ombiaux
34. LA DÉCHIRURE - Henry Bauchau
35. ÉRASME - Marie Delcourt

PRÉFACE

Un petit livre, matériellement léger et d'une lecture que l'on dira facile. Aucune érudition ne pèse en effet dans cet Érasme, où pourtant l'on découvre une science solide. Marie Delcourt a le talent de communiquer un savoir passionnément, méthodiquement acquis, et la joie même que lui procure ce savoir, avec une élégance simplicité. Sa parole est alerte et son accent volontiers gai. Le bonheur de son style n'a, semble-t-il, d'autre secret que la recherche de la justesse et de la clarté. Clarté, signe de modestie, signe d'intelligence et de politesse, signe peut-être aussi d'une conviction plus profonde: qu'il n'est de savoir achevé que dans sa formulation lumineuse, qu'il n'est de science accomplie que dans la probe transmission de ses conquêtes. Cela seul importerait par conséquent: la restauration d'un fragment de vérité dans l'esprit et, si possible, dans le cœur des hommes du présent; cela seul vaudrait la peine d'un patient travail nocturne: la fraîche fleur qui se cueille au matin.

Marie Delcourt s'adresse principalement aux personnes cultivées qui ne connaissent guère Érasme ou ne connaîtraient même que de nom cet homme du XVI^e siècle qui vit s'annoncer, dans l'Europe des Temps Modernes, les premières guerres de religion et dont les écrits, libres toujours, furent longtemps combattus par les autorités tant protestantes que catholiques.

Quatre des cinq études que voici furent rédigées dans l'inquiétude des années 1936 et 1937, et le recueil en parut en 1944, année sinistre pour le Monde. Pour l'auteur, ce fut une manière d'espérer, malgré tout, contre tout. Érasme, mais aussi Thomas More, comme Périclès et les grands témoins de la Grèce antique aidèrent cette femme d'Europe à survivre spirituellement au milieu des ruines. En éclairant le souvenir de ces hautes figures, elle voulut elle-même aider à vivre ceux que la guerre condamnait à l'angoisse.

Au moment où parut ce petit livre, il n'existait, à la disposition du public de langue française, qu'assez peu de moyens de connaître Érasme et de le lire. L'édition critique de sa correspondance, le monument de philologie entrepris par P.-S. Allen en 1906 et alors inachevé, n'était lisible que pour les latinistes. L'Erasmus du Hollandais Johan Huizinga, publié en 1924, étude biographique fondamentale et livre introductif à la pensée de l'humaniste, n'avait pas encore été traduit en français. Certes, l'Éloge de la folie, mis en français jadis, avait été retranslaté depuis par Pierre de Nolhac; certes, d'excellentes études appliquées à des aspects particuliers de l'œuvre, de la pensée et de l'influence d'Érasme, figure entre toutes « complexe et multiple », commençaient à paraître, celles notamment de Marcel Bataillon et d'Auguste Renaudet; néanmoins, l'heure semblait appeler de façon pressante un petit ouvrage introductif en langue française susceptible de jouir d'une plus large audience. L'Érasme de Marie Delcourt parut donc en temps voulu. Il fut dédié à Léon-Ernest Halkin, jeune historien liégeois que la guerre avait jeté dans un camp de concentration et qui, pendant la guerre, avait traduit en français un choix de textes extraits des Colloques.

Agée de 53 ans, Marie Delcourt était alors dans sa maturité. Son œuvre, élaborée sédentairement à Liège, était déjà considérable et sa renommée avait atteint depuis

longtemps les plus grands centres de la République des Lettres. Les livres et les essais qui portaient son nom concernaient surtout les auteurs tragiques grecs et les mythes dont la Grèce s'était nourrie. Mais, depuis qu'elle avait inauguré une chaire d'Histoire de l'Humanisme à l'Université de Liège, en 1929, Marie Delcourt avait également consacré de longues heures à quelques-unes des grandes figures de la Renaissance septentrionale. Ses préférences étaient d'abord allées à Thomas More, dont elle avait publié, en 1936, un recueil d'œuvres choisies, traduites et annotées par ses soins — car elle fut par ailleurs une remarquable artiste de la traduction des textes latins de la Renaissance, — puis elle s'était laissée gagner par son admiration pour Érasme. Outre les essais recueillis ici, elle avait édité ou pour mieux dire éclairé, avec la collaboration d'un de ses meilleurs disciples, Roland Crahay, Douze lettres d'Érasme (Paris, Droz, 1938), douze petits traités, qu'elle avait « choisis pour servir — cette fois encore — d'introduction à une lecture d'Érasme. » Pouvait-elle deviner alors qu'elle signerait, en 1967, le premier tome de la traduction intégrale en langue française de la correspondance de l'humaniste? Due à l'initiative de Jean Lameere et dirigée, à la suite de la mort prématurée de celui-ci, par Aloïs Gerlo, cette entreprise sans précédent dans une langue moderne, vient de s'achever, en 1982, par la parution du tome XI. Il s'agit d'un événement qui marque bien l'importance qu'ont acquise désormais les études érasmiennes. On dispose en effet aujourd'hui d'éditions critiques, de traductions et de monographies de grande valeur qui ouvrent des voies d'accès jadis inespérées à l'œuvre de l'humaniste. Les bibliothèques ne sont donc plus — tant s'en faut! — aussi dépourvues qu'en 1944. Cependant, le svelte petit ouvrage de la grande dame liégeoise n'a pas cessé d'apparaître utile, capable de conduire, mieux que beaucoup d'autres, à la rencontre d'Érasme.

Quel Érasme y trouve-t-on dépeint? L'auteur de l'Éloge de la folie ou celui des Adages, le pédagogue ou le poète, le polémiste ou le linguiste, le théologien ou l'éditeur des textes sacrés et des Pères de l'Église? Aucun de ces visages de l'humaniste protéiforme n'y est étudié particulièrement, mais aucun n'y est oublié, tandis que Marie Delcourt concentre son regard sur quelques aspects révélateurs du très vaste univers érasmien.

L'Esquisse d'une biographie, qui ouvre le recueil, est un profil épuré, fait à la pointe sèche. Rien d'essentiel n'y est omis. Alors que « tout est paradoxe dans cette vie étrange », comment ne pas admirer que l'auteur, en quelques pages sobres, ait réussi cette présentation synthétique et toutefois nuancée?

Le dernier essai, sur la Gaîté d'Érasme, est lui aussi, d'une certaine manière, biographique. Pour ne pas se priver du détail concret, dans lequel elle sait que la vie manifeste sa merveilleuse singularité, Marie Delcourt cherche à s'approcher du plus près qu'elle peut de la personne de l'humaniste; elle scrute son écriture et examine les portraits qu'en ont gravés Holbein puis Dürer. Dans les lettres tracées par la plume de l'épistolier, elle montre ce qu'elle appelle la « gaîté » d'Érasme et, dans la seconde gravure, elle remarque « la petite cruche remplie de fleurs » que Dürer a posée derrière le pupitre de l'humaniste: « Ces fleurs — observe cette femme attentive, — ce sont des fleurs de printemps, des muguets, des violettes sauvages ». Et elle y voit le symbole du printemps de la Renaissance, qui devait reflourir, « alors que personne ne l'espérait plus », juste dix ans plus tard, au lendemain de la mort d'Érasme, dans le Gargantua et dans le premier livre du Pantagruel.

De caractère encore assez biographique et fondé sur les textes de la correspondance est l'essai si sensible sur

Érasme et Thomas More, sur l'évolution quelque peu contrariée de leur grande amitié dans les années qui précéderent la décapitation du Chancelier d'Angleterre: question controversée, que Marie Delcourt aborde avec la plus entière liberté d'esprit, s'attachant à bien montrer les différences existant entre les deux hommes, tant dans leur tempérament que dans leur pensée, mais dénonçant les entreprises partisans qui ont occulté les liens demeurés sûrs entre le Chancelier, proche du martyr, et l'humaniste suspecté par Rome.

Le plus fourni, le seul encore inédit quand parut le recueil, est le second essai, sur la composition du livre des Colloques, écrits où Érasme donne carrière à son esprit satirique et fait connaître aussi le mieux son idéal de vie. Marie Delcourt analyse chronologiquement la création des différents dialogues qui forment le livre, trace la courbe de la pensée de l'écrivain et, dans le tableau de cette comédie humaine, met en relief la recherche d'une restauration de la spiritualité et la critique des formes extérieures de la religion du temps, critique que l'Église romaine ne manqua pas de censurer. Ironiste, hédoniste, tenant d'une philosophie du raisonnable, Érasme aura là comme descendants — Marie Delcourt le montre bien — Rabelais, puis Montaigne, puis Voltaire.

Mais, plus radicalement révolutionnaire, sous un apparent conformisme (« les hardiesses d'Érasme se révèlent rarement à première lecture »), est la pensée de l'humaniste sur la guerre, présente dans l'Éducation du prince chrétien. Marie Delcourt la met en lumière dans son quatrième essai, qui est aussi, probablement, le plus audacieux de ce recueil. Car, dans « les temps exaspérés » de 1937, parler de la guerre ou chercher à « circonscrire une définition de la 'morale humaniste', opposée à la 'morale chevaleresque' de la guerre et de la politique », cela n'était rien moins

qu'un exercice intemporel. Machiavel, qui avait de l'homme la vue pessimiste que l'on sait, avait préconisé l'emploi logique de la force dans les rapports entre les groupes humains. Pour Érasme, si les hommes sont fils de Dieu, si ce qui compte dans la vie terrestre est l'imitation des vertus du Dieu fait homme, la guerre entre Chrétiens n'est qu'une absurdité, tout simplement. Bien plus, la croisade même est une erreur. Marie Delcourt souligne vigoureusement cette condamnation du recours à la guerre, à toute guerre, et montre avec franchise qu'elle ne coïncide pas avec les positions prises par Thomas More dans l'Utopie. Déjà dans son étude sur les Colloques, elle avait mis en évidence la fermeté d'Érasme sur ce point, osant notamment rappeler, à propos du dialogue Charon, qu'il dénonce la collusion du prêtre et du soldat.

Quatre siècles et bientôt cinq nous séparent d'Érasme, et bientôt cinquante ans nous éloignent de la rédaction de ces essais qui lui sont consacrés. Le monde organisé par l'homme a-t-il vraiment changé? Entre les superstitions de jadis, de naguère et d'aujourd'hui, entre l'artillerie rudimentaire du XVI^e siècle, les bombardiers de 1944 et nos missiles sophistiqués à ogives nucléaires, quelle différence? Puisque la supercherie, puisque l'absurde jeu de la guerre n'ont pas cessé. Les guerres religieuses ou idéologiques ne nous tourmentent-elles pas encore et à nouveau? Marie Delcourt écrit d'Érasme qu'«on le considère comme un tiède parce qu'il a le malheur d'avoir beaucoup d'esprit critique en un temps où il valait mieux avoir un vigoureux esprit de parti». Actualité donc de ce «bâtard», de ce «déraciné», de cet homme d'étude «en qui rien ne fut plus étranger que l'idée de prestige national» et dont la pensée «détache audacieusement l'individu de toute subordination politique». Il finit par déplaire aux princes comme aux papes, aux Catholiques comme aux Luthériens; aussi pouvons-nous le comprendre et le rejoindre par notre

difficulté moderne à survivre dans un monde où règne trop souvent la démence. Marie Delcourt, fille instruite de Thomas More, est à ses côtés. Sérieuse et souriante, qui mérite elle aussi d'être connue, d'être lue, d'être aimée.

Pierre Jodogne

À Léon-E. et Denise Halkin-Daude
en gage d'une amitié fortifiée
par l'épreuve.

INTRODUCTION

Il existe assez d'ouvrages d'ensemble sur Érasme. Le meilleur est certainement celui de J. Huizinga, *Erasmus*, Haarlem, 1924, traduit en anglais dans la collection *Great Hollanders* et en allemand à Bâle (1928). Ce qu'il nous faut actuellement, ce ne sont plus des généralités, mais de bonnes études qui, éclairant avec exactitude certains points particuliers, finissent par sortir de l'ombre la figure multiple et complexe de l'humaniste. Tels sont les ouvrages qu'Augustin Renaudet a consacrés à *Érasme, sa pensée religieuse et son action* pour la période 1518-1521 (Paris, 1926), puis à la «période bâloise», de 1521 à 1529 (*Eudes érasmienne*, Paris, Droz, 1938).

Les cinq chapitres ici réunis sont plus modestes¹. Le premier est une simple chronologie sur laquelle le lecteur pourra reporter les événements narrés dans les études suivantes. Le second retrace l'histoire des *Colloques*, où s'inscrivent trente-cinq années de la vie d'Érasme. Il semblera peut-être que le chapitre III est consacré à un

¹ Ils ont pour origine des articles qui ont été remaniés ou des recherches qui ont été remises à jour et allégées d'un appareil scientifique un peu encombrant. Chapitre I; lecture faite à l'I.N.R. pour le quatrième centenaire de la mort d'Érasme, le 11 juillet 1936. Chapitre III, *Bulletin Budé*, janvier 1936. Chapitre IV, *Terre Wallonne*, décembre 1937. Chapitre V, *les Beaux-Arts*, 26 juin 1936. Le chapitre II est inédit. — Nous remercions M. Van Damme, conservateur du Musée Érasme, qui a bien voulu contribuer à l'illustration du présent volume, Jean Hoyoux et Emilie Gobiet, qui ont revu le manuscrit et les épreuves.

thème rebattu, mais l'amitié de More et d'Érasme n'a été esquissée jusqu'ici que dans sa première partie, celle qui va jusqu'à la rupture protestante. Pour la période postérieure, leurs rapports n'ont jamais été étudiés de près. C'est alors cependant qu'ils ont le plus de complexité et d'intérêt.

Enfin, on trouvera dans le chapitre IV des textes choisis pour circonscrire une définition de la « morale humaniste », opposée à la « morale chevaleresque » de la guerre et de la politique.

J'ai multiplié les citations, car Érasme, qui est célèbre, est fort peu lu. Presque toutes sont empruntées aux lettres et, bien entendu, traduites en français. Comme il s'agit de gagner des lecteurs à cette correspondance d'un intérêt prodigieux, je renvoie en note à l'admirable ouvrage de M. et M^{me} Allen, l'*Opus Epistolarum Erasmi*, commencé en 1906 et encore inachevé (le neuvième volume va jusqu'en 1532), désigné par l'abréviation *Allen*, suivie du chiffre du tome et du numéro d'ordre de la lettre. Le latin d'Érasme est facile ; souhaitons que plus d'un lecteur aille chercher dans ses lettres ce que nous cherchons et trouvons dans celles de M^{me} de Sévigné, de Voltaire : le contact avec une personnalité, l'une des plus attachantes qui fût jamais.

ESQUISSE D'UNE BIOGRAPHIE

Il naît à Rotterdam probablement en 1466, c'est-à-dire qu'il a douze ans de plus que Thomas More, dix-sept ans de plus que Luther ; Rabelais est son cadet de toute une génération. Il est fils naturel, ce que ses ennemis lui reprocheront lourdement. De ses parents, nous ne connaissons que des prénoms : Marguerite, Gérard. Son père semble avoir été prêtre, ou au moins clerc ; on sait quel était le relâchement des mœurs ecclésiastiques à la fin du XV^e siècle. Ce qui est sûr, c'est que ce père était lettré et s'occupa de l'éducation de ses deux fils, car Érasme avait un frère aîné, nommé Pierre. Marguerite et Gérard moururent tous deux pendant la peste de 1483 et les deux orphelins furent élevés par des oncles qui, n'ayant qu'une idée, laquelle était de se débarrasser d'une tutelle encombrante, proposèrent à leurs pupilles d'entrer dans les ordres, ce qu'ils firent. L'aîné devint novice à Sion, le cadet à Steyn, chez les chanoines de Saint-Augustin.

Érasme entra certainement au couvent plus librement qu'il ne l'a dit. Il avait vingt-deux ans quand il prononça ses derniers vœux et vingt-six quand il fut ordonné prêtre. Tout donne à penser qu'il accepta volontiers la proposition de ses tuteurs ; le cloître était le seul endroit où un adolescent dénué de fortune et de goût pour les métiers

manuels pût vivre tranquillement en se consacrant aux études. Les regrets lui vinrent plus tard, quand il eut goûté à la liberté. Et il transporta dans ses années de jeunesse le dégoût rétrospectif que lui inspirèrent ses souvenirs de Steyn. Au surplus, il est bien certain que la vocation monastique lui faisait défaut.

Cela ne veut pas dire qu'il était incroyant, ni qu'il manquait de piété. Nullement. Il avait fait ce que nous appellerions aujourd'hui ses études primaires chez les Frères de la Vie commune, à Deventer. De toutes les communautés des Pays-Bas, c'était peut-être celle où la vie religieuse était la plus profonde et la plus pure. Les Frères de la Vie commune avaient été réformés, un siècle auparavant, par Gérard Groote, ami de Ruysbroeck l'Admirable. C'est d'une de leurs maisons qu'est sortie l'*Imitation de Jésus-Christ*. Érasme reçut d'eux les leçons d'une piété tout intérieure, assez indifférente aux pratiques, complètement détachée de la scolastique. A ces éléments d'origine mystique, Érasme ajoutera son apport personnel: le retour à l'Évangile, aux Pères de l'Église primitive, en un mot, l'érudition appliquée aux origines du christianisme, la piété revigorée par le contact avec ses sources les plus hautes et les plus pures. La vie de couvent aurait pu lui convenir, dans la mesure où elle aurait permis à cet infatigable liseur de travailler en paix, mais jamais il ne put supporter le lever matinal, le jeûne, l'inconfort. Il faut dire qu'il avait une santé délicate et qu'il souffrit dès sa jeunesse de la goutte et de la pierre. Sa vie monacale dura cinq ans (1487-1492) après quoi il se libéra peu à peu, jusqu'à obtenir finalement de Léon X, en 1516, l'autorisation de ne plus porter l'habit de l'ordre. Et toute sa vie il mena campagne pour la sincérité des vocations religieuses, demandant que les vœux fussent prononcés tard et en pleine connaissance de cause. On sait qu'il fut entendu et que cet article de son programme fit partie de la réforme catholique du XVI^e siècle.

Érasme ordonné prêtre le 25 avril 1492 trouve dans le courant de l'année suivante l'occasion de quitter le couvent. L'évêque de Cambrai, Henri de Berghes, le choisit comme secrétaire, Érasme devra surtout assister le prélat dans le voyage que celui-ci se propose de faire en Italie où il pense obtenir le chapeau de cardinal. Mais Rome déçoit les espérances de Henri de Berghes et il ne promène son secrétaire que dans quelques villes des Pays-Bas, Bergen-op-Zoom, Halsteren, Bruxelles, Cambrai; à Bergen, Érasme devient l'ami intime de Jacques Batt, secrétaire municipal de la ville et homme de confiance de la marquise de Veere. Après trois ans de cette vie, Érasme demande à l'évêque la permission d'aller à Paris pour acquérir ses grades universitaires. Le prélat le laisse partir avec promesse d'une bourse annuelle.

A Paris, où il arrive à la fin de l'été de 1495, une épreuve l'attend. Il est obligé de se loger sur la montagne Sainte-Geneviève, au collège de Montaigu. Il y règne un ascétisme terrible, dont le délicat Érasme souffre indiciblement. Il se vengera plus tard, en immortalisant le «Collège des poux», où l'on endure la faim, la soif, la saleté, le manque de sommeil, où tout, dit-il, est aigu: les esprits, certes, mais surtout les dents des malheureux élèves. Au surplus, il ne perdait pas son temps, travaillait, lisait, dévorait tous les manuscrits qu'il pouvait consulter et les livres qui sortaient des presses.

A la fin de l'année 1498, il quitte le collège de Montaigu et mène une existence besogneuse, donne pour vivre des leçons particulières. Pour l'amour des études, Érasme accepte ainsi à plus de trente ans une vie dure et incertaine qu'un étudiant de vingt trouverait pénible actuellement.

En juin 1499 arrive dans la vie d'Érasme l'événement central, qui lui donnera d'un seul coup tout le bonheur qu'il doit connaître en ce monde. Un de ses élèves l'emmène en Angleterre. C'est là qu'il rencontre le

futur Henri VIII, alors un enfant brillant et doué ; c'est là qu'il connaît celui qui sera son meilleur, son plus tendre ami, Thomas More, futur chancelier d'Angleterre ; c'est là que, pour la première fois, il est reçu, fêté, compris, traité autrement que comme un vieil étudiant miséreux. C'est en Angleterre aussi qu'il rencontre John Colet, prêtre savant et pieux, avec lequel lui et Thomas More mettent au point leur grand projet de réforme religieuse : la résurrection de la piété par le retour à la Bible et aux Pères de l'Eglise. Il apprend le grec ; il s'initie à l'hébreu dont il n'eut jamais, du reste, qu'une connaissance imparfaite.

Mais ce séjour en Angleterre ne dure pas. Érasme rentre à Paris pour y connaître une misère affreuse. Pendant plusieurs années, il vivra d'expédients. Puis brusquement la chance tourne et le vent pour lui se met à souffler en poupe. En 1506, il a l'occasion de partir enfin pour l'Italie, toujours comme précepteur. Il lit, il écrit, passe quelques mois à Venise chez Alde Manuce, le grand imprimeur, et travaille lui-même à l'impression de ses *Adages*. Les humanistes de ce temps se faisaient volontiers typographes : l'Anversois Pierre Gilles travailla à Louvain chez Thierry Martens. Plus tard, Etienne Dolet et François Rabelais furent ouvriers chez Gryphius, à Lyon. Érasme passa près de trois ans en Italie. Il ne nous parle pas des beautés des villes, — Rome, du reste, était à cette époque livrée aux démolisseurs du Bramante, — mais, en revanche, il gémit beaucoup de la pauvreté de la chère, des repas trop brefs, du rôle des poissons et des coquillages dans les menus, de la mauvaise qualité du vin. Ce n'est pas qu'il fût goinfre, mais il aimait les plats bien préparés et il prétendait soigner sa goutte par des œufs battus dans du bourgogne. Le séjour en Angleterre, où le confort était une solide réalité, lui convenait mieux qu'aucun autre.

En 1509, nous le retrouvons chez son cher Thomas

More ; dans un accès de gaité, d'euphorie, de jeunesse, il écrit l'*Éloge de la Folie*. Et il enseigne le grec à Cambridge. Il prépare deux œuvres considérables, l'édition de Saint Jérôme et celle du *Nouveau Testament*, qui paraîtront tous deux en 1516.

Ce sont les plus belles années de sa vie. Il correspond avec les savants et les souverains de l'Europe entière. Il dédie un livre au pape Léon X, un autre à l'empereur Charles-Quint, un autre à la reine d'Angleterre. Il fait en Alsace un voyage triomphal. En 1521 il va s'établir à Bâle où le grand imprimeur Froben éditera ses œuvres. Il y est parfaitement heureux, car là tout le monde sait, non seulement le latin et le grec, mais même l'hébreu, affirme-t-il dans un accès d'enthousiasme. Il y demeure près de huit ans et reviendra y mourir après un séjour à Fribourg où il se réfugia pour fuir la dictature d'Écolampade.

C'est la période européenne de la vie d'Érasme. Il a pu renoncer à l'enseignement qu'il n'a jamais aimé ; ses livres lui rapportent beaucoup d'argent ; il est en relation avec tous les grands de son temps, lui-même étant devenu une puissance en Europe. Nous pouvons nous le représenter passant ses journées dans l'attitude que trois peintres ont fixée, Quentin Metsys, Holbein, Dürer. Ils l'ont connu à des époques différentes de sa vie, mais toujours identique à lui-même : la tête frileusement enveloppée d'un épais bonnet, les belles mains fines et infatigables tenant précieusement la plume et l'écrivoire, les yeux fixés sur la page blanche, des livres tout autour de lui. Ainsi Érasme vit à Anderlecht, à Louvain, à Bâle, à Fribourg. Le cadre seul change et le lecteur en méditation est sensible au cadre, au moins d'une façon négative : pourvu que le silence règne, tout est bien.

Mais la paix d'un jardin, fût-il aussi calme que celui de la maison du Cygne à Anderlecht, ne suffit pas à donner la paix de l'esprit et du cœur. La quiétude, la joie, l'allégresse, tout cela est refusé à Érasme à partir du

moment où Luther divise en deux l'Église chrétienne. Luther connaissait les travaux d'Érasme et les admirait. Il y reconnaissait certaines de ses propres tendances. Mais lorsqu'il tenta d'associer Érasme à la rupture avec Rome, Érasme se déroba. Lui aussi voulait une réforme, mais il la voulait à l'intérieur de l'Église catholique. Il n'avait aucun goût pour la polémique, pour la bataille sous quelque forme que ce fût. L'orage se déchaîne autour de lui. Du côté protestant, du côté catholique, on essaie de l'attirer, on le somme de prendre parti; on l'injurie, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise. De part et d'autre on le trouve tiède. Il ne l'était certainement pas, mais la lutte n'était nullement son affaire. Les papes Léon X et Adrien VI l'invitent à écrire contre Luther, puis le pressent, puis s'impatientent. Il quitte Louvain pour Bâle, espérant qu'il y sera plus tranquille, qu'on le laissera travailler et penser à son aise. Peine perdue: des lettres impérieuses le suivent partout, le somment d'intervenir. Il s'y résigne enfin, en 1524: Luther, qu'il attaque, l'accable d'une colère furieuse; les catholiques, qu'il défend, estiment qu'il a tardé trop longtemps et que son œuvre est inefficace.

Il lui faudra survivre douze ans encore, abreuvé de tristesses et de dégoûts. En 1526, la Faculté de théologie de Paris condamnait les *Colloques*; en 1529, Louis de Berquin, qui en avait traduit des passages, est condamné par le Parlement de Paris et brûlé vif¹. En 1530, la lecture en est interdite dans les écoles de Liège. Le vieil Érasme assiste de loin, impuissant, au début du drame anglican, dont il connaît personnellement tous les personnages: Thomas More est décapité, et aussi John Fisher, un autre de ses amis. Au milieu de tous ces deuils, de toutes ces haines, un seul appui reste acquis au vieil humaniste, celui de la papauté. Après Adrien VI qui avait

¹ Voir p. 49

été son collègue à Louvain — on sait qu'Adrien d'Utrecht, ancien précepteur de Charles-Quint, est le dernier pape non-italien — Paul III le soutient de toutes ses forces, contre vents et marées et, en 1535, il est sur le point de lui envoyer le chapeau de cardinal. Mais Érasme est épuisé et mourant. Il s'éteint presque sans agonie à Bâle, dans la nuit du 11 au 12 juillet 1536. Il avait légué ses biens aux pauvres. Les étudiants de l'Université portèrent eux-mêmes son cercueil à la cathédrale, où sa pierre tombale est encore en place aujourd'hui.

Tout est paradoxe dans cette vie étrange. Cet enfant sans nom, fils de toutes petites gens, est le plus raffiné des aristocrates. Il a des goûts et des manières de grand seigneur et l'on peut dire qu'il s'est complètement réalisé le jour où il s'est trouvé en fait le prince, l'arbitre de toute l'Europe savante. Il l'a été avec un naturel parfait, avec le naturel du roi prenant la couronne qui lui est promise depuis son enfance.

Il n'a point de famille; c'est à peine s'il a une langue maternelle: son néerlandais natal, il l'a presque oublié à force de parler exclusivement le latin. En tout cas, il serait incapable de s'en servir dans une discussion un peu abstraite. On raconte qu'en mourant il dit «*Lieve God*» comme sa mère ou sa grand-mère lui avaient appris à dire lorsqu'il était petit. Personne n'a moins que lui ce que nous appellerions aujourd'hui des racines. Ou, plus exactement, le terrain où il s'enracine et qui nourrit cette plante singulière, ce n'est pas tel ou tel pays, c'est l'Europe. Érasme est peut-être le plus parfait type d'Européen qui ait jamais existé: chaque contrée du continent a contribué pour sa part à sa formation.

Il n'est citoyen de nulle part. Rien ne lui est plus étranger que l'idée de prestige national. La guerre est pour lui une folie et rien d'autre qu'une folie. Défendre son pays? Pourquoi? Qu'est-ce que cela veut dire: Il faut

servir Dieu et relire l'Évangile où il est dit : Celui qui tue par l'épée périra par l'épée. L'Europe des années 1500, divisée, tiraillée par des guerres continues, a pour fils spirituel un pacifiste intégral.

Cet homme qui a passé toute sa vie à prêcher le retour à la tradition, le retour aux sources, la connaissance exacte des origines, se trouve être le penseur le plus révolutionnaire de son temps. Sa critique a tout ébranlé ; il a dit aux rois les plus dures vérités. Tolstoï ne l'a probablement pas connu : s'il l'avait fait, il aurait trouvé chez ce précurseur quantité d'idées qui lui étaient chères. Il est impossible de lire vingt lignes d'Érasme sans être saisi par la nouveauté, la hardiesse, la générosité de tout ce qu'on y découvre.

Mais le lit-on encore ? Voici le dernier des paradoxes de son histoire : il a écrit en latin, ce qui lui a permis d'être lu, compris, goûté immédiatement dans toute l'Europe lettrée de son temps. Rien ne peut plus nous donner actuellement la notion d'une pareille gloire, car de nos jours la célébrité n'est plus simultanée, ni contemporaine de l'auteur. Goethe fut connu en France surtout après sa mort, Victor Hugo n'a pas été traduit aussitôt dans toutes les langues. Érasme écrivait un latin charmant, nourri des textes anciens, mais imprégné de vie contemporaine. Il crut avoir travaillé à la renaissance de la pensée moderne exprimée en latin. Sur ce point, il se trompa totalement. De son vivant même, il voit autour de lui les humanistes abandonner le latin et se servir de la langue populaire. L'Europe cesse d'être une réalité. Les grandes nations développent chacune leur parler, qui, de vulgaire qu'il était, s'adapte à toutes les nécessités de la pensée. Érasme, sans le vouloir, a travaillé à cette évolution : il fait appel aux simples gens de bon sens ; par-dessus la tête des faux savants, il s'adresse à la raison du peuple. Mais le peuple va exiger qu'on lui parle sa langue maternelle, qu'on renonce au parler savant. Et les humanistes répon-

dront à ce vœu. Tyndale et Luther traduiront la Bible ; Thomas More écrira en anglais, Luther en allemand, Rabelais en français. Érasme a commencé l'évolution qui devait faire de son œuvre une œuvre inaccessible.

Peu à peu, on cesse de lire ses œuvres dans le texte. On traduit ce qu'il a écrit de plus léger : les *Colloques*, la *Folie*. Dix lourds in-folios restent fermés au grand public. Le latin est une langue morte. Comme Thomas More fut un des créateurs de la prose anglaise, Érasme aurait pu être le créateur de la prose néerlandaise. Mais ce fils du peuple avait des goûts de grand seigneur et il a écrit dans la langue des doctes.

Voilà pourquoi il est aujourd'hui moins un grand auteur qu'une grande figure. On aborde son œuvre avec beaucoup de difficulté, mais on lit et relit sa biographie, l'étonnante carrière de ce moine qui ne pouvait supporter le poisson, de ce bâtard qui fut traité somptueusement par des rois et des empereurs, de ce satiriste qui faillit mourir cardinal, de ce petit bourgeois de Rotterdam qui fut l'un des meilleurs écrivains en langue latine, de cet homme multiple et complexe qui écrivit l'*Éloge de la Folie* et qui donna aux presses la première édition du *Nouveau Testament*.

II

HISTOIRE D'UN LIVRE LES COLLOQUES

Avec l'*Éloge de la Folie*, plus célèbre, mais qui ne les vaut pas, les *Colloques* sont un des grands succès de librairie du XVI^e siècle. L'*Éloge de la Folie*, écrit d'un seul jet, cent fois republié et traduit sans modifications, n'a pas d'histoire. Les *Colloques* en ont une. Pendant dix ans et à travers cinquante réimpressions, on voit le livre gagner en importance et en signification. En suivre les progrès, c'est retracer la courbe que décrit la pensée d'Érasme pendant toute cette période, celle qui suit immédiatement la rupture protestante. Et, lorsque pour la première fois, en novembre 1518, le grand éditeur Jean Froben imprima à Bâle un mince cahier de 80 feuillets qui est la première révélation des *Colloques* au monde des lecteurs, l'ouvrage avait déjà derrière lui un passé de plus de vingt ans.

*
**

Érasme fit trois séjours à Paris entre 1496 et 1498. Dès le second, c'est-à-dire à l'automne de 1496, il préféra ne plus demander l'hospitalité du collège de Montaigu³¹ où il s'était trouvé fort mal et il essaya de gagner sa vie par ses propres moyens. Il lui fallait donc enseigner ce qu'il savait le mieux et c'était le latin. Mais il détestait faire des

leçons, à quelque degré d'avancement que fussent ses élèves. Ecrire lui plaisait bien davantage. Il rédigea donc des formules que les écoliers devaient apprendre par cœur jusqu'à ce qu'ils fussent capables d'employer avec aisance les expressions et les tours qu'elles contenaient. Mon ami Jean Hoyoux a retrouvé dans la correspondance d'Érasme à cette époque des exercices de synonymie dont les biographes ont eu le tort de prendre le contenu au sérieux alors que ce sont simplement des gammes à l'usage de latinistes débutants. Hoyoux se demande même, avec quelque raison, si les leçons données par Érasme ont jamais consisté en autre chose qu'en devoirs écrits dont le professeur envoyait le canevas, se souciant vraisemblablement assez peu de corriger minutieusement les travaux des disciples. L'humaniste n'était point pédagogue et, reconnaissons-le, il avait mieux à faire qu'à corriger les solécismes de ces petits grimauds¹.

Toujours est-il que les canevas d'entretiens qu'il avait composés circulèrent bientôt dans Paris, parmi les hommes qui s'occupaient d'enseigner à des jeunes gens un latin correct et abondant. Une copie parmi d'autres parvint entre les mains d'un professeur nommé Augustin Caminade qui enseignait des jeunes Zélandais. Ce Caminade utilisa le texte et y introduisit des modifications qui, plus tard, déplurent vivement à Érasme.

Cependant, celui-ci avait quitté Paris et renoncé pour toujours — il est permis de croire que ce fut avec un soupir de soulagement, — à la tâche ingrate de montrer le rudiment à des enfants distraits. Il avait probablement oublié les *Formules d'entretiens familiers* écrites au temps de sa besogneuse jeunesse quand, en 1518, son ami Beatus Rhenanus, l'humaniste de Sélestat, rencontra par hasard un jeune Liégeois, Lambert de Hollogne, qui se

¹ *Les moyens de subsistance d'Érasme, Bibliothèque d'humanisme et renaissance*, Paris, 1944.

trouvait avoir gardé copie des exercices érasmiens. Beatus remit le texte à Froben qui l'imprima sans avoir demandé l'avis d'Érasme. Celui-ci, à ce moment, était à Louvain, très malade. Au surplus, les usages du temps autorisaient parfaitement ces méthodes qui, aujourd'hui, nous sembleraient fort incorrectes.

La mince brochure publiée par Froben ne contient que des phrases sans intérêt; comment on salue, aborde ou prend congé. Le thème est mince et les variations grammaticales le recouvrent sans cesse, au point que certaines répliques sont répétées deux ou trois fois sous une forme différente. Cependant, un fugitif éclair de malice les traverse parfois. Au fil de la conversation se lisent par transparence les goûts et les antipathies de l'auteur: il tient à la propreté et à la qualité; il apprécie la bonne chère, le bon vin, les beaux fruits, un beau jardin. A deux ou trois reprises, son latin brave l'honnêteté et la révérence que nous estimons dues aux enfants: au XVI^e siècle, on était plus soucieux d'orthodoxie que de pudeur. Tout cela est suivi de conseils généraux qui, sur un ton plus modéré, sont de la même inspiration que ceux de Gargantua pour l'éducation de Pantagruel; que tout le temps qui n'est pas consacré à l'étude est perdu, que l'art est long, brève la vie et qu'il faut rejeter impitoyablement les auteurs qui, avec d'immenses peines, n'enseignent que la barbarie, entendons Eberhard de Béthune, Jean de Garlandia et autres auteurs du XV^e siècle dont Rabelais se moquera dans *Gargantua*.

Les *Formules* durent avoir un succès immédiat, car Henri Estienne les réimprima au début de février 1519. N'oublions pas que nous sommes à une époque où n'existent ni droits de l'auteur, ni ces droits de l'éditeur qui seront plus tard reconnus par l'institution du privilège. Froben n'avait qu'une chose à faire et il n'y manqua point, c'était de rééditer le texte en y ajoutant quelques pages nouvelles capables d'allécher les lecteurs. Ce fut,

dans le cas présent, un court exposé de la manière dont il faut apprendre ses leçons. Dès qu'il s'agit de théorie, Érasme se révèle bon pédagogue. C'est l'élève en chair et en os qui le fait fuir.

— Le succès du livre est étonnant. En deux ans, Michel Hillen le reproduit trois fois à Anvers, Valentin Schumann à Leipzig, Jean Singren à Vienne, Haller à Cracovie, Schoeffer à Mayence, Henri de Neuss à Cologne, sans compter plusieurs tirages sans indication de lieu ni de nom d'imprimeur.

Pendant ces deux années, Érasme, préoccupé par les débuts de la Réforme, harcelé par les théologiens, sollicité de part et d'autre de prendre position, avait autre chose à faire qu'à s'occuper du petit livre qu'on vendait sous son nom. Il finit cependant par s'émouvoir en voyant combien son manuscrit de 1496 s'était altéré en circulant. Comment un latiniste de sa qualité n'aurait-il pas frémi en constatant qu'on lui faisait dire *dare salutationem* au lieu de *dicere salutem*? Pour mettre les choses au point, il fit imprimer chez Thierry Martens à Louvain, en mars 1519, une édition corrigée, précédée d'une déclaration très curieuse où il désavoue le livre, disant qu'il est de
22 Caminade plutôt que de lui-même et qu'il se lave les mains des fautes qu'il contient. Mais, par une contradiction étonnante, il laisse son nom figurer dans le titre.

— L'édition de Louvain fut réimprimée avec de légères variantes, la même année et les années suivantes, à Bâle, à Deventer, à Augsbourg, à Venise. Une autre édition procurée par Érasme à la fin de 1519, toujours chez Thierry Martens, fut aussitôt reproduite plus de douze fois à Paris, à Cologne, à Anvers, à Mayence, à Strasbourg, à Deventer, à Leipzig. Assurément, selon les usages du temps chaque édition ne comportait qu'un petit nombre d'exemplaires. Le succès cependant était éclatant, assez pour décider Érasme à reconnaître enfin l'enfant qu'il avait abandonné vingt ans auparavant et

qu'il désavouait obstinément sans parvenir, semble-t-il, à persuader personne. Car il est évident que les lecteurs n'auraient pas été si nombreux si son nom illustre n'avait figuré sur la couverture.

**

En mars 1522, au moment où Érasme s'installe à Bâle pour un séjour qui durera huit ans, Froben imprime la première édition avouée par l'auteur de ce qui s'appelle toujours les *Formules*. Mais il suffit de parcourir le nouveau volume pour s'apercevoir que c'est désormais le sens et non plus la grammaire qui compte. Dès les premières pages, sous le titre trompeur: *Comment on s'enquiert lorsqu'on rencontre un ami*, nous trouvons cette satire du collège de Montaigu: # 23

GEORGES. — *De quelle basse-cour, de quelle cave sors-tu?*

LIEVIN. — *Pourquoi cette question?*

GEORGES. — *Parce que tu es en mauvais point, transparent de maigreur, craquant de sécheresse. D'où viens-tu?*

LIEVIN. — *Du collège de Montaigu.* # 27

GEORGES. — *Alors, tu nous arrives chargé de science.*

LIEVIN. — *Plutôt de poux...*

Érasme avait séjourné au collège au moment où le Malinois Jean Standonck y élevait des boursiers pauvres qu'il destinait à la prêtrise; il espérait d'eux la réforme de l'Église et leur imposait d'effrayantes austérités. Érasme n'aimait point l'ascétisme, mais il respectait le caractère, la sincérité et la haute valeur de Standonck. Celui-ci, dans l'intervalle, était mort et Bêda, qui lui avait succédé à la tête du collège, laissait périliter l'école des boursiers. Érasme ne termine pas la conversation sans lui avoir lancé une épigramme, que Bêda se gardera bien d'oublier. # 33

Puis, comme pour détourner l'attention, viennent des entretiens entre maître et valet, entre élève et pédagogue. Parmi ces phrases banales, on pêche parfois un conseil malicieux, dont Érasme n'est pas dupe: *Si on dit devant toi quelque chose d'inconvenant, ne ris pas, mais compose ton visage et fais comme si tu n'avais pas compris*. Des jeunes garçons décrivent leurs jeux. Jean Hoyoux a identifié le *jeu de la boule passant à travers l'anneau de fer* avec le *beugelbaan* tel qu'on le pratique encore aujourd'hui en Flandre. Si bien que ces quelques phrases nous font entrevoir un Érasme enfant, jouant dans la rue avec les gamins de Gouda à l'époque où le latin n'était pas encore devenu sa langue maternelle¹.

Ces enfantillages ont de quoi dérouter les théologiens, leur donner à penser que tout le volume est inoffensif. Cependant, qu'ils y regardent de près. Voici deux dialogues présentés sans autre titre que le nom des interlocuteurs. *Corneille* revient déçu d'un voyage à Jérusalem. Qu'y a-t-il vu? Des souvenirs dont pas un ne lui a semblé authentique, beaucoup d'escrocs et de dupes, peu de gens pieux. Mais, quand il est en société, il raconte éloquemment son pèlerinage; ses mensonges et ses vantardises lui valent les applaudissements de l'assemblée. *Arnold*, lui, a été à Rome et à Compostelle, parce qu'un soir où ils étaient pris de vin, lui et ses compagnons avaient fait vœu d'aller visiter saint Pierre et saint Jacques. Un ou deux sont morts en route, après avoir vécu fort peu saintement, mais ils avaient acheté à bons deniers des indulgences qui ont dû leur valoir le paradis. Quelle absurdité que d'aller chercher sur les grands-routes ce que chacun ne peut trouver que dans son cœur! À côté de ces misérables, et d'un autre qui revient bredouille de la chasse aux bénéfices, voici *Thrasymaque*, un pauvre diable de soldat

¹ *Humanisme et Renaissance*, t. IV (1937), p. 78.

poltron qui rentre infirme, ruiné par le jeu et les filles, d'une guerre à laquelle il n'a rien compris¹.

Vient ensuite un charmant dialogue où un adolescent, *Gaspar*, explique à Érasme comment il pratique et comprend la religion. Érasme joue un peu le rôle de l'avocat du diable et semble au début se moquer de son jeune interlocuteur dont la candeur et la pureté le désarment petit à petit. Gaspar professe qu'il faut aimer et servir Dieu, ne faire souffrir personne, observer la charité et la patience à l'égard du prochain, beaucoup prier et méditer. La question du jeûne ne l'intéresse guère car saint Jérôme lui a enseigné qu'on ne doit point se laisser affaiblir aussi longtemps que l'on n'a pas terminé sa croissance. Il lit l'Évangile et les Épîtres avec les commentaires de Chrysostome et de Jérôme. Il se confesse tous les jours, à Jésus lui-même: aucune confession n'est plus difficile que celle-là, n'exige plus de sincérité dans la contrition. Lorsqu'il veut s'approcher de la sainte table, il demande l'absolution à son directeur spirituel. Avant sa vingt-huitième année, il est bien décidé à ne prendre aucune décision concernant son avenir, car il connaît trop de prêtres, moines et gens mariés qui regrettent amèrement de s'être liés beaucoup trop jeunes. D'ici là, il continuera à s'instruire des bonnes lettres, après quoi il choisira une carrière: *La théologie me plairait, si je n'étais choqué par les habitudes de certains hommes d'église et par leurs interminables disputes*. Oui, répond Érasme, *beaucoup de personnes aujourd'hui s'éloignent de la théologie, craignant d'être ébranlées dans leur foi catholique en voyant que tout est remis en question*. Pour moi, ce que je lis dans les saintes Écritures et dans le Symbole des Apôtres, je le crois de toute ma foi, sans chercher davantage. Le reste,

¹ *Les vœux imprudents, La chasse aux bénéfices, La confession du soldat*; ce dernier dialogue a été traduit par L.E. Halkin dans ses *Colloques d'Érasme* de la Collection Lebègue.

4. Mouton
6. Descombes

que les théologiens en discutent, s'ils veulent. Cependant, si un usage est adopté par l'ensemble du peuple chrétien et qu'il n'est pas en contradiction avec les Écritures, je m'y conforme afin de ne heurter personne. — Quel est le Thalès qui t'a enseigné cette philosophie? — Comme enfant, j'ai vécu dans l'amitié du très pur John Colet¹.

Ainsi, Érasme rendait un dernier hommage au penseur d'Oxford qu'il avait toujours considéré comme le maître de sa pensée religieuse.

Mais, ne nous y trompons pas, les paroles de Gaspar ont encore une autre intention. Cette profession de foi, dans l'esprit d'Érasme, doit servir de terrain d'entente entre protestants et catholiques, car elle mentionne l'un après l'autre tous les points sur lesquels la chrétienté entière reste d'accord. Le reste, au sujet de quoi l'on discute, est d'importance secondaire. Pourquoi ne pas mettre l'accent sur ce qui unit au lieu de toujours insister sur ce qui divise?

Mais la tempête déchaînée par l'affichage des thèses de Luther était en pleine furie. Les tentatives de conciliation avaient échoué les unes après les autres et la voix modérée d'Érasme n'avait aucune chance de se faire entendre. Du côté protestant, on le vomissait parce qu'il avait déçu: après avoir donné des gages au parti de la réforme, il se dérobait et refusait tout ce qui aurait pu amener une rupture avec l'Église. Du côté catholique on se méfiait de cet homme qui ne pouvait exprimer une pensée orthodoxe sans aussitôt y joindre quelque affirmation dangereuse. Les *Formules* venaient à peine de paraître à Bâle sous leur forme nouvelle que l'inquisiteur Nicolas Baechem, dit aussi Egmondanus, les censurait très sévèrement pour quatre passages relatifs aux vœux, aux indulgences, à la confession et au jeûne.

33 →

¹ Dans les éditions ultérieures, cet entretien reçut le titre de *L'Enfant pieux*.

10
33

Érasme para le coup. Il écrivit au président du Grand Conseil à Malines et aux théologiens de Louvain d'imposer silence à Baechem. Heureusement pour lui, Adrien d'Utrecht, devenu pape sous le nom d'Adrien VI, le protégeait. Encouragé, il reprit son texte, ne changea rien aux trois premiers passages incriminés, mais les fit suivre de quelques phrases qui en atténuent la portée. Il supprima le quatrième et le remplaça par un exposé plus long, plus nuancé, où du reste il maintient fermement son point de vue, à savoir que les observances concernant la nourriture sont le fait de l'ancienne loi, non de la nouvelle qui est tout esprit, et n'admet point que ce qui touche le corps puisse souiller l'âme; et, ensuite, que le jeûne pèse beaucoup plus aux pauvres qu'aux riches; les vrais chrétiens doivent donc être sobres toute leur vie, surtout aux jours de fête. Au surplus, il souhaite qu'on leur permette de manger n'importe quoi pourvu que ce soit avec le seul souci de garder un corps sain et robuste afin de mieux servir Dieu. Pour terminer, il envoie un coup de patte à la Sorbonne où il sait qu'on s'occupe de lui et qu'on prépare une condamnation.

34 →

11 11 11 11 11 11 11 11 11 11

11 11 11

Cette réplique vive et précise parut chez Froben avec le même millésime — 1522 — que l'édition incriminée. La brochure était plus grosse que les précédentes. Elle contenait en effet, outre tous les textes déjà connus, le dialogue des *Pieuses Agapes* et l'*Entrée au ciel de Reuchlin*¹. Le savant hébraïsant venait de mourir après une carrière très tourmentée, car on l'avait accusé de sympathie pour les juifs persécutés à la fin du règne de l'empereur Maximilien. Érasme le montre arrivant au paradis conduit par saint Jérôme qui, lui aussi, s'était mis à l'école des rabbins, non pas pour retourner à l'ancienne

- !!

¹ *Convivium religiosum* et *Apotheosis Capnionis*. Le premier a été traduit en partie dans le petit volume de L.E. Halkin.

loi, mais au contraire pour approfondir, mieux connaître et mieux aimer la nouvelle.

La seconde édition de 1522 avait à peine eu le temps d'être reproduite à Cologne et à Strasbourg qu'Érasme, en août 1523, confiait à Froben un nouvel état des *Formules*. Dix dialogues nouveaux s'ajoutent aux précédents¹. Ils sont parmi les mieux venus de tout l'ouvrage. Jamais la verve d'Érasme ne sera plus heureuse, jamais elle ne s'appliquera à des sujets plus divers. Le dialogue n'est plus un simple échange d'idées; il est supporté par des personnages qui sont des êtres vivants. Remarquons qu'aucune question religieuse n'est cette fois abordée de front. Les *Formules* ont commencé par être un ouvrage grammatical; puis elles ont servi, en 1522, à exposer des idées relatives à la foi, à la discipline et aux études; à partir de 1523, le livre s'ouvre aux problèmes sociaux. —!!! Érasme y touche à des points controversés; il y expose des opinions qui seront discutées, que les théologiens de Paris, trois ans plus tard, condamneront sévèrement. Mais ces aspects religieux n'apparaissent qu'à propos d'un problème de la vie quotidienne: le mariage, la guerre, le commerce, les voyages, l'amour vénal.

Pamphile fait la cour à *Marie* qui ne veut point de lui. Tout en la lutinant, il lui raconte des histoires destinées à la rendre plus humaine: il arrive qu'une jeune fille trop exigeante, par un juste retour des choses, devienne amoureuse d'un babouin. Peu à peu, le ton devient sérieux. Au rêve de *Marie*, qui met très haut la virginité, *Pamphile* oppose l'idéal érasmien du mariage chaste: *Je veux épouser une jeune fille pure, afin de vivre purement avec elle. Nous unirons nos corps et surtout nos*

¹ *Le prétendant et la jeune fille. La jeune fille qui ne veut se marier. Les regrets de la jeune fille. La mal mariée* (traduit par L.E. Halkin). *Le soldat et le chartreux. Menteur et véridique. Le naufrage. Les auberges* (traduit par L.E. Halkin). *Le jeune homme et la courtisane. Le repas avec les poètes.*

âmes. Nous aurons des enfants pour l'État, pour le Christ. Un tel mariage diffère si peu de la virginité! Et peut-être un jour vivrons-nous comme Joseph a vécu avec Marie. Mais auparavant nous aurons appris la virginité, car ce n'est pas du premier coup que l'on arrive au sommet. — Qu'est-ce que tu me dis? on doit perdre sa virginité pour l'apprendre? — Et pourquoi pas? Un optimiste amour de la vie soulève tout le dialogue: Les enfants amènent avec eux d'innombrables soucis, dit Marie. — Mais aussi d'innombrables joies, répond Pamphile, et il arrive souvent qu'ils rendent avec usure les peines qu'ils ont coûtées. Quelques soucis qui doivent nous échoir, tu n'en porteras que la moitié; j'en prendrai la plus grande part. Ainsi, ce qui nous arrivera d'heureux, nous en aurons double joie; ce qui arrivera de pénible sera partagé entre nous. Ah! pour ce qui est de moi, si les destins y consentent, je ne demande qu'à mourir dans tes bras.

La Fille qui ne veut se marier et *Les regrets de la jeune fille* sont un réquisitoire contre les vœux prématurés et contre la corruption des couvents, mais aussi l'exposé d'une thèse très grave qui, dans la pensée d'Érasme, est essentielle, à savoir que les engagements pris au baptême, si l'on consent à les interpréter dans toute leur plénitude, contiennent déjà tout ce que les vœux monastiques prétendent leur ajouter. Celui qui est chrétien au sens complet et profond du terme doit être chaste, pauvre et obéissant, c'est-à-dire qu'il se conduit en moine, qu'il vive au cloître ou dans le siècle, sous l'habit religieux ou sous l'habit des laïques. Ce qui compte, c'est l'esprit chrétien. Catherine le cherche au couvent; faute de l'y avoir trouvé, elle se rendra peut-être aux instances d'Eubule qui espère le découvrir dans le monde, et avec elle.

C'est faire beaucoup d'honneur au dialogue de la *Mal Mariée* que de vouloir y découvrir une description du mariage chrétien. A son amie Xanthippe, qu'un mari brutal traite indignement, Eulalie montre comment elle-

même s'est attaché le sien. Sans jamais le heurter de front, ce que la pauvre Xanthippe fait fort maladroitement, elle arrive à le dominer en le flattant : *Que ne font les hommes pour éduquer un cheval? Et nous répugnons à améliorer nos maris par nos efforts?* Tout cela, il faut le dire, est assez bas. Pas un instant, Érasme ne paraît effleuré par l'idée que l'Église n'a qu'une morale unique pour les deux sexes, au moins théoriquement, car en pratique les choses sont assez différentes. Après deux millénaires d'enseignement chrétien, les jugements sont encore inspirés comme aux temps païens par la double morale sexuelle, intransigeante lorsqu'elle s'applique aux femmes, considérant comme menues fredaines les pires écarts des hommes. Ce dualisme inspire encore tous les catholiques romains au XX^e siècle, notamment ceux qui sont destinés aux jeunes filles ; on aurait mauvaise grâce à faire des reproches à Érasme pour n'avoir pas su le dépasser.

Avec *Le soldat et le chartreux*, Érasme reprend le thème qu'il a traité dans *La confession du soldat* et qu'il reprendra dans *Charon* avec plus d'ampleur. N'oublions pas qu'il n'a jamais étendu aux Chartreux son excessive sévérité pour les ordres monastiques, car il admire leur austérité et la qualité de leur vie religieuse. Voici un homme qui est entré au couvent par l'effet d'une vocation qu'il a éprouvée jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Le jeûne, l'obéissance, la règle lui pèsent peu en comparaison du bonheur qu'il éprouve à chercher le Christ dans une vie qui lui est tout entière consacrée ; mais il est trop modeste pour se vanter de l'avoir trouvé. Le vêtement monacal, les observances lui paraissent secondaires, mais il est heureux de se plier à des contraintes qui le rapprochent de ses frères. Son interlocuteur est un de ses anciens amis qui a quitté femme et enfants pour s'engager comme soldat. Il se moque du moine qui a aliéné sa liberté. Ainsi s'affrontent les deux formes de la servitude volontaire, celle qui a

Dieu pour fin et celle qui livre l'homme au meurtre, à la débauche, à la « lèpre espagnole ». Mauvais marché, car le soldat perd tout à la fois son âme, sa santé et son argent.

Laissons de côté *Les auberges*, très amusant tableau de genre, où l'on voit ce qu'étaient les plaisirs et plus souvent les déplaisirs du voyage au début de XVI^e siècle. Il y a plus à prendre dans *Le jeune homme et la courtisane*, dont le début est imité du *Paphnuce* de la religieuse allemande Hrotsvitha, dont les œuvres, redécouvertes, avaient été publiées à Nuremberg en 1501. *Sophronius* entre chez Lucrèce et lui conseille de changer de vie. Mais pour cela il faudrait qu'elle eût trouvé un autre gagne-pain : qu'elle s'adresse à un couvent de jeunes filles repentantes ou qu'elle se place chez une dame honnête, après quoi elle pourra chercher à se marier. Elle consent ; Sophronius lui enverra demain son domestique qui la conduira chez une amie où l'on s'occupera d'elle. L'entretien, dépourvu de tout pathétique et de toute littérature, est plein d'humanité.

Le naufrage est écrit pour montrer comment le danger révèle ce qu'il y a de lâcheté, de superstition et de cupidité au fond des âmes. Les naufragés perdent la tête, invoquent la mer et la supplient de les épargner. L'un d'eux fait à saint Christophe un vœu qu'il n'a nulle intention de tenir. Un Italien, envoyé en mission auprès du roi d'Ecosse, refuse de jeter par-dessus bord, pour décharger le bateau, un coffre plein de vases précieux, de tissus et de vêtements de soie. Des gens récitent des formules, plus magiques que religieuses, pour conjurer le péril. Au milieu des cris, une femme reste calme, uniquement occupée de l'enfant qu'elle nourrit et qu'elle arrivera à sauver. *Seule, elle s'abstenait de crier, de pleurer, de promettre ; seulement, l'enfant serré dans ses bras, elle priaît en silence. Sur ces entrefaites se lève un prêtre d'une soixantaine d'années qui, ayant enlevé ses vêtements, nous*

ordonne de nous tenir prêts à nous jeter à l'eau. Et ainsi debout au milieu du navire, il nous fit un sermon sur les cinq vérités de Gerson concernant l'utilité de la confession, et nous exhorta tous à nous préparer à mourir. Il y avait aussi un dominicain auquel se confessèrent tous ceux qui voulurent. Au milieu de tant de bruit, je me confessai silencieusement à Dieu...

Lorsque les *Colloques* seront condamnés, on ne s'étonnera point si le *Naufrage* est parmi ceux qu'on accusera le plus sévèrement.

Les *Formules*, accrues de la sorte, eurent le succès qu'on devine. Deux ou trois éditeurs avaient à peine eu le temps de les réimprimer qu'Érasme, en 1524, les republiait avec quatre dialogues nouveaux. Trois sont de la veine religieuse et du plus haut intérêt. Le quatrième seul, *La rencontre des vieillards*, se place dans le plan de la sagesse humaine et des vertus naturelles. C'est une sorte de petit roman, qui vaut d'être raconté.

Au moment de prendre une voiture qui doit les mener à Anvers, quatre vieux messieurs se reconnaissent. Ils ont étudié ensemble à Paris et ne se sont plus vus depuis quarante ans. Dans le coche qui les emporte, ils se racontent leurs expériences. *Glycion*, à soixante-six ans, paraît avoir à peine dépassé la maturité. C'est qu'il n'a jamais abusé d'aucun des biens de l'existence. Son récit est un commentaire anticipé du *Sonnet du bonheur*. A côté de lui, *Polygamus*, qui abuse et abuse encore des plaisirs de l'amour, a l'air d'un vieillard. Pour nourrir la nombreuse tribu issue de lui, il a dû travailler de ses mains et oublier tout ce qu'il avait appris à Paris. *Pampirus*¹ est un casse-cou, épris de voyages et d'aventures. Tout jeune, il a joué tout ce qu'il possédait et perdu à la fois l'argent et une fiancée qu'il aimait profondément. Toute sa vie a été faussée par cette erreur initiale. Il est entré dans les

¹ Celui qui a tout expérimenté.

ordres et il a passé de couvent en couvent, d'Espagne en Écosse puis en France, incapable de rester où que ce fût. Il a fini par aller en Terre-Sainte, en demandant son pain à la chiromancie: *Et un art si ridicule a pu te donner à manger? — A moi et à deux domestiques. Cela prouve combien il y a de fous et de folles dans le monde.* Rentrant en Occident par l'Italie, il devient soldat: *C'était pour une guerre sainte. — Contre les Turcs? — Bien plus sainte encore, à ce que l'on prêchait à l'époque. C'était Jules II qui guerroyait contre les Français.* Utilisant à la fois ce qu'il apprit dans les couvents et ce que lui enseigna sa vie errante, il se met en chasse pour acquérir une abbaye, mais il échoue. Enfin, son père mort, il s'établit comme marchand. Quant à *Eusèbe*, après la fin de ses études il s'est vu offrir une prébende dont il vit tout en faisant le plus de bien possible, aux corps aussi bien qu'aux âmes, car il a appris la médecine après la théologie et il mène dans sa paroisse la vie la plus calme et la plus pieuse. On voit ce que peuvent donner ces quatre thèmes. Glycion est le modèle érasmien du père de famille et Eusèbe du curé de campagne. L'uxorieux *Polygamus* n'est guère qu'une caricature. Quant au roman de *Pampirus*, vivement et drôlement conté, il montre qu'Érasme aurait su, s'il l'avait voulu, transcrire ses thèses en récits.

Les trois autres dialogues abordent de front les problèmes religieux les plus brûlants. *L'enquête sur la foi* met en présence *Aulus* qui est érasmien et *Barbatus*, qui est excommunié; on ne dit pas pour quelle raison, mais les lecteurs de 1524 ne pouvaient avoir aucun doute sur la nature de son hérésie. Ces deux personnages causent amicalement et reconnaissent qu'ils sont d'accord sur tous les points qui composent le *Credo*. Affirmer cela était déjà assez dangereux en un moment où, à Paris aussi bien qu'à Louvain, les condamnations pleuvaient contre ceux qui paraissaient avoir quelque sympathie pour Luther. Ce

qui est plus grave encore, ce sont les plaisanteries qui ouvrent le dialogue :

J'ai entendu un fracas épouvantable, dit Barbatus l'excommunié, mais je n'ai pas senti la foudre. Je n'en digère et n'en dors pas plus mal.

AULUS. — *Oui, mais les maux les plus dangereux sont ceux qui ne font pas souffrir. Ce tonnerre frappe les monts et les mers.*

BARBATUS. — *Si tu veux, mais de coups impuissants. C'est comme si l'on cassait du verre, comme si l'on frappait sur un vase de bronze.*

AULUS. — *Ces bruits aussi font-peur.*

BARBATUS. — *Aux enfants. Dieu seul dispose d'une foudre capable de frapper l'âme.*

AULUS. — *Mais si Dieu est dans son vicaire? **

BARBATUS. — *Plût au Ciel que ce fût vrai!*

AULUS. — *Enfin, beaucoup s'étonnent que tu ne sois pas plus noir que le charbon...*

Érasme est incapable de retenir un trait qui porte. Celui-ci, les théologiens ne le lui pardonneront pas. Au surplus, j'avoue que pour moi le dialogue reste incompréhensible et qu'aucune des explications qu'on en a données ne me paraît suffisante. Dans sa *Défense des Colloques*, écrite en 1527, Érasme dit: *Dans l'Enquête sur la foi, j'enseigne l'essentiel de la doctrine catholique d'une façon un peu plus vivante et plus claire que ne l'enseignent certains théologiens de grand renom parmi lesquels je place Gerson, que je nomme ici à cause du cas que je fais de lui. Puis j'imagine le personnage d'un luthérien, afin que s'accordent plus aisément ceux qui sont du même avis sur les principaux articles de l'orthodoxie, quoique je n'aie pas ajouté la seconde partie de l'enquête, à cause des temps exaspérés où nous vivons. Ou bien cela ne veut rien dire ou bien c'est d'une inexplicable maladresse. Entre luthériens et catholiques, marquer les points d'accord et taire le reste, c'est faire de la condamnation romaine une pure*

absurdité puisqu'on ne voit plus sur quoi elle porte. Érasme voudrait que le dialogue eût un sens: tous ceux qui sont d'accord sur l'interprétation du Symbole des Apôtres doivent faire bloc, car ils constituent une seule et même chrétienté. Or, au moment même où il l'écrivait, il préparait contre Luther son traité *Du libre arbitre*. A vrai dire, il y avait mis tant d'années que le livre, promis à Léon X, puis à Adrien VI, ne parut que sous Clément VII. Et c'étaient bien des lenteurs pour un homme qui terminait si vite de si jolis colloques. Mais, si réticent que fût Érasme lorsqu'il s'agissait de partir en guerre contre les luthériens, il ne pouvait ignorer qu'elle fût ouverte. Or, *l'Enquête sur la foi*, avec ses plaisanteries sur l'excommunication et sur le jeûne du vendredi, est écrite sur un ton qui ne serait admissible que dans une atmosphère de paix. C'est précisément à cause des *tempora exulceratissima* où il vivait qu'Érasme aurait dû esquisser tout au moins l'autre panneau du diptyque, les points de divergence sur lesquels l'Église catholique était décidée à ne pas céder, sur lesquels lui-même, qui resta catholique, ne transigea jamais. Si *l'Enquête sur la foi* nous était parvenue sans nom d'auteur, nous penserions qu'elle est d'un luthérien modéré indifférent aux querelles des Églises. Ce qui est étrange, c'est qu'Érasme ait pu croire résoudre les difficultés en les taisant et servir ainsi l'esprit de paix. En fait, il mit tout le monde contre lui et surtout les théologiens, dont la colère, excitée par un si curieux manque de tact, se comprend de reste.

Le Père Abbé et la femme instruite, moins grave, n'était pas fait pour les concilier. On y voit une femme fine et cultivée en face d'un gros et jovial prieur qui n'aime que la chasse, le vin et la vie de cour. Il n'y a point de livres dans son couvent et il est très choqué de voir *Magdalie* lire du latin.

ANTRONE. — *Je n'aimerais pas que ma femme fût savante.*

MAGDALIE. — *Et moi, je me félicite d'avoir un mari qui vous ressemble si peu. Ce que nous savons nous rend plus chers l'un à l'autre... Paule et Eustochium¹ n'étudiaient-elles pas l'Écriture Sainte?*

ANTRONE. — *Je l'accorde, mais le cas est rare aujourd'hui.*

MAGDALIE. — *Jadis aussi, c'était un oiseau rare qu'un Père Abbé ignorant. Rien n'est aujourd'hui plus commun. Autrefois, les princes et les empereurs ne se distinguaient pas moins par le savoir que par la puissance. D'ailleurs, même de nos jours, les femmes instruites sont plus nombreuses que vous ne croyez. En Espagne et en Italie, il y a pas mal de femmes, dans la vieille noblesse, qui sont capables de tenir tête à n'importe quel érudit. En Angleterre, dans la famille de Thomas More, en Allemagne, dans celle de Wilibald Pirckheimer et de Blaurer, il en va de même. Si vous n'y prenez garde, nous dirigerons à votre place les écoles de théologie, nous prêcherons dans les églises, nous coifferons vos mitres².*

Il ne faudrait point commettre l'erreur de prendre Érasme pour un féministe. Mais enfin il consent à traiter les femmes comme des créatures humaines, ce qui, de son temps et même aujourd'hui, est déjà remarquable. Ce qu'il veut dire ici, c'est que, si les moines veulent regagner le terrain qu'ils ont cédé par leur paresse, il faut qu'ils ne perdent plus un moment, car la restauration de la pitié par les études est une cause gagnée, à laquelle travaillent jusqu'à de simples jeunes filles.

Quant au dialogue des *Franciscains*, il me paraît si chargé de signification et d'un sens qui a été si peu

¹ Les savantes correspondantes de saint Jérôme.

² Traduction L.E. Halkin, à qui j'emprunte aussi le libellé du titre qu'il justifie en ces termes excellents: «L'abbé et la femme savante? Mais cela sent son Molière, trop tôt; en outre un abbé du XVI^e siècle est le chef d'un monastère: ce n'est pas du tout l'abbé du XX^e siècle. La traduction la plus judicieuse semble donc: Le Père Abbé et la femme instruite.»

compris que je crois sage de dire un mot des circonstances auxquelles il fait allusion.

Depuis le XIII^e siècle, il y avait un conflit latent, à l'intérieur de l'Église, entre le clergé régulier et le clergé séculier au sujet de la prédication et de la confession. Les évêques cherchaient à garder pour les curés le monopole de ces deux tâches, mais trop souvent les pasteurs étaient incapables de les remplir à cause de leur ignorance et de l'incorrection de leur vie. Leur incapacité allait si loin que la confession, rendue obligatoire par le concile de Latran, était à peine pratiquée lorsque furent créés les grands ordres religieux destinés par leurs fondateurs à restaurer la vie spirituelle que les séculiers laissaient tarir.

La règle de ces ordres porte la trace du conflit entre les deux parties du clergé. Dans celle des dominicains (1228), il est spécifié qu'aucun frère ne peut prêcher dans un diocèse sans la permission spéciale de l'évêque et qu'en aucun cas il ne lui est permis de s'élever contre les vices du clergé séculier. Quoique la même disposition figurât dans la règle franciscaine, les Mendians en arrivèrent de plus en plus à prêcher et à confesser, grâce au privilège qu'ils avaient de célébrer la messe sur des autels portatifs. Ils étaient soutenus par les papes et leur prestige était grand auprès des laïques qui prenaient en masse le froc sur leur lit de mort, vaincus que ce saint habit leur ouvrirait toutes grandes les portes du paradis. (Érasme combattit toute sa vie cette superstition.) Entre le XIII^e et le XVI^e siècle, les choses avaient peu changé et l'on verra dans le colloque des *Funérailles* ce qu'étaient les rivalités entre les Mendians et le clergé paroissial autour du cadavre d'un homme riche.

Les Mendians fortunés ou les Franciscains sont une des pièces les plus réussies du recueil et l'une aussi des plus travaillées. Elle est composée — comme un mime grec — de plusieurs scènes; à la porte du curé, qui refuse de recevoir les Franciscains; conciliabule entre les deux

moines qui se décident à demander l'hospitalité à l'aubergiste ; dans l'auberge. Le patron, d'abord hargneux, veut chasser les visiteurs, mais sa femme insiste pour qu'ils entrent. Ils s'attablent et mangent ce qu'ils ont apporté. La conversation s'engage et le ton s'élève bientôt.

Dans peu de dialogues, la vraisemblance psychologique est plus délicatement respectée. Le moine Conrad n'est pas un saint : il se moque du curé ; il préfère visiblement le bon vin à la piquette, le gigot de mouton au lard rance. Mais il s'offre de bon cœur à partager ses provisions avec l'aubergiste et toutes ses paroles sont pleines de bon sens et d'esprit chrétien. Quant au cabaretier, ses discours sont parfois un peu plus élevés qu'on n'attendrait d'un homme dont les manières sont si grossières, mais ils ne dépassent que par la forme les ressources du bon sens populaire.

Le colloque des *Franciscains* a presque toujours été lu sans grande attention et mal. On y a vu une satire des ordres mendiants, « les éternels trouble-fête, riches mendiants, moines hypocrites, professeurs de mensonge et de superstition, auteurs de toutes les querelles qui ruinent la paix dans les âmes chrétiennes » dit Augustin Renaudet dans un livre remarquable¹. Il m'est impossible sur ce point d'être d'accord avec lui. Dans son essai *Sur l'utilité des Colloques*, Érasme dira : *Dans Les Mendiants fortunés, combien il y a de préceptes que des curés grossiers, rustres, ignares et tout le contraire de ce que devraient être des pasteurs, pourraient utiliser pour réformer leur vie ! D'autres conseils visent à supprimer l'absurde gloriole relative aux vêtements et, inversement, à réprimer la folie de ceux qui détestent l'habit des moines, comme si le froc était un mal en soi. Enfin, on y trouvera décrit l'idéal de ce que devraient être les moines qui s'en vont par les chemins. Car il n'y en a pas beaucoup qui soient semblables à ceux que je décris ici.*

¹ *Études érasmiennes*, 1939, p. 225.

On aurait tort de croire ironique ce résumé excellent. Le curé de campagne ici mis en scène est une brute ignorante. Les moines au contraire, sont des érasmiens. Encore une fois, ils ne sont point parfaits. La façon dont Conrad loue son propre bonheur : *Tu n'as qu'une femme pour te servir, nous en avons cent ; tu n'as qu'un père, nous en avons cent*, bien lourde et maladroite, est assez dans la manière d'Érasme. On retrouvera le même thème dans l'*Epicurien* : suivre Jésus donne le bonheur même dans le plan humain et naturel. C'est donc un contresens que de traduire le titre, comme on le fait toujours, par *Les riches mendiants*, en y entendant une antithèse ironique. Érasme pense à la félicité de ceux qui ont choisi une vie détachée du monde, à son ami Jean Vitrier, ce franciscain réformé qu'il a aimé et admiré. Conrad et Bernard, à vrai dire, ne sont pas des *spirituels*, mais simplement des *observants* qui pâtissent innocents de la mauvaise réputation qu'ont la plupart de leurs frères. L'aubergiste les reçoit injurieusement et leur montre des images qui bafouent les Mendiants rapaces et goinfres : un renard qui prêche, une oie volée passant le cou hors de la cuculle de l'orateur ; un loup qui confesse, un quartier de mouton caché sous sa robe ; un singe en habit de franciscain, au chevet d'un malade ; d'une main il présente la croix et de l'autre, il fouille dans l'escarcelle du patient. Curieuse contribution à l'étude de la peinture satirique à la fin du moyen âge. Et le cabaretier constate avec amertume que ceux qui vivent d'aumônes mangent et boivent mieux que les gens obligés, comme lui-même, de gagner leur pain quotidien.

Conrad, ici, reprend l'avantage. Le franciscain vit selon le conseil de Jésus, sans souci du lendemain, allant de village en village pour prêcher l'évangile partout où le clergé régulier est incapable de s'en acquitter dignement, s'efforçant au minimum de ne faire de mal à personne. Lorsqu'il rencontre un curé inférieur à sa charge, il ne va pas jusqu'à tonner contre lui dans sa propre chaire, mais il

l'avertit et le morigène tête-à-tête : *Ceux qui vont plus loin ont tort, car tout le reste regarde l'évêque.* Conrad veut-il dire qu'il fait connaître à l'évêque les fautes de son subordonné ? C'est possible. Ce qui est sûr, c'est qu'Érasme décrit ici un épisode authentique de la réforme religieuse dans les paroisses sous l'influence des religieux en mission. Et certainement, comme il le dit, les intransigeants ont parfois dû manquer de tact en reprenant les tièdes.

Le dialogue continue par un curieux conciliabule sur les vêtements. *Je vois,* dit l'aubergiste, *que vous êtes de braves gens, mais beaucoup vous condamnent à cause de la robe que vous portez. — Mais beaucoup d'autres nous croient saints uniquement parce que nous sommes vêtus de la sorte,* répond Conrad, digne interprète d'Érasme ; *ils se trompent tous, mais ceux qui se trompent le plus humainement sont ceux qui conçoivent de notre robe un préjugé favorable.* L'habit franciscain est pratique et commode, adapté à la vie errante des frères. Comme les autres habits monacaux, il semble étrange alors qu'il est simplement démodé. Dominicains, bénédictins, franciscains sont encore vêtus comme l'étaient les paysans d'Espagne et d'Italie au temps des fondateurs. Le vêtement n'a du reste aucune importance : Dieu ne voit que les cœurs.

Vient ensuite une curieuse satire de la vanité vestimentaire telle qu'on la constate chez les soldats, les professeurs et même les prélats, bref, dans tous les corps constitués où un certain uniforme correspond à chaque grade. Puis une curieuse digression, digne de Montaigne, sur les habitudes en fait de costume chez les civilisés et chez les sauvages, montrant combien peu sont fondées en raison les idées que l'accoutumance a rendues tyranniques. Ce qui compte, c'est de vivre selon Dieu. La règle de saint François ajoute peu de chose aux engagements du baptême si l'on veut bien considérer ceux-ci dans toute leur gravité. Dieu, seul juge, mettra peut-être un pauvre

aubergiste plus haut qu'un moine. Cette page, l'avant-dernière du dialogue, où le cabaretier ému s'interroge sur son salut, est une des plus belles qu'Érasme ait écrites. Demain, Conrad parlera en chaire à toute la paroisse, devant le curé hostile, mais intimidé et silencieux.

Tandis qu'Érasme accumulait ainsi des charbons ardents sur sa tête, des amis imprudents le compromettaient à qui mieux mieux. Ainsi faisait Louis de Berquin qui, sous prétexte de le traduire en français, insérait dans ses textes de longs passages de Luther. Ces dangereuses libertés paraissent cependant avoir irrité l'humaniste infiniment moins que l'apparition d'une édition contrefaite des *Formules* qui fut préparée et répandue en France par un moine saxon, Lambert Campester. Ce personnage avait supprimé tout ce qui avait trait aux vœux, aux indulgences, aux pèlerinages et remanié le reste à sa fantaisie, qui n'était point faite pour plaire à Érasme. Celui-ci, furieux, écrivit en septembre 1524 le manifeste suivant, destiné à être inséré dans une nouvelle édition du volume¹ :

Aussi longtemps que ce petit livre n'a contenu que des enfantillages, il a rencontré une faveur étonnante. Lorsque j'y ai ajouté des choses utiles, il n'a pu éviter les morsures des calomnieux. Un théologien de Louvain, myope des yeux et davantage de l'esprit, y a découvert quatre passages hérétiques. Voici qu'il arrive à l'ouvrage une autre aventure bien curieuse. Il vient d'être imprimé à Paris, corrigé, c'est-à-dire gâté, en plusieurs endroits qui concernent les moines, les vœux, les pèlerinages, les indulgences. C'est fait si bêtement, avec tant d'ignorance, que l'auteur a l'air d'être un bouffon de carrefour. Il flagorne la France,

¹ M. A. Roersch a démontré que ce Lambertus Campester est le même qui écrivit contre Luther, qui édita saint Thomas et qui écrivit un éloge de François I^{er}. — Je traduis cette lettre en l'abrégéant légèrement. — Il n'est resté aucun exemplaire de la contrefaçon de Campester.

Paris, les théologiens, la Sorbonne, les collèges en termes tellement abjects qu'un mendiant ne ferait pas mieux. Ainsi, là où j'ai quelque peu critiqué les Français, il remplace leur nom par celui des Anglais; si j'ai dit quelque chose contre Paris, il écrit Londres. Il me prête des paroles déplaisantes afin de me rendre odieuses les personnes qu'il souffre de me voir attachées. Il retranche, ajoute, modifie et agit comme un cochon qui se roule dans la fange avant d'aller batifoler dans le jardin du voisin, souillant et renversant tout... Un enfant dit quelque part¹: «La confession la plus importante est celle qu'on fait à Dieu». Il a corrigé en: «La confession la plus importante est celle qu'on fait au prêtre». Voilà comment il vole au secours de la confession menacée. Autrefois, c'était un crime capital de publier un livre sous le nom d'un autre; maintenant c'est un jeu de théologiens. Ce misérable a dû en imposer par ses mensonges à un imprimeur affamé, car je ne pense pas que personne soit assez fou pour imprimer en connaissance de cause les sornettes de cet âne. Ce que j'admire c'est qu'il y ait, à ce qu'on me dit, des théologiens à Paris pour se réjouir d'être tombés sur un homme capable de disperser par la foudre de son éloquence toute la faction luthérienne et de rendre à l'Église sa tranquillité d'autrefois. Car il paraît qu'il écrit aussi contre Luther. Et après cela les théologiens se plaignent que je les trahis, moi qui consacre tant de veilles au progrès de leurs études, pendant qu'eux serrent sur leur cœur des monstres de cette espèce qui déshonorent l'ordre des théologiens et même des moines en général, plus que nul calomniateur, nul ennemi, ne pourrait le faire... Et cela s'imprime dans Paris où il est dangereux d'imprimer même l'Évangile sans l'approbation des théologiens.

Cette lettre est du meilleur Érasme. Au surplus, elle fait comprendre que l'auteur n'ait pas eu exclusivement

¹ Voyez p. 33-34.

des amis. Et n'oublions pas un trait minime, mais caractéristique. Le faussaire avait eu le malheur de terminer sa préface par ces mots: *Mon âge me conseille, ma piété m'ordonne d'amender mes livres tandis que je vis encore, accablé par la vieillesse, de peur que mes écrits n'inscrivent mes manes défunts sur le rôle des victimes qu'on emmène aux tristes sacrifices*. On devine si l'humaniste se gausse de ce charabia: *Le style d'Érasme, tout simple qu'il soit, il n'a pu l'attraper*¹. Et il ajoute: *Qu'on représente comme accablé par la vieillesse un homme qui n'a pas encore soixante ans, cela ne m'émeut guère*. Peut-être, mais il marque le coup et nous pouvons être sûrs que cela lui a fortement déplu. Sa coquetterie était prodigieuse, toujours en éveil, toujours sur le qui-vive.

Nous signalons cette lettre à ceux qui doutent de son courage. Les altérations de Campester rendaient inoffensif un texte condamnable et en effet déjà condamné. Il ne craint pas, en protestant, de rafraîchir des souvenirs qu'un plus prudent n'aurait pas demandé mieux que de laisser oublier.

Pendant que, de tous côtés, les colères grondent contre lui, il prépare de nouvelles additions aux *Formules* que Froben imprimera à la fin de l'été 1524. Pour la première fois, sa verve donne des signes de fatigue. Les six dialogues inédits: *L'épithalame pour Pierre Gilles*, *L'exorcisme ou le spectre*, *L'alchimie*, *Le maquignon*, *Les deux mendiants*, *Le repas aux anecdotes*, quand ce ne sont pas des écrits de circonstance, sortent de la veine des contes populaires et des fabliaux, les problèmes religieux en sont presque complètement absents. Érasme serait-il devenu prudent ou bien toucherait-il le fond de son sac?

*
**

Non. En février 1626, Froben publie une nouvelle

¹ *Stilum Erasmi, quamvis incultum, assequi non potuit.*

réédition. Cette fois, le titre a changé et le mot *Formules* a disparu. L'œuvre qui, d'additions en additions, est devenue un gros volume de 550 pages, s'appelle maintenant les *Colloques*. Elle contient quatre dialogues inédits, très longs, car ils constituent à eux seuls un quart du tout. Dialogues d'une haute signification religieuse et d'une étonnante hardiesse si l'on réfléchit qu'ils ont été publiés l'année même où Érasme va être l'objet des condamnations de la Sorbonne. «C'est au moment où il prépare l'*Hyperaspistès* et la réponse à Bêda et se voit attaqué à la fois par les luthériens, les sacramentaires de Bâle et les théologiens de Sorbonne qu'Érasme critique le plus hardiment cérémonies, jeûnes, reliques» dit Augustin Renaudet¹. Plus encore que par l'audace d'Érasme, je suis frappée par son souci de nuancer sa pensée. Attaqué par tous, il cherche à rendre inexpugnable la citadelle où on l'a enfermé, bien malgré lui, car il ne demandait qu'à l'ouvrir largement pour y accueillir tous les vrais chrétiens.

L'accouchée. — *Eutrapelus* rend visite à la charmante *Fabulla*, qui vient d'avoir son premier enfant et il lui apporte les nouvelles du jour, qui sont mauvaises. Le roi de Danemark est en exil, François I^{er} est captif en Espagne, toutes les cours ont faim d'argent et les paysans sont en révolte. Au milieu de tous ces désastres, *Fabulla* s'occupe de son petit enfant: *C'est un garçon, parce que Dieu l'a voulu ainsi; s'il avait préféré une fille, j'aurais fait comme lui.* Mais pourquoi ne le nourrit-elle pas? *Entrapelus* la persuade qu'il faut écouter la nature qui donne du lait à la mère pour que, deux fois, l'enfant soit nourri par elle et de sa plus pure substance, après quoi elle façonnera son âme avec autant de tendresse, autant de dévouement qu'elle a façonné son corps.

Le pèlerinage est une satire des lieux de dévotion, des

¹ *Études érasmiennes*, p. 60.

fausses reliques, des «lettres de la Vierge» comme il en circulait au XVI^e siècle. La question de l'Immaculée Conception provoqua en ce temps les remous les plus violents et les fraudes les plus audacieuses. Les dominicains étaient hostiles à la définition, ce qui leur valait d'être appelés «souilleurs» (*maculistæ*) par les franciscains et leurs amis. Dans leur zèle, ils prirent la Vierge elle-même comme alliée et lui firent proclamer qu'elle ne voulait pas de la doctrine nouvelle. En 1507, elle remit à l'un d'eux, Letser, une lettre destinée à Jules II, où elle promettait à ce pape une gloire égale à celle de saint Thomas d'Aquin s'il s'opposait comme ce docteur à la définition de la conception immaculée et s'il instituait en l'honneur de cette vérité une fête plus grande que celle du 8 décembre¹. Letser révéla plus tard l'imposture et les coupables furent brûlés. A la même époque, la Vierge apparut à des dominicains de Berne pour blâmer le péché que voulaient commettre les franciscains. Les apparitions se multiplièrent pendant deux ans jusqu'au jour où les imposteurs, se sentant devinés, essayèrent d'empoisonner leur dupe. Le pape condamna au bûcher le prieur et quatre moines.

Sur le fond même de la question, Érasme ne s'est jamais prononcé. Les théologiens lui avaient assez reproché de n'être qu'un grammairien; il avait bien le droit de déclarer ces problèmes trop difficiles pour lui. Au surplus, il ne s'intéressait qu'aux dogmes essentiels, ceux qui constituent les assises mêmes de la religion et dans la mesure où, traçant une ligne de conduite, ils contribuent à construire l'homme lui-même. Quant à la dévotion popu-

¹ Érasme parodie cette lettre dans *Le pèlerinage*, en imaginant que la Vierge écrit à Glaucoptulus (Zwingle) pour le remercier alors qu'il vient d'écrire contre la mariolâtrie. Le piquant de la chose est que Marie se met du côté de ceux qui veulent diminuer sa part d'honneur, le dominicain dans le premier cas, le luthérien dans le second.

laire avec ses naïvetés et ses extravagances, elle lui inspirait peu de pitié et nulle sympathie. Là où de plus indulgents auraient vu de la simplicité de cœur, il dit matérialisme et facilité. Car si les gens vont en foule à ces pratiques, c'est qu'ils croient pouvoir se dispenser, grâce à elles, de l'effort essentiel, le seul valable, celui qui purifie l'âme.

Dans *Manger du poisson*, Érasme reprend un thème qui lui est cher et qui figure déjà dans la toute première édition avouée des *Formules* de 1522. Le principe de l'abstinence est, dans la nouvelle Loi, une survivance de l'ancienne, car le Seigneur a abrogé la distinction juive entre les aliments quand il nie que les nourritures absorbées par l'estomac puissent souiller l'homme. D'autres observances, le repos du dimanche, le vêtement sacerdotal, la tonsure, ont un caractère tout aussi matériel: *Qu'on abroge toutes ces règles purement charnelles ou qu'on les rende facultatives... Je vois et j'entends un tas de gens pour qui l'essentiel de la piété se ramène à des lieux, à des vêtements, à des aliments déterminés, à des jeûnes, des gesticulations, des chants, et qui s'appuient sur toutes ces choses pour juger leur prochain à l'encontre du précepte évangélique. Il s'éloigne en effet de la foi évangélique celui qui met sa confiance dans des actes de cette nature et il s'écarte de la charité chrétienne celui qui, sous prétexte de boisson ou de nourriture, met hors de lui un frère pour la liberté duquel le Christ est mort. Que d'aigres conflits ne voyons-nous pas éclater entre les chrétiens!* Et les deux interlocuteurs, un boucher et un poissonnier, se mettent à rêver d'un monde où régneraient la paix, la bonne foi et la bonne volonté, où les actes importeraient peu au prix des intentions, où la chair compterait moins que l'esprit, où nul ascétisme ne serait imposé à personne, car les mortifications ne comptent guère si le cœur n'est point pur.

Les funérailles. — Deux hommes sont morts récemment. Georges a fait venir une dizaine de médecins qui,

après s'être fait payer leurs honoraires, se sont mis à se quereller, n'étant pas d'accord sur la nature de la maladie. Le moribond est alors la proie des quatre ordres mendiants qui entendent bien se partager le cadavre. On appelle le curé de la paroisse pour les derniers sacrements, mais il refuse son ministère lorsqu'il apprend que le malade s'est déjà confessé à un franciscain. Le pasteur, le franciscain, le dominicain, l'augustin et le carme, après s'être injuriés à qui mieux mieux, dictent à Georges, qui est fort riche, mais qui a des doutes justifiés sur le bien-acquis de son opulence, un testament aux termes duquel sa femme entrera au béguinage et ses quatre enfants dans les ordres. Ainsi les survivants expieront les fautes du mort et les communautés se partageront son argent. Georges trépane sous un froc franciscain: *Les moines prétendent que le démon ne peut rien contre ceux qui meurent de la sorte.* Et l'on enterre en grande pompe celui qui a pris ainsi ses sûretés avec le ciel. *Corneille*, au contraire, est mort comme il a vécu, sans importuner personne, après s'être confessé au curé de sa paroisse. Il n'a rien légué aux monastères, car c'est de son vivant qu'il a fait la charité à de braves gens qui travaillaient pour vivre. Après s'être fait lire des passages des Écritures, il dit adieu à sa femme et la prie de n'avoir aucun scrupule à se remarier. On l'enterre comme un pauvre, conformément à ses dernières volontés. Lequel des deux est mort en vrai chrétien?

Voilà la contrepartie des bons *Franciscains* de 1524. Érasme n'a jamais rien écrit de plus violent contre les moines que ce tableau de curée autour d'un cadavre. En même temps, il défend quelques idées qui lui sont chères: qu'on fait son salut par ses propres mérites et non en imposant des sacrifices aux autres; que, si saint François est mort en odeur de sainteté, cela ne veut pas dire qu'un fripon sera sauvé parce qu'il revêt le froc à son heure dernière; qu'un homme doit pratiquer la charité pendant

sa vie et non par testament, c'est-à-dire aux frais de ses héritiers; qu'il est impie de régler en mourant le sort de ses enfants et de leur imposer des vœux qui ne concordent pas avec leur vocation.

**

Manger du poisson contient une peinture fort noire du collège de Montaigu. Or, Noël Béda, qui en fut directeur après Jean Standonck, était maintenant syndic de la Faculté parisienne de théologie. Érasme ne s'était pas contenté de mentionner l'effrayante mortalité parmi les boursiers de Montaigu, nourris d'une façon malsaine et insuffisante, et de révéler le grand nombre des suicides; il avait toujours méprisé Béda, s'était moqué de lui (et dans les *Colloques* mêmes) et s'était heurté à lui en plusieurs occasions. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, dès 1524, des nuages s'amassent à Paris. A la demande de la Faculté de théologie, le Parlement fit saisir les *Formules* chez les libraires et les confia aux professeurs pour qu'elles fussent examinées. Dès que parurent les *Colloques* de 1526, ils furent substitués aux *Formules*: beaucoup plus audacieux et plus virulents, ils ne pouvaient que faciliter la tâche des censeurs. Examinés le 16 mai 1526, ils furent condamnés à l'unanimité; soixante passages furent déclarés hérétiques; la lecture de l'ouvrage était interdite aux chrétiens et spécialement aux enfants; tout devait être mis en œuvre pour supprimer le livre. C'est certainement Béda qui a rédigé les conclusions.

Mais aucune foudre ne suivit ce tonnerre. François I^{er}, trois ans auparavant, avait invité Érasme à venir s'installer à Paris (*je vous avertys que, sy vous voulés venyr, vous seres le byen venu*, avait-il écrit de sa propre main au bas de la lettre); il continuait à le protéger. Le Parlement ne donna aucune suite aux anathèmes de la Faculté et les

imprimeurs parisiens continuèrent à rééditer les volumes gros et petits qui, à un rythme rapide, sortaient des presses de Froben. Car le séjour de Bâle stimulait la pensée d'Érasme.

Une nouvelle édition des *Colloques* sort en juin 1526, une autre en 1527, chacune avec de nouveaux inédits. Jean Froben meurt en 1527 et c'est à Eucharius Cervicorus de Cologne qu'Érasme remet le manuscrit de l'édition qui sortira en 1528, apportant neuf essais nouveaux. A part cette édition colonaise, on peut dire que les *Colloques* appartiennent en propre à la maison Froben. Depuis 1522, ils étaient précédés d'une dédicace à Jean-Érasmius Froben, le fils de l'éditeur et le filleul de l'humaniste.

Trois des dialogues de 1528 sont étroitement apparentés entre eux. Ils partent d'un point de vue qui est annoncé dans *Les choses et les mots*, une des études de l'année précédente. Les hommes, dit Érasme, ne font aucune attention aux réalités. Ils se paient de mots. *Ils s'indignent lorsqu'on les traite de voleurs ou de mendiants. Mais ils sont très flattés d'être appelés adultères alors que souiller la femme d'un autre est bien plus coupable que de voler. Si on les appelle fripons, ils tirent l'épée. Mais ils refusent de payer leurs dettes. Tout est permis à un homme à condition qu'il ne fasse rien de bon, qu'il s'habille bien, qu'il porte des bagues, qu'il soit assidûment débauché, qu'il joue gros jeu, qu'il gagne aux cartes, qu'il passe son temps dans les beuveries et les plaisirs, qu'il ne dise rien comme tout le monde, mais qu'il n'ait à la bouche que forteresses, guerres, combats et fanfaronnades. Ces gens-là se mêlent de déclarer la guerre, même s'ils n'ont pas à eux un bout de terre où poser le pied.*

C'est là l'esquisse du *Chevalier sans cheval*¹, satire des mauvais garçons qui se poussent dans la noblesse par leur

¹ Traduit ainsi que Charon par L.E. Halkin, dans ses *Colloques d'Érasme* (Lebègue).

élégance, leurs dépenses excessives et leurs impostures : *Si tu n'es pas habile aux dés comme aux cartes, libertin sans vergogne, grand buveur, prodigue intrépide, dissipateur du bien d'autrui, je crains fort que personne ne te croie gentilhomme... Prends ensuite dans les filets du mariage une pucelle richement dotée... Tu trouveras des naïfs qui entreront dans ton jeu; d'autres, plus fins, feront semblant de n'avoir rien remarqué. Enfin, s'il n'est plus d'autre ressource, tu trouveras un asile dans la guerre ou l'émeute. De même que la mer lave tous les maux de l'homme, de même la guerre couvre la sentine de tous les crimes; d'ailleurs, il n'y a pas aujourd'hui de bon général qui n'ait commencé par cet apprentissage.*

La même verve anime le dialogue entre Charon et Alastor, le Fléau personnifié. Avec une allégresse funèbre, ils montrent l'Europe livrée à la guerre et à la mort. Les jeunes gens courent au massacre, poussés par la jeunesse, l'inexpérience, la soif de la gloire, et, enfin, une naturelle propension à marcher là où l'on vous mène. Les prêtres soufflent sur le feu, en disant à chacun des adversaires que Dieu combat pour eux et que *le combattant frappé à mort ne périt pas, mais s'envole vers le ciel avec armes et bagages*¹. *Que Charon se réjouisse*: D'ici à dix ans, aucune paix n'est à craindre.

Le mariage qui n'en est pas un est une sorte de suite du *Chevalier sans cheval*. On marie une enfant de seize ans avec un viveur pourri de vérole. Mézence, qui attachait des cadavres à des vivants, *mains contre mains et bouche contre bouche*, était moins inhumain que les parents de cette innocente, qui se sont laissé éblouir par un titre de

¹ Les soldats morts à la guerre pour une cause juste sont-ils sauvés *ipso facto*? La question fut reprise à Rome au début du vingtième siècle. Mgr Mercier souhaitait, je crois, lui donner une réponse affirmative. Mais les prélats intégristes opposèrent leur veto et emportèrent la décision dans le sens qu'Érasme eût approuvé.

chevalier. *Celui qui élève des petits chiens laisserait-il couvrir une chienne de race par un roquet galeux et mou à la besogne? Et même un paysan ne permet pas au premier taureau venu de saillir sa génisse, ne joint pas sa jument à n'importe quel étalon ni sa truie à un verrat de rencontre.* Une union entre une fille saine et un homme gâté est un crime contre l'Etat, mais personne n'en a cure. *Les édiles ne veillent qu'à la rentrée des impôts.* Et l'indignation dicte à Érasme des mesures radicales : lorsqu'un homme avarié se marie après s'être prétendu sain, le mariage devrait pouvoir être cassé. Et il faudrait tenir les malades en quarantaine comme on fait pour les lépreux.

**

En 1529, Bâle prit parti pour Œcolampade et chassa le chapitre qui émigra à Fribourg où Érasme le suivit. Il devait y vivre six ans et ne revenir à Bâle que pour y mourir.

Il emportait bien des manuscrits, entre autres celui des dialogues qu'il devait encore ajouter aux *Colloques*. Dans les dix entretiens qu'Érasme composa alors, entre sa soixante-troisième et sa soixante-septième année, il y a bien des choses curieuses et intéressantes, mais elles ne font que confirmer celles que nous avons relevées à mesure que l'ouvrage allait se constituant. Le dernier dialogue, *L'épicurien*, forme aussi la conclusion de l'ouvrage, c'est-à-dire que, si l'auteur avait vécu davantage, il aurait considéré le *Colloquiorum Opus* comme clos et ne lui aurait pas ajouté de nouveaux chapitres. *L'épicurien* est donc une sorte de testament. Luther avait traité l'humaniste d'épicurien et, dans son esprit, c'était une grave injure. Érasme relève le gant. Oui, il est d'accord avec Épicure qui cherchait la paix de l'âme dans une parfaite soumission aux lois de la nature. Car c'est le Christ qui est venu accomplir la nature et celui qui se

conforme à l'enseignement du Christ trouvera le bonheur, non pas seulement dans l'autre monde, mais déjà dans celui-ci. *L'épicurien*, au terme du volume, reprend le thème de l'humanisme chrétien que traitaient, au début, les *Pieuses Agapes*. Onze ans de pensée, de lutte, de travail s'inscrivent entre ces deux textes capitaux. « Des vérités de la foi, dit très bien L.E. Halkin, Érasme met en lumière, avec une prédilection marquée, celles qui lui paraissent les plus épanouissantes, les plus joyeuses, les plus humaines. L'humaniste chrétien croit ce que croit l'Église; il admet la tache originelle, la faiblesse de l'homme déchu, la nécessité de la grâce et de l'ascèse; mais il insiste sur la rédemption et la nature restaurée, il exalte la grâce offerte à tous et le joug léger du Christ. »

A cette définition excellente, j'ajouterai un seul mot. On a dit parfois qu'Érasme ramenait tout le christianisme à la morale quitte à sacrifier tous les éléments transcendants¹. Ce n'est pas tout à fait exact. Ce qu'il voit dans la religion, c'est l'architecte de l'homme. L'homme créé par Dieu, sauvé par lui, doit être élevé vers lui par la révélation. Celle-ci construit l'homme en perfectionnant en lui l'œuvre de la nature, en accomplissant les tendances bonnes, en l'obligeant à émonder les autres. Le dogme est devant l'homme l'étoile qui le guide dans son ascension. Cette conception qui aboutit à dégager des mystères une pédagogie marque le point que le sentiment d'Érasme, privé de tout influx mystique, sera impuissant à dépasser.

**

Aussi longtemps qu'Érasme vécut, la protection des

¹ C'est la thèse du livre de J.P. Pineau, *Érasme, sa pensée religieuse*, Paris, 1924.

papes empêcha qu'on prit aucune mesure efficace contre ses ouvrages, mais, après sa mort, ils exercèrent la sévérité des inquisiteurs.

Les Colloques figurent dans l'*Index* dressé pour la France entre 1540 et 1550; dans le catalogue des livres hérétiques publié à Venise en 1554.

Cependant, on était plus indulgent dans les pays germaniques. Le synode de Cologne en 1550 déclare simplement que quelques-uns des *Colloques* ne sont pas sans danger pour l'orthodoxie des enfants, et les *Index* de Louvain ne condamnent rien d'Érasme avant 1558. C'est l'année aussi où, à Rome, son *Saint Jérôme* est brûlé, où lui-même est déclaré hérétique *primæ classis*. L'*Index* romain de 1559, dit *Index de Paul IV*, condamna toute son œuvre en bloc.

Mais l'*Index* du concile de Trente (1564), se borna à réprover six de ses ouvrages, parmi lesquels la *Folie* et les *Colloques*. Les *Index* de Liège (1569) et d'Anvers (1570), reproduisirent les décisions de Trente.

L'*Index* espagnol de 1612, qui autorise sous certaines conditions la lecture de certaines œuvres d'Érasme, condamne sans appel le recueil des *Colloques*.

**

Et cependant, celui-ci fut reproduit, intégralement ou en partie, dans tous les pays du monde, et traduit en toutes les langues. Sa vogue n'a jamais faibli. En 1716, Pierre le Grand en fit faire une adaptation russe, car il souhaitait que ses sujets apprissent le latin. En 1720, Gueudeville en donne en français une traduction qui, semblable à tous les ouvrages de cet auteur, n'est qu'une paraphrase écrite sur le mode léger et grivois. Entre 1870 et 1874, Victor Develay imprima chez Jouaust les *Colloques* en petits volumes in-32, un titre par plaquette. Les

éditions du Pot cassé ont répandu en 1936 la traduction de Jarl-Priel illustrée par Cosyn, en quatre volumes. Malheureusement, les dialogues ne sont pas rangés par ordre chronologique et il est impossible d'y suivre aisément l'histoire que j'ai essayé de retracer ici. J'ignore aussi pourquoi l'*Enquête sur la foi* manque dans cette traduction.

III

ÉRASME ET THOMAS MORE
HISTOIRE D'UNE AMITIÉ

Il y aurait une étude à faire sur la façon dont Érasme comprenait l'amitié. Le livre commencerait par le nom de Servais Roger, ce jeune moine qu'Érasme connut à Steyn et pour lequel il éprouva une tendresse passionnée et un peu trouble. Sept lettres à Servais Roger sont conservées ; toutes doivent dater de 1487, c'est-à-dire qu'Érasme avait probablement vingt et un ans et l'objet de sa flamme était certainement son cadet. Certaines critiques se sont demandé si les déclarations brûlantes d'Érasme étaient sincères ou bien si l'on doit y voir le développement d'un thème littéraire. Pour suggérer cette hypothèse, il faut n'avoir jamais connu l'atmosphère des pensionnats où de très jeunes gens, de très jeunes filles, isolés du monde, reportent sur leurs compagnons la tendresse dont leur âme déborde. Les lettres d'Érasme à Servais Roger sont certainement authentiques, aussi bien que les sentiments qu'elles expriment. S'il fallait en donner une preuve, je la trouverais dans la seule lettre connue écrite par Érasme à son frère Pierre, pauvre diable peu doué qui mourut en 1528 sans que son brillant cadet en éprouvât grande peine. En 1487, Érasme s'adresse très affectueusement à Pierre (qui était moine à Sion près de Delft), mais, dès qu'on y regarde de près, on s'aperçoit que toute la lettre est faite uniquement pour lui parler de Servais Roger,

pour lui dire combien Servais Roger est intelligent, pour lui emprunter un petit exemplaire de Juvénal qui ferait plaisir à Servais Roger¹. Celui-ci joua dans cette affaire le rôle ingrat de celui qui n'aime point, ou qui aime autrement et qui, fût-il désolé des tortures qu'il cause, ne peut rien faire pour les adoucir. Rien au monde n'étant plus importun qu'une passion qui n'est point partagée, Servais a peut-être souffert autant que celui qui lui écrivait fiévreusement : *Les lions, les chiens, les dragons aiment qui les aime et toi tu méprises celui qui meurt d'amour pour toi. Ce qui émeut les fauves te laisse froid, toi un homme, toi un jeune homme... Adieu, unique espérance de ma vie...*

Les revirements du destin apportèrent une curieuse conclusion à cette orageuse amitié. En 1504, Servais devint prieur de Steyn et écrivit à Érasme, alors à Paris, pour l'inviter à rentrer au couvent qu'il avait quitté neuf ans plus tôt. Il reçut de Londres une réponse évasive : *Crois bien que, si je suis revenu ici, ce n'est pas sans raisons graves ni sans avoir consulté des gens éminents;* puis une autre où Érasme, de la façon la plus édifiante, lui annonce qu'il va désormais se consacrer à la méditation de la mort, mais ne parle pas de rentrer à Steyn. Servais dut presser son ancien ami de passer du moins son doctorat, car il reçut de Florence, du 4 novembre 1506, un billet bref et mécontent lui annonçant que c'était chose faite. Huit ans après, cet homme consciencieux fit une dernière démarche auprès d'Érasme pour qu'il rentrât à Steyn, ce qui lui valut une réponse terrible, froidement et délibérément méchante. Érasme y dit tout ce qui est capable de blesser un homme qui a consacré sa vie à son couvent. Il compare sa propre carrière, studieuse et fêtée,

¹ Le père des deux garçons avait été copiste. Le manuscrit dont il est ici question venait peut-être de l'héritage paternel. Ces lettres de jeunesse portent les nos 2 à 15 dans le premier volume d'Allen.

à la paresse engourdie des moines dont il exagère à plaisir l'inculture et l'ivrognerie. Aucun rappel de leur ancienne intimité. On sent très bien qu'il rougit des déclarations enflammées de sa vingtième année et qu'il préfère n'en pas évoquer le souvenir. Dans sa terrible mémoire où rien ne se perdait, l'amitié excessive avait changé de signe et s'était muée en hostilité. Plus tard, une aventure analogue lui arriva avec Ulrich de Hutten qu'il aima trop avant de le haïr exagérément¹.

**

En face de ces expériences pénibles, l'amitié entre Érasme et Thomas More fut une chose belle, heureuse, sereine, dont tous deux sortirent enrichis. Ils se connurent chez lord Mountjoy en 1499 quand le premier avait trente-trois ans, le second vingt et un. Ils sympathisèrent tout de suite. Leur plus grande intimité se place pendant le séjour qu'Érasme fit en Angleterre après son retour d'Italie, entre 1509 et 1514 et lorsqu'ensuite l'humaniste revint sur le continent, entretenant avec le jeune juriste une correspondance vive et animée. C'est l'époque où ils échangeaient les cadeaux les plus charmants. Érasme dédie à More l'*Éloge de la Folie*, en jouant à la mode du temps sur le nom grec de celle-ci, *Moria*. More, en mission dans ces Pays-Bas où Érasme était né, écrit l'*Utopie* et la dédie à leur ami commun, Pierre Gilles, secrétaire de la ville d'Anvers. Puis, le 3 septembre 1516, il en envoie le manuscrit à Érasme en le priant de bien revoir le texte avant que Thierry Martens l'imprimât. L'année suivante, Érasme et Pierre Gilles se font peindre par Quentin Metsys et envoient à More, ambassadeur de Henry VIII à

¹ Allen, t. I, nos 185, 189, 200 et 296.

Calais, les deux volets de ce diptyque¹. More répondit aux deux donateurs et nous avons les deux lettres, datées du même jour : 7 octobre 1517. Elles sont bien différentes. Pierre Gilles reçoit un mot amical, courtois et charmant, comme tout ce qui venait de la main de More et deux petits poèmes de remerciements. Mais la lettre à Érasme est une de celles que l'on porte sur soi pendant des jours, sans se résoudre à s'en séparer, puis qu'on relit aux heures de découragement, jusqu'à les savoir par cœur, car elles sont le don d'une âme :

A mon affection pour toi, mon Érasme, mon très aimé², je croyais que rien ne pouvait s'ajouter. Et voici que le souci que tu as pris de me lier plus étroitement encore avec toi vient l'accroître indiciblement. Je ne peux pas davantage te dire à quel point je suis fier de penser que, par une preuve insigne, tu declares ainsi qu'il n'y a personne par qui tu souhaites être aimé plus que par moi. Car j'interprète de la sorte, peut-être avec trop de présomption, l'envoi de ce portrait grâce auquel ton souvenir dans mon cœur se renouvelle chaque jour, chaque heure de chaque jour. Tu me connais; je n'ai pas à te démontrer que, tout empêtré que je suis dans des affaires ineptes³, mon esprit est assez dégagé des vaines vantardises. Cependant, il y a un sentiment d'orgueil que je n'arrive pas à secouer de moi, et

¹ L'original de l'Érasme a passé de la collection du comte Stroganoff à Rome à la Galleria nazionale d'arte antica; il en existe une copie ancienne au Musée de Hampton Court. L'original du Pierre Gilles est dans la collection de lord Radnor à Longford Castle. Le musée d'Anvers en possède une copie. Les originaux et les copies diffèrent par les titres inscrits, conformément à la mode du temps, sur la tranche des livres qui entourent le personnage principal. Le Pierre Gilles de Metsys a longtemps figuré sur les panneaux réclames de la société nationale des chemins de fer belges avec cette mention étonnante: Érasme par Holbein...

² *Erasmus mi erasmiotate*, jeu de mots, sur le prénom grec qui veut dire aimé.

³ More faisait fort bien, mais sans amour, son métier d'avocat d'affaires.

qui me remue d'une grande douceur, c'est la conscience qu'aux yeux de la lointaine postérité j'apparaîtrai recommandé par l'amitié d'Érasme, — amitié prouvée par des lettres, des livres, des tableaux. Puissé-je donner une preuve insigne que je ne suis pas indigne de l'affection d'un si grand homme, qui dépasse sa génération et dépassera les suivantes. Cette preuve, je sais qu'il est au-dessus de mes forces de la présenter au jugement du monde, mais je voudrais du moins que dans ton cœur tu ne me juges pas ingrat¹.

La modestie de More est parfaitement sincère. Il n'a pas quarante ans. Il est à peine connu et il éprouve une juste fierté d'avoir été distingué, choisi entre tous par Érasme dont la gloire est universelle. Jusqu'à présent, il a reçu de son ami plus qu'il n'a pu lui donner. C'est seulement après la rupture protestante que More eut l'occasion de défendre son ami contre le rigorisme religieux qui se répandait dans les milieux catholiques. En ce moment, il s'occupe de ses affaires, lui fait parvenir l'argent des prébendes de Warham et prend grand soin que les sommes qui traversent la Manche ne soient pas trop écornées par le change et les bénéfices des intermédiaires. Érasme est très reconnaissant au jeune avocat qui veut bien assumer ces soucis fastidieux, mais, s'il l'aime, c'est pour ce qu'il est et non pour les services qu'il lui rend. Il suffirait pour s'en convaincre de lire une lettre d'Érasme à Ulrich de Hutten (1519), une autre à Guillaume Budé (1521), toutes deux remplies de la figure charmante de More².

Même sans avoir lu ces textes, on devinerait l'amitié entre les deux hommes dans les affinités qui rapprochent l'*Utopie* et l'*Éloge de la Folie*. L'un et l'autre livre sont de dures critiques, écrites par des hommes d'un grand et

¹ Allen, t. III, nos 683 et 684.

² Allen, t. IV, nos 999 et 1233.

méritoire optimisme, qui avaient confiance dans le triomphe de la raison collaborant avec la foi pour faire accéder l'homme à la cité de sagesse et de vérité. Un grand vent d'espoir passait sur le monde en cette mémorable année 1516 qui vit sortir des presses, si peu de temps après l'*Éducation du prince chrétien*, le *Nouveau Testament* de l'infatigable Érasme et l'*Utopie* de Thomas More. A vrai dire, c'est aussi l'année du *Prince*, mais le *Prince* était compensé d'avance par l'*Institutio Principis Christiani*, et le prince chrétien d'Érasme, s'il est tout le contraire de celui de Machiavel, ressemble comme un frère au sage roi Utopus.

Érasme et More étaient soutenus par l'élite des penseurs et des religieux du temps. Le 6 février 1512, John Colet prononce un sermon à Saint-Paul devant les prélats assemblés par convocation royale en vue de l'extirpation des hérésies. Il demande une réforme totale de l'Église. Quelques semaines plus tard, il prêche contre la guerre de France. Le Vendredi-Saint de 1513, au moment du débarquement des troupes anglaises à Calais, il condamne du haut de la chaire l'entreprise du roi; il ose dire que les hommes devraient suivre le Christ plutôt que Jules ou Alexandre. A qui se serait scandalisé de cette allusion aux intrigues politiques des derniers papes, Érasme aurait répondu que Jules et Alexandre étaient aussi des *imperatores* païens. John Colet, directeur de conscience de Thomas More, approuvait sans réserve tout ce qu'Érasme entreprenait pour la renaissance des études et la restauration de l'esprit chrétien qui, dans l'esprit des trois amis, devait en résulter infailliblement. Beaucoup, à vrai dire, jugeaient que c'était là témérité pure et annonçaient que «l'introduction de l'imprimerie serait la ruine de la religion chrétienne»¹. More avait, en Dieu, une plus grande

¹ Cette phrase est attribuée à Rowland Phillips, recteur de Merton College à Oxford en 1497 (Lupton, *The Utopia*, p. 7, n° 1).

et plus sereine confiance: si Dieu a donné la raison à l'homme, c'est pour que l'homme s'en serve. Il avertit Érasme, dès la parution du *Nouveau Testament*, des coups que les franciscains préparaient contre lui. La lettre, où les moines ignorants, buveurs et mendiants, ne sont pas épargnés, est d'une gaité, d'une verdure charmante¹. Quand on la lit, on s'explique l'erreur des biographes qui parlent volontiers de cette amitié comme d'un épisode de jeunesse. En cette année 1516, More avait trente-huit ans, Érasme avait atteint la cinquantaine. Une grande espérance prolonge leur jeunesse, redouble leur alacrité. More défend son ami par de petits traités rapides comme des javalots: la lettre à Martin Dorp, la lettre à l'université d'Oxford sur l'utilité de savoir le grec et la nécessité de retourner aux sources, la lettre à un moine inconnu concernant les études bibliques, les lettres contre Edouard Lee. Comme Érasme, il a une foi profonde en l'éternité de l'Église de Dieu; il sait qu'elle peut supporter de dures et salutaires critiques.

Pour bien apprécier la force de la pensée religieuse qui animait ces hommes, il faut lire et relire les admirables *Oxford Reformers* de Seebohm, où l'on voit se dérouler parallèlement, pendant vingt ans, la vie de John Colet, d'Érasme et de More. Mais John Colet eut le bonheur de mourir sans avoir rien su de l'affichage des thèses et de tout ce qui s'ensuivit. Et Seebohm arrête son exposé en 1519. Mais nous devons nous demander: «Qu'arrivera-t-il ensuite?» En présence d'un événement qui dépassait tout ce qu'ils avaient imaginé, des hommes d'un tempérament aussi différent qu'Érasme et More ne pouvaient réagir de façon identique. Pendant les quinze années qui leur restent à vivre, que va-t-il advenir de leur amitié, scellée par leur commune espérance en la réforme catholique?

¹ Allen, t. II, p. 481.

Cette question, plusieurs l'ont résolue *a priori*, secrètement ou explicitement.

Vers 1550, tout le groupe des héritiers de More est radicalement anti-érasmien. Ce groupe est formé de catholiques, hommes et femmes qui, après son supplice, furent inquiétés sous Henry VIII, exilés sous Edouard VI. C'est seulement pendant le bref règne de Marie Tudor que William Rastell, neveu de Sir Thomas, parvint à publier les *English Works* (1557). L'avènement d'Elisabeth renvoya tout le monde en exil. Les *Opera Latina* furent imprimés à Louvain (1565) et les biographies qui circulaient en copies manuscrites ne purent être éditées que longtemps après¹.

Tous ces textes trahissent chez leurs auteurs un souci, une préoccupation essentielle : faire oublier que Sir Thomas fut l'ami d'Érasme. C'est ainsi que les *Opera Latina*, qui se vantent d'être complètes (*omnia quæ hucusque ad manus nostras pervenerunt*) ne donnent aucune des lettres à Érasme, ni aucun des traités écrits pour défendre Érasme. Toute l'activité de More entre 1500 et 1520 est ainsi réduite à l'*Utopie*, aux *Epigrammata* et aux traductions de Lucien. La preuve qu'il s'agit d'une véritable fraude par omission, c'est que le volume s'ouvre par l'épithaphe composée par Sir Thomas pour lui-même sans la lettre à Érasme qu'elle termine. L'éditeur, soucieux d'effacer tout ce qui pouvait rappeler ce nom détesté, a imprimé l'épithaphe, mais non la lettre, d'autant plus embarrassante pour lui qu'elle contient un éloge sans réserve des travaux d'Érasme, écrit en 1532. La publier,

¹ Celle de Roper, écrite vers 1557, imprimée en 1626; — celle de Rastell, écrite vers la même époque, perdue en grande partie; — celle de Harpsfield, un peu postérieure, imprimée pour la première fois en 1932, avec les fragments de Rastell; — celle de Stapleton, la seule qui soit écrite en latin et par un bon humaniste, composée sur le continent et imprimée à Douai en 1588; — celle de Cresacre More, arrière-petit-fils du saint, imprimée en 1631.

c'était anéantir toute la thèse des biographes anglais, qui veulent que More ait demandé sans succès des rétractations à Érasme. Fraude pieuse, dira-t-on, mais quelle étrange piété que celle qui efface de la production de More entre 1500 et 1520 tout ce qui a précisément été inspiré par son zèle religieux et ne lui laisse que ses ouvrages profanes! Et que penser de ces héritiers qui laissent perdre toute la correspondance de celui dont ils prétendent honorer la mémoire? Sans les éditeurs bâlois, vingt précieuses lettres auraient été perdues.

L'esprit de parti des éditeurs des *Opera latina* n'a pas été senti par la postérité. Mais il n'a pas dû échapper aux contemporains; deux ans avant le recueil de Louvain, avait paru à Bâle un choix de *Lucubrationes* tout aussi tendancieusement fait. Mais ici l'éditeur a du moins cette excuse de n'avoir point promis des *Opera omnia*. Les *Lucubrationes* sont aussi érasmiennes que les *Opera omnia* sont hostiles à Érasme; elles contiennent les lettres à Érasme, deux lettres d'Érasme lui-même, la lettre à Martin Dorp pour défendre Érasme. La distance qui sépare les *Lucubrationes* des *Opera latina* est aussi grande que celle qui sépare Thomas More vu par Kautsky (excellent commentateur, comme chacun sait, de l'*Utopie*), du même Thomas More vu par le P. Bridgett, excellent commentateur des *English Works*.

Il est inutile d'ajouter que les biographies de Roper, de Harpsfield, de Stapleton, de Cresacre More sont explicitement aussi anti-érasmiennes que l'est silencieusement l'édition de Louvain. Tous quatre, obligés d'admettre, malgré qu'ils en aient, que More fut l'ami d'Érasme, veulent du moins qu'il ne l'ait pas été jusqu'au bout. Un moment vint, disent-ils, où More pria Érasme de corriger ses ouvrages. Érasme refusa, malheureusement pour la postérité, qui se voit maintenant obligée de les expurger ou de les rejeter complètement. Le moment de ce désaveu se placerait forcément après 1520, quand la

tempête protestante a éclaté et que More consacre tous ses loisirs à écrire contre Luther en latin, contre Fish et Tindale en anglais. Les anciens biographes ont mis là le doigt sur une difficulté réelle, qu'on ne peut résoudre sans avoir relu des textes dont eux-mêmes se souciaient médiocrement.

**

Les *Études sur la Renaissance* de Nisard en contiennent une sur *Morus* (cette graphie latine du nom est tout un programme, qu'on est heureux de voir réaffirmé lorsqu'on sort des biographies anglaises d'où l'humaniste est radicalement absent). Cet essai, criblé d'inexactitudes de détail, est, dans l'ensemble, un des meilleurs, un des plus pénétrants qu'on ait écrits. Il est peut-être le seul qui mette l'accent sur la lourde faute que commit More en acceptant la succession de Wolsey, alors que Wolsey était congédié pour n'avoir pu obtenir du pape une sentence de divorce et que More blâmait le roi de vouloir divorcer. Nisard ne renonce pas à trouver des explications d'un fait si surprenant. Qu'on veuille s'y reporter, ce n'est point notre sujet. Mais voici ce qu'il dit des rapports entre Érasme et Morus à partir de 1520 :

«Lorsque Luther aura jeté dans le monde chrétien ses paroles qui deviendront des glaives, Morus et Érasme, jusque-là si tendrement unis, s'aimeront moins, comme il arrive aux amis qui se trouvent tout à coup dans des partis opposés, et dont les opinions ont refroidi les sentiments. Alors Érasme dira de Morus que si, dans les matières religieuses, il incline vers une chose, c'est plutôt vers la superstition que vers la religion¹. Morus pensera d'Érasme que, s'il refuse la controverse active et quotidienne

¹ Lapsus de traduction: «plutôt vers la superstition que vers l'impiété», dit Érasme, vide *infra*, p. 88.

avec Luther, c'est qu'il penche secrètement vers l'hérésie... Érasme trouvera que Morus manque d'étendue d'esprit; Morus, qu'Érasme manque de décision et de courage. Ils ne se brouilleront pas, ils continueront même à s'écrire de loin en loin, mais avec réserve et sans se dire les vrais motifs de leurs actions publiques.» (p. 186).

«Fantaisie flagrante», dit Bremond, qui estime que «tout ce portrait est fait de chic». Et il termine sa protestation par ces mots :

«On peut, si on veut, se livrer autour de ces deux hommes à des fantaisies psychologiques, mais il faut renoncer à les amener en témoignage l'un contre l'autre. Ils s'aiment, ils s'entendent, ils se soutiennent jusqu'à la fin.»¹

Ces trois verbes, après tout, ne sont pas synonymes, et le jugement de Bremond est bien rapide. Celui de Nisard est bien lourdement asséné. Que disent les textes ?

**

Il faut remarquer d'abord qu'avant la scission protestante il y eut entre les deux amis un désaccord sur un point limité. Cela se produisit à propos de Germain de Brie (Brixius), ami d'Érasme, qui avait été outré de colère par des petits poèmes où More critiquait le snobisme des Anglais imitateurs des modes françaises. Après une querelle d'épigrammes où il est question de la valeur comparée des soldats français et des soldats anglais — tout ce qu'il fallait pour envenimer le débat —, Brixius répondit par un *Anti-Morus* si méchant et si perfide qu'Érasme lui demanda d'en racheter les exemplaires. Brixius riposta qu'il n'était pas plus disposé à retirer son livre qu'Érasme n'était disposé à retirer le sien contre

¹ *Le bienheureux Thomas More*, Paris, Lecoffre, p. 81.

Lefèvre d'Étaples¹. C'était répondre. More écrit alors à Érasme une longue lettre où il s'exprime contre Brixius avec la dernière violence². Les biographes ont fait le silence sur cet épisode. C'est absurde, car il prouve simplement que More a dû se vaincre pour arriver à la sérénité, au détachement, à l'exquise politesse que tous ont admirés en lui. Tout ce qui suit est un bel exemple d'une générosité triomphant peu à peu des soucis de second ordre : l'amour-propre national, la vanité littéraire. Érasme répond par une lettre très ferme, très sage ; dans toute leur correspondance, c'est peut-être la seule où il parle en aîné. Il prie More de ne plus écrire contre Brixius avec lequel lui, Érasme, désire ne pas se brouiller. Il assure que s'il avait pu toucher Brixius avant l'impression de son livre, celui-ci aurait renoncé à l'imprimer, et il conclut : *Je l'aurais persuadé si ma lettre était arrivée à temps et je ne doute pas d'obtenir de toi que, par considération pour moi, tu agisses sur tes sentiments et cesses d'accabler de libelles un homme qui m'aime et que j'aime aussi*³.

La réponse de More, qu'aucun biographe, excepté Nisard, ne signale, est une des plus belles qu'il ait écrites⁴. On le voit de ligne en ligne marcher vers l'abnégation. Il commence par accuser le coup et écrit non sans amertume : *Cher Érasme, l'Antimorus était à Londres bien avant ta lettre et je m'étonne un peu que tu aies tant tardé à écrire au sujet d'une chose qui te tenait si fort au cœur... Je me serais bien borné à mépriser l'attaque, mais j'ai été détourné de ce parti par des amis sages et prudents, auxquels Brixius paraît plus ridicule encore qu'odieux et auxquels il est moins cher, à ce que je vois, qu'à toi.* Érasme, accusé

¹ Allen, t. IV, n° 1045, décembre 1519 ; il s'agit de l'*Apologia ad Jac. Fabrum*, imprimée en 1517.

² Allen, t. IV, n° 1087, mars ou avril 1520.

³ Allen, t. IV, n° 1093.

⁴ Allen, t. IV, n° 1096, mai 1520.

dans sa fidélité d'ami, dut sentir la pointe ; More continue, met longuement en doute la bonne foi de Brixius et finit par céder. Je cite le passage tout entier :

Pour moi, cher Érasme, afin que tu voies combien je suis plus disposé à t'obéir que Brixius, — encore que ta lettre me soit arrivée, non pas quand mon livre était sous presse, mais quand il était imprimé tout entier, encore que j'y fusse poussé par tant d'amis, — au reçu de ta lettre, de cette lettre d'un homme dont le sentiment passe à mes yeux avant tous les calculs, je n'ai point imité mon adversaire Brixius, lui qui se vante d'obéir à tes moindres signes de tête, et qui dit avoir la bourse si bien garnie. Il a fait tant de cas de tes avertissements qu'il n'a pas pu se résigner à racheter ses exemplaires et à les jeter au feu : il n'a pas voulu soustraire à tous les regards ces inepties qui doivent déshonorer ce nom de Brixius... Quant à moi, cher Érasme, sauf deux exemplaires partis d'ici avant l'arrivée de ta lettre, l'un pour toi, l'autre pour Pierre Gilles, et sauf cinq autres qu'avait déjà vendus le libraire — car ta lettre m'a été remise comme on venait de mettre l'ouvrage en vente, et quand déjà on le demandait avidement —, j'ai racheté toute l'édition et je la tiens sous clef, attendant que tu décides ce que j'en dois faire.

Une fois assuré le triomphe de la grâce sur la nature, More se détend. Érasme lui a dit que Brixius n'était pas un affreux menteur, mais un homme digne d'être aimé. More n'est plus tellement loin de le croire et il écrit cette phrase admirable : *Je puis te dire franchement que je ne le hais plus, et, maintenant que mon âme s'est purgée (animo nunc defecatiore sum factus) j'arriverai à l'aimer pour l'amour des lettres, ou pour l'amour de toi*¹. Son âme libérée de la haine s'épanouit, comme toujours, dans le rire. Érasme lui a demandé, second sacrifice, de suppri-

¹ Texte des *Lucubrationes* ; ou pour *l'amour de toi* ne figure pas dans le texte des *Epistolae ad diversos*.

mer d'une éventuelle réédition des *Epigrammata* toutes celles qui concernent Brixius. Érasme se figure-t-il que More tient tant que cela à ses productions littéraires? S'il n'avait tenu qu'à lui, il ne les aurait jamais imprimées. Il faut en finir avec cette sottise querelle. *L'amour que tu me portes me donne un rôle sérieux, parce que tu t'imagines de grandes choses à propos de moi. Mais aussi longtemps que je suis encore parmi les hommes et que je ne suis pas encore tout à fait un saint (il faut bien rire d'une chose risible), je suis sûr que le lecteur humain me pardonnerait d'avoir cédé aux faiblesses humaines qu'aucun homme ne peut secouer tout à fait.*

On a souvent cité la réponse de More à son gendre Roper le 13 avril 1534, jour où il fut prié de comparaître devant les commissaires royaux pour prêter le serment qu'il était décidé à refuser. Dans le bateau qui descendait de Chelsea à Lambeth, il fut d'abord abattu, puis son visage s'illumina: «Fils Roper, dit-il, je rends grâce à Dieu, la bataille est gagnée.» Érasme, quatorze ans auparavant, l'avait aidé à remporter une victoire moins importante, mais peut-être aussi difficile à assurer. Et Érasme, qui savait que la vanité littéraire se dompte malaisément, remercia son ami du fond du cœur. Peu de temps après, il écrit à Budé: *Je vous sais gré à tous, pour avoir raisonné Brixius; je lui sais gré de s'être rendu à vos avis. Quant à More, il est si éloigné de toute pensée hostile qu'il a même oublié cette petite rixe (conflictatiuncula)*¹. Érasme était d'autant plus frappé de l'incapacité de More à éterniser une querelle que lui-même, pour son compte, n'oubliait jamais rien... Au surplus, il ne se considéra pas comme quitte à l'égard de More. Il envoya à Brixius une lettre où il le prie très fermement de clore l'incident. Il le dit sur un ton d'autorité qu'il n'aimait pas à prendre inutilement et il fait de More un éloge très chaud et très

¹ Allen, t. IV, p. 1117.

sincère¹. Au moment où il écrit ainsi, il a déjà échangé quelques lettres avec Luther², et il sentait venir d'Allemagne un orage auprès duquel une querelle pour des épigrammes paraîtrait bien futile.

**

L'événement protestant trouva les deux amis séparés et destinés à ne plus jamais se revoir en ce monde; leur correspondance même semble être devenue plus malaisée à mesure que le rôle politique de More allait grandissant. Plus d'une lettre a été écrite avec l'arrière-pensée qu'elle serait ouverte avant d'arriver à destination. Tout conspire à nous rendre obscurs leurs rapports pendant cette période.

Tout d'abord une longue lacune coupe leur correspondance de juillet 1521 à décembre 1526. Impossible de savoir si pendant ces cinq ans et demi ils ont cessé de s'écrire, si les lettres se sont perdues en route ou si elles ont été perdues par les éditeurs d'Érasme. Il est d'autant moins utile de faire des conjectures que l'entretien se rouvre par une lettre de More et une réponse d'Érasme qui nous permettent de retracer leur vie spirituelle à tous deux pendant cette période.

Érasme, après bien des hésitations, a lancé contre Luther son traité *Du Libre Arbitre* auquel Luther a répondu par le *Serf-Arbitre*. Érasme riposte de nouveau par la première partie de l'*Hyperaspistes*. Mais la seconde partie tarde à paraître et les luthériens crient victoire. Sir Thomas écrit à son ami le 18 décembre 1526³. Il regrette

¹ Allen, t. IV, n° 1233, septembre 1521.

² La première lettre de Luther est du 28 mars 1519, la première réponse d'Érasme, du 30 mai.

³ Allen, t. VI, n° 1770.

de le savoir malade, d'autant plus que tout le monde chrétien attend avec impatience la seconde partie du traité :

Quelques-uns vont colportant que la crainte du risque a troublé ta méditation et t'a enlevé le courage d'avancer dans ton œuvre. Si cela était, mon étonnement et mon chagrin seraient au comble. Mon très cher Érasme, toi qui as enduré tant de fatigues, tant de dangers, tant de travaux herculéens, toi qui, pour servir le monde, a passé dans les peines et les veilles toutes les belles années de ta vie, ne commence pas maintenant à t'attacher misérablement à ces années infirmes, au point de vouloir renoncer à la cause de Dieu plutôt que d'accepter une défaite. Érasme ne peut plus reculer ; Tu as répondu aux calomnies, puisque tu l'as percé (Luther) de ton stylet, puisqu'il te reste à traiter l'explication des Écritures, puisque tu t'es engagé à la face du monde entier, dans les mille exemplaires de la première partie, comme dans autant de billets signés de ton nom, à poursuivre jusqu'au bout, Luther lui-même n'est pas assez fou pour espérer que tu ailles maintenant laisser la cause de Dieu après avoir réglé la tienne et que tu oublies ce que tu as publiquement promis. More ne néglige rien de ce qui pourra stimuler son ami : Luther parle de lui avec mépris ; en Allemagne, on répète qu'Érasme, concernant l'Eucharistie, ne pense pas autrement que Carlstadt. Qu'il donne rapidement tous les démentis nécessaires. Sur ce point, si Dieu t'en donne le loisir, je voudrais qu'un traité parte, pour aller défendre notre foi, de ton cœur, son plus solide rempart. Mais j'ai un trop vif souci de l'Hyperaspistes : je voudrais que rien ne te tînt tant au cœur, qu'aucune chose n'appelât ailleurs ton cœur et tes pensées et ne t'empêchât de le terminer en premier lieu.

Érasme, vieilli, malade, épuisé, répond le 30 mars 1527 par une lettre où l'on sent combien est importune l'insistance de ses amis :

Suppose même que j'aie le temps et les forces nécessai-

res. Si je traite le sujet d'après le sentiment des moines et des théologiens qui font la part beaucoup trop large aux mérites des hommes, à cause du gain qu'ils en retirent, je parlerai contre ma conscience et j'obscurcirai sciemment la gloire du Christ. Si je compose de façon à accorder quelque chose au libre-arbitre et davantage à la grâce, je blesserai les deux partis. C'est ce qui m'est arrivé pour la Diatribe. Si je suis Paul et Augustin, il ne reste presque plus rien pour le libre-arbitre. Dans les deux livres qu'Augustin déjà vieux a écrits pour Valentin, il affirme à vrai dire que la volonté est libre. Mais il fait un tel cas de la grâce que je ne vois vraiment pas la place qu'il peut laisser à la volonté. Il dit que les œuvres accomplies avant la grâce sont mortes ; il attribue à la grâce le fait que nous nous repentons, que nous voulons faire le bien, que nous le faisons, que nous persévérons. Tout cela, c'est le travail de la grâce en nous. Où donc sont les mérites ! Acculé à cette question, Augustin se tire d'affaire en disant que Dieu nous impute ses bonnes œuvres à mérite et couronne en nous ses propres dons. Belle défense du libre-arbitre ! L'opinion ne me déplairait pas d'après laquelle nous pouvons, par les seules forces de la nature et sans aucune grâce particulière, acheminer la grâce, de congruo, comme disent ces gens-là. Mais Paul s'y oppose et même les scolastiques n'acceptent pas cette doctrine...¹.

Est-il nécessaire d'en citer davantage pour voir s'opposer les deux points de vue ? Pour More, tout est simple. Il voit le bien d'un côté, représenté par les catholiques dont le meilleur est sans nul doute son cher Érasme, auquel il disait naguère : *toi dont toute l'œuvre sue le Christ*² ; de l'autre côté est le mal représenté par Luther et les siens. Qu'Érasme entre en lice et les ennemis battront aussitôt en retraite. Érasme sait que les choses sont bien plus

¹ Allen, t. VII, n° 1804.

² Allen, t. IV, n° 1090.

compliquées. Il sent contre lui l'hostilité des moines qui ne désarment pas et la haine des hérétiques qui ne lui pardonnent pas de rester catholique. Il ne trouve un peu de réconfort que dans l'appui que lui donne le pape, ce qu'il exprime en termes que seul son contemporain Rabelais aurait traduits dignement¹. More semble avoir perdu de vue que naguère encore, les «ennemis», pour eux, c'étaient les «barbares», les Carmes déclamateurs, les Franciscains superstitieux, les Dominicains plus versés dans la dispute que dans l'Écriture. Érasme, lui, n'oubliait rien. Il se rappelle tout ce qui le sépare de ceux qui, aujourd'hui, le somment d'intervenir. Il sait que beaucoup de ceux qui aboient contre Luther cherchent aussi à mordre Érasme. Il se dit que, tout compte fait, il s'entendrait plus aisément avec Melanchthon qu'avec Staudish. Tout cela le rend circonspect. Sa circonspection ne peut que le desservir dans les deux camps. On le considère comme un tiède parce qu'il a le malheur d'avoir beaucoup d'esprit critique en un temps où il valait mieux avoir un vigoureux esprit de parti. Peut-être, en quelque heure troublée, regretta-t-il de n'avoir pas la simplicité d'âme et de regard de son ami Sir Thomas.

**

Les quelques années qui suivent ces deux lettres sont les seules où les textes attestent un refroidissement entre les deux humanistes. More dut être profondément peiné par la lettre du 30 mars 1527, où Érasme ne dissimulait pas sa mauvaise humeur. Tout conspirait à l'attrister: le fait que son ami était malade et mal compris de tous; qu'il était réticent sur des points où Sir Thomas n'admettait pas d'hésitation; qu'il tardait et arriverait trop tard, comme

¹ *A summis orbis præsulibus timeor, ab hominibus abjectissimis conspuor, concacor, commingor* (Lettre du 30 mars 1527).

naguère lorsqu'il s'agissait d'arrêter la publication de l'*Anti-Morus*. Pendant les années 1527-32, ils n'échangent plus que de courtes lettres insignifiantes. Rien qui concerne leurs travaux. C'est l'époque de la grande activité littéraire de More. Il publie en 1528 le *Dialogue concernant les hérésies*, en 1529 la *Supplique des âmes*, en réponse à la *Supplique des mendiants*, où Simon Fish demande la confiscation des biens du clergé. Il prépare la *Réfutation* à la riposte que Tindale avait adressée au *Dialogue*. De tout cela, Érasme, qui ne savait pas un mot d'anglais, n'a certes rien lu. Eût-il pu connaître ces pages charmantes, il ne les eût probablement pas goûtées. Elles sont pleines de *motherwit*, d'un sentiment religieux enfantin, populaire, poétique, d'un humour simple et souriant. Érasme, curieux mélange de grand seigneur des lettres et de pédant aux plaisanteries lourdes, n'aurait pas été sensible à l'exquise distinction qu'il y a dans cette familiarité. Rien d'étonnant qu'il n'ait pas félicité More de ses ouvrages. Ce qui est plus étrange, c'est que More ne lui parle pas davantage des siens. Peut-être blâmait-il Érasme de s'occuper surtout de philologie profane à un moment où l'Église était attaquée de toutes parts¹.

Quoi qu'il en soit, la correspondance se réduit à ceci: le 28 février 1528, billet d'Érasme marquant une extrême lassitude. Henry VIII l'invite à venir en Angleterre: il préfère ne remercier le roi qu'avec un léger retard plutôt que d'écrire une lettre trop négligée. Il envoie son *famulus*, Quirinus Talesius, par l'intermédiaire duquel il prendra conseil de ses amis². Aucune expansion, aucune expression de joie à la perspective de revoir Sir Thomas.

¹ Le *De Pronunciatione* et le *Ciceronianus* en 1528, la *princeps* de Ptolémée en 1530, l'*Aristote* et le *Tite-Live* en 1531, *Démosthène* et *Térence* en 1532, les *Apophthegmata* en 1531. Pendant la période 1500-1520, c'est au contraire Érasme qui donnait le plus à l'humanisme chrétien et More à l'humanisme profane.

² Allen, t. VII, n° 1959.

Pas de réponse de celui-ci. Quirinus aura été chargé d'un message verbal en même temps qu'on lui remettait le portrait de la famille More par Holbein. Le 5 septembre 1529, de Fribourg-en-Brigau, Érasme écrit de nouveau. Il se réjouit de la signature de la paix dont il réfère tout l'honneur à Henry VIII, l'*invincible*. Après une revue des événements d'Europe, il ajoute: *Si j'étais resté à Bâle, les théologiens auraient crié que j'approuve ce qui s'y passe*¹. *Et maintenant ils triomphent en disant que je suis parti parce que j'avais peur*. Il a quitté Bâle à regret, sa santé est telle qu'il a cru ne pas pouvoir supporter le changement². Il n'est plus question de partir pour l'Angleterre. Ce qui est étrange, c'est qu'Érasme ne dise rien du portrait qu'il a reçu cependant, car le lendemain 6 septembre il écrit à Marguerite More, Mrs. Roper, pour la remercier avec tous les siens³. Nous voilà loin des joyeuses effusions en vers et en prose qui ont accompagné l'autre envoi de portraits, ceux d'Érasme et de Pierre Gilles exécutés par Quentin Metsys pour Thomas More aux temps heureux de l'*Utopie*. Quinze années ont lourdement pesé sur les deux amis et surtout sur Érasme. Les trois années qui vont venir accableront More. Quirinus emporta les deux lettres et probablement rapporta la réponse, une seule lettre de Marguerite Roper à Érasme, écrite à Chelsea le 4 novembre 1529⁴. La jeune femme s'adresse gauchement à ce vieillard qu'elle n'a plus vu depuis au moins douze ans, alors qu'elle était une fillette. Elle lui parle de ses infirmités, de son grand âge, avec plus de gravité probablement qu'il ne souhaitait. Mais certainement elle dit vrai lorsqu'elle appelle Érasme *le vieil ami, le fidèle ami de son père*. Pourquoi More n'ajoute-t-il

¹ L'hérésie et la dictature d'Oecolampade.

² Allen, t. VII, n° 2211.

³ Allen, t. VII, n° 2212.

⁴ Allen, t. VII, n° 2233.

rien à la lettre de sa fille? Était-il accablé de besogne? Sentait-il entre son vieil ami et lui des réticences qui lui rendaient toute effusion impossible. Ce qui est sûr, c'est qu'on sent très bien, en cette période de leur vie, qu'Érasme le comprend mieux que lui-même ne comprend Érasme et qu'Érasme fait, en vue d'un rapprochement, des efforts auxquels Sir Thomas ne répond guère. Encore une fois, rien ne nous permet de croire que des lettres auraient été perdues.

En octobre 1529, More accepte le Sceau et l'annonce à Érasme par un court billet qui contient cette phrase prophétique: *Avec ta grande expérience des choses humaines, tu plaindras peut-être mon sort...*¹. En effet, Érasme, toujours clairvoyant, désapprouve la résolution et, le 30 mars 1530, écrit à Lord Mountjoy: *Je ne fais de compliment, ni à Thomas More, ni aux études, mais à votre royaume, auquel aucun chancelier meilleur ni plus scrupuleux ne pouvait échoir*².

Aucun échange pendant les trois années où More est chancelier. Puis, brusquement, du 14 juin 1532, une longue lettre de More, nourrie, amicale, où l'on retrouve le ton d'autrefois³. Avec celle de 1526 et le billet du 28 octobre 1529, c'est exactement tout ce qui nous reste de ce que More a pu envoyer à Érasme au cours des quatorze dernières années de sa vie. Ce texte est donc précieux, d'autant plus qu'il complète heureusement un passage des *English Works* duquel il faut le rapprocher.

More annonce sa retraite, se félicitant d'avoir enfin le temps de vivre, comme Érasme a toujours pu le faire, pour Dieu et pour soi-même. Le roi a consenti à accepter sa démission, car sa mauvaise santé ne lui aurait pas

¹ Allen, t. VIII, n° 2228.

² Allen, t. VIII, n° 2295.

³ *Erasmii Opera Omnia*. éd. Leyde, 1703, t. III, 2 col. *Mori Lucubrations*, p. 484.

permis de bien s'acquitter des devoirs de sa charge (tout ceci est visiblement écrit de façon à pouvoir sans inconvénient être lu par la police du roi). More, à vrai dire, n'espère pas pouvoir travailler avec l'activité d'un Érasme, que Dieu a comblé de dons particuliers. Rien n'a pu empêcher Érasme d'écrire, ni la maladie, ni les envieux qui s'acharnent contre lui depuis tant d'années. Les pierres qu'ils lui jettent retombent sur leur propre tête. Cependant, il y a des gens de valeur qui voudraient l'amener à corriger des détails de son œuvre. Qu'il ne s'en tourmente pas; cela arrive à tous les auteurs. Érasme, chacun le sait, s'il avait prévu l'hérésie, aurait dit les mêmes choses avec simplement plus de modération. De même, les Pères de l'Église, s'ils avaient prévu notre siècle aussi clairement qu'ils ont vu le leur, auraient dit bien des choses plus prudemment ou plus explicitement. Ils ne l'ont pas fait parce qu'ils voulaient remédier aux maux contemporains et ne pouvaient prévoir l'avenir. Les hérétiques d'aujourd'hui se vantent d'aller chercher des arguments dans leurs écrits. On traite donc ceux d'Érasme comme ceux des Pères, des Apôtres, des Évangélistes et comme les paroles du Sauveur lui-même, *source principale et presque unique des fausses conclusions qu'en tirent les hérétiques*. Qu'Érasme ait courage et laisse aboyer les malveillants (on croirait lire une lettre écrite en 1516, quand les moines portaient en guerre contre le *Nouveau Testament*). Mais que, par égard pour des scrupuleux, il consente parfois à quelques atténuations.

A la lettre est annexée l'épithame qui est le testament de More et la courte élégie pour le tombeau qui devait contenir ses restes et ceux de ses deux femmes. La correspondance de More offre peu de pièces plus intéressantes. Ces quelques pages résument toute une vie, en un moment où celui qui venait de déposer le Sceau, tout à sa lutte contre l'hérésie, paraissait avoir oublié le combat qu'il menait jadis contre l'ignorance, en compagnie du

savant Érasme. Le voici qui tend de nouveau sa main un peu lourde et mal soignée, que Holbein a cachée dans une vaste manche, vers la fine main qui tient habilement une plume infatigable.

En 1516, More déplorait déjà que des catholiques prissent scandale des déclarations d'Érasme. En 1532, il le voit exposé à deux formes de malentendu: d'une part, les esprits timorés continuent à se scandaliser; d'autre part, les hérétiques triomphent chaque fois (et cela arrive souvent) qu'ils trouvent chez Érasme une critique des choses qu'eux-mêmes attaquent. Érasme attaquait pour réformer et eux pour détruire, mais la foule n'y regarde pas de si près. Et plus haut Tindale brandit la *Folie*, plus il effarouche les catholiques à la foi débile. Alors, More essaie de préciser le point de vue d'Érasme devant les uns et les autres. Le passage qui suit, tiré de la *Réponse à Tindale pour avoir employé le mot «congregatio»*, est exactement contemporain de la lettre accompagnant l'épithame:

Tindale m'a demandé pourquoi, depuis bien longtemps, je n'ai pas attaqué Érasme, qu'il appelle mon chéri, qui a traduit le mot ecclesia par congregatio. Et il continue, avec la méchanceté qui lui est propre, en disant que je ménage vraisemblablement Érasme, parce que c'est chez moi qu'il a écrit la Folie. Je n'ai pas attaqué Érasme, mon chéri, parce que je n'ai pas trouvé chez Érasme, mon chéri, les intentions pernicieuses que j'ai trouvées chez Tindale. Car si j'avais trouvé chez Érasme, mon chéri, les desseins malfaisants que j'ai trouvés chez Tindale, Érasme mon chéri ne serait plus mon chéri. Mais je trouve chez Érasme, mon chéri, qu'il déteste et abomine les erreurs et hérésies que Tindale enseigne et où il persévère. C'est pourquoi Érasme mon chéri sera encore mon chéri. Et certes, si Tindale ne les avait jamais enseignées ou s'il avait eu le bonheur de les rejeter, alors lui aussi serait mon chéri. Mais puisqu'il se cramponne à ses hérésies, je ne puis pas

considérer comme mon chéri quelqu'un que le diable considère comme le sien...

...Et concernant la Folie où Érasme... atteint et blâme uniquement les fautes et erreurs qu'il trouve en toute sorte de peuple, examinant tout état et condition, ecclésiastique ou laïque, ne laissant personne indemne, c'est un livre duquel Tindale dit que, s'il était en anglais, tout homme verrait bien que je pensais alors tout autrement que je ne fais aujourd'hui. Si cela est vrai, j'ai d'autant plus de raisons de remercier Dieu de m'avoir amendé. Mais sûrement ceci est vrai, que, loué soit Dieu, jamais en ma vie je n'ai songé à retirer de vénération les saintes images des bienheureux ni leurs saintes reliques. Pas même si cela se trouvait dans la Folie, personne n'en devrait conclure que telle fût ma pensée, puisque le livre est, non de moi, mais d'un autre, celui-ci fût-il mon chéri le plus chéri. Toutefois, le livre de la Folie se borne en fait à railler l'abus en ces choses...

A présent tout le monde se scandalise.

...Je dis par conséquent qu'en un temps où les hommes par leur propre faute interprètent de travers la parole de Dieu et s'en scandalisent, jusqu'à ce qu'ils se soient amendés, si quelqu'un voulait maintenant traduire la Folie en anglais ou quelqu'une des œuvres que j'ai moi-même écrites avant aujourd'hui, encore qu'il ne s'y trouve rien de mal, comme le peuple aujourd'hui prend de travers tout ce qui est bon, je souhaiterais brûler les livres de mon chéri et les miens par-dessus le marché plutôt que de voir le peuple s'en offenser (et cependant ce serait sa faute et non la nôtre), étant donné que c'est ainsi que je le vois présentement disposé...¹.

Je crois bon de citer le passage en entier pour faire sentir le mouvement de la pensée de More, infiniment

¹ *English Works*, pp. 421 sqq.

plus onduleux en anglais qu'en latin¹. On y voit More se solidarissant avec Érasme; mais, si quelqu'un se scandalise, soit de l'*Éloge de la Folie*, soit d'une des lettres où More a bataillé contre l'ignorance, il est prêt, non à condamner ces textes, mais à les retirer comme inopportuns. Au surplus, il ne nie pas avoir varié, mais il a confiance en Dieu et il espère, sur tous les points où il a changé, avoir changé en bien. Ainsi, en tous temps, comme Érasme, il a blâmé l'abus dans les pèlerinages; mais aujourd'hui la pratique lui paraît plus recommandable que l'abus ne lui paraît blâmable. Enfin, il n'est pas Érasme. Qu'on reproche à Érasme ce qui est d'Érasme, à More ce qui est de More. En écrivant cela, il pense certainement aux années où de lourds malentendus s'appesantissaient entre eux. De ce différend, il ne garde aucune rancune, — il était incapable de garder rancune à personne, pas même à Brixius. En lui, tout est dominé, mais la parfaite entente des années d'optimisme ne saurait renaître intacte. Dans les lettres écrites de la Tour, aucune n'est destinée au vieil Érasme; dans les pages d'adieu où chaque servante, chaque *nurse* trouvera un mot amical, il n'y a pas un salut pour l'ancien compagnon de lutte. Nous sommes trop mal renseignés pour pouvoir accuser More d'indifférence, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, tout se passe comme si Érasme s'était effacé de sa pensée pendant les quinze mois de la captivité.

**

¹ On peut résumer un de ses paragraphes latins, mais on doit toujours citer textuellement son anglais quoique celui-ci, plus abondant, contienne à première lecture plus de redites. C'est que les traités anglais sont écrits pour des gens simples, incapables de saisir une idée sous une forme abstraite et rapide, malhabiles à comprendre à demi-mot, à quoi Érasme excellait.

Érasme, lui, restera fidèle jusqu'à son dernier souffle. Il défendra More et le pleurera. Mais, contrairement à Sir Thomas, qui n'avait pas plus de mémoire qu'un enfant lorsqu'il s'agissait des choses pénibles, Érasme n'oublie rien. Certains reproches sont restés plantés en lui comme des épines; des conseils trop insistants l'ont hérissé d'impatience. Il n'est pas de ceux que le voisinage de la mort apaise et détende. Les deux lettres dont il me reste à parler sont pleines d'une douleur sincère, inquiète dans la première, aiguë dans la seconde. Mais la mauvaise humeur n'en est pas plus absente que dans la lettre du 30 mars 1527. Entre lui et le souvenir de Thomas, une arrière-pensée s'interpose que rien ne pourrait écarter: son meilleur ami l'a déçu, son meilleur ami ne l'a pas compris jusqu'au bout; il s'est douloureusement heurté au mur au delà duquel More ne pourrait plus le suivre. Et Érasme n'est pas homme à pardonner aisément une telle déception.

Cependant, il essaie de sauver More. Il envoie à Jean Heigerlin, dit Jean Faber, évêque de Vienne, une longue lettre destinée à être lue par Henry VIII¹. Le plaidoyer est bien maladroit. Érasme rappelle que More n'a pas recherché les honneurs, mais les a reçus de la grâce royale. Or, si le roi exigeait de sa créature une soumission absolue, c'est précisément parce qu'il avait tout donné spontanément. Érasme fait souvenir aussi que More était un modèle de vertu conjugale, au point d'avoir préparé un caveau pour lui-même et pour ses deux femmes, détail que le roi ne lira pas sans impatience. Enfin, il souligne la parfaite bonne volonté de More en matière religieuse, disant que, s'il penche vers un extrême, *ce serait plutôt vers la superstition que vers l'impiété*. Or, en 1519, le même Érasme écrivait à Ulrich de Hutten: *More cultivate*

¹ *Erasmi Opera Omnia*, Leyde, 1703, t. III, 2^e partie, col. 1809 sqq.

ardemment la vraie piété, mais il est étranger à toute superstition. Lorsqu'on lit cela, on se rend compte que Nisard dit les choses lourdement, mais qu'il a raison. Érasme en 1534 ne voyait plus More avec les mêmes yeux qu'en 1519. Dans l'intervalle, à plusieurs reprises, il l'a trouvé importun et naïf. Et, dans la lettre où il raconte le procès et le supplice de Sir Thomas et de John Fisher, si on la lit attentivement, le même jugement affleure encore¹. Assurément, il est profondément ému; il rend un hommage éclatant à l'héroïsme des deux martyrs, mais il ne saurait prendre sur lui au point de retenir quelques épigrammes: *En épargnant des hommes d'une piété, d'une érudition si remarquables que déjà l'immortalité les a touchés, le roi aurait travaillé pour lui-même et pour sa propre gloire. Il pouvait les exiler: un homme courageux trouve une patrie n'importe où. Une condamnation à mort fait haïr. Quand le roi de France Louis XII, en arrivant au trône, demanda le divorce d'avec sa femme fille de Louis XI, la chose déplut à beaucoup de gens de bien, entre autres Jean Standonck et à son élève Thomas, qui, dans leurs sermons, ne dirent rien, sinon qu'il fallait prier Dieu de bien inspirer le roi. Celui-ci se borna à les bannir et les rappela une fois le divorce accompli*. Chacun, ici, reçoit, sa leçon. Le roi est rappelé à la modération. Le pape est prié de se souvenir qu'un de ses prédécesseurs a été moins intransigeant avec Louis XII que lui-même avec Henry VIII, probablement parce qu'aucun empereur, en 1499, ne protégeait la reine menacée. Et si Standonck, qui a fait régner à Montaignu les effrayantes austérités dont Érasme a tant souffert, si le terrible Standonck s'est borné à cette faible protestation, est-ce que Sir Thomas n'aurait pas dû trouver un moyen d'éviter la mort sans offenser sa conscience? Et plus loin:

¹ *Erasmi Opera Omnia*, Leyde, 1730, t. III, 2, col. 1763 sqq.

La vieille reine, cette femme très pieuse, on la plaint, d'abord, d'être tombée d'une si haute dignité à un état où elle ne peut, à cause du divorce, vivre avec l'époux de toute sa vie, ni davantage, à cause de la sentence de Clément, en prendre un autre; ensuite et surtout de se voir cause, sûrement avec un immense chagrin, que de tels hommes aient été tués.

Peu importe qu'Érasme se trompe sur le rôle joué par le divorce dans le refus de Sir Thomas. Ce qu'il faut lire dans ces lignes, c'est l'immense découragement de l'homme qui se dit: «Est-ce que cela valait la peine? Faut-il qu'une cause si insignifiante ait causé de tels désastres?»

Pour More, la cause n'était pas insignifiante; il y avait les principes, l'interdiction du pape, l'unité de l'Église éternelle garantie par l'obéissance de tous les fidèles. Cette chose vaut bien qu'on donne sa vie pour l'assurer. Et il n'aurait pas aimé non plus la malignité d'Érasme envoyant au pape une dernière flèche.

Dans sa prison, lorsqu'il a prié pour tous ceux qu'il aimait, il a dû prier pour le pauvre Érasme, chrétien comme lui, croyant peut-être aussi convaincu, mais à qui manqua toujours la grâce de la ferveur dont lui-même était comblé. De leur amitié, seules les heures heureuses ont dû repasser devant ses yeux naturellement aveugles pour les souvenirs pénibles. On voudrait penser aussi qu'Érasme, à qui le don de l'oubli fut refusé, revit en mourant un Thomas More parfaitement d'accord avec lui. Mais il ne faudrait pas confondre ces pieux souhaits avec la réalité. Refuser de voir les éléments de désaccord qu'il y eut entre eux de 1520 à 1535, les efforts qu'ils firent l'un et l'autre pour rétablir l'entente, la vanité finale de la tentative, c'est se résigner à perdre de précieuses lumières sur leur âme à tous deux.

S. DE VALETUDINE VIDERIT DOMINUS DE OFFEN
SIONE. OMITTE QUOSI ANEMOLIA CITIUS IPSE MIHI
DIFFIDERE QUAM TIBI. SUNT QUE IN TUUM
ADVENTUM DIFFERO. CRUCIATUS ABSUNT. STOMACHUS LANGUET
HOC NOVUM NON EST. DAMIANUS ESCHER ADEST. CETERA CORAM. VALE. MOX A PRANDIO. XI APRILIS
1534.

Erasmus Vere tuus.

Signum epistolae tuae erat mixtum ex cera rubra
et viridi. Hoc an ab te factum sit scire cupio.

Fac-similé de l'écriture d'Érasme (cf. pp. 77 et 105).

Fin d'une lettre appartenant à la Bibliothèque de l'Université de Bâle. *Salutem. De valetudine viderit dominus. De offensione omittit, quæso, «anemolia». Citius ipse mihi diffiderem quam tibi. Sunt que in tuum adventum differo. Cruciatu absunt. Stomachus languet. Hoc novum non est. Damianus Escher adest. Cetera coram. Vale. Mox a prandio. XI Aprilis 1534. Erasmus vere tuus. Signum epistolæ tuæ erat mixtum ex cera rubra et viridi. Hoc an ab te factum sit scire cupio.* «Je te salue. Ma santé est entre les mains de Dieu. Pour ce qui te peine laisse de côté, je t'en prie, ces choses insignifiantes. Je me défierai de moi-même avant de me défier de toi. Je laisse le reste jusqu'à ton retour. Les souffrances ont diminué, mais l'estomac reste paresseux, comme toujours. Damien Escher est ici. Le reste de vive voix. Adieu. En hâte, au sortir de table, le 11 avril 1534. Ton Érasme. Le cachet de ta lettre était mêlé de cire rouge et verte. Je voudrais savoir si c'est toi qui as fait cela.» — Érasme se méfie, non sans raison, de ceux qui fracturaient le cachet des lettres et essayaient ensuite de cacher leur indiscrétion.

IV

LA POLITIQUE ET LA GUERRE DEVANT LA MORALE HUMANISTE

Pour Thomas More, le roi, c'est celui que Platon a décrit dans le *Politique*; l'homme doué d'une sagesse parfaite, capable de se placer tout à coup au delà des lois existantes, c'est-à-dire, dit More, d'en créer de nouvelles qui ne relèvent d'aucune tradition. La constitution utopienne ne doit rien à l'histoire: elle doit tout à la raison. En 1516, pendant que More écrit l'*Utopie*, Érasme prépare l'*Éducation du Prince chrétien*, simples conseils pour la formation d'un jeune homme qui doit se trouver un jour investi d'un pouvoir absolu. Le prince d'Érasme n'est nullement un Utopus qui transforme une presque île en île afin de pouvoir faire en vase clos une expérience plus parfaite; ce n'est pas un despote éclairé qui commande à la nature et aux hommes, puis qui abdique au profit d'une démocratie lorsqu'il estime que son rôle est fini: c'est un quelconque fils de roi qu'il s'agit de préserver du laisser-aller, du despotisme, de tous ces vices de garçon gâté où l'on voyait Henry VIII glisser petit à petit. Érasme demande qu'on élève soigneusement l'enfant royal et qu'on écarte de lui les flatteries les plus grossières. Tout cela était parfaitement réalisable immédiatement dans n'importe quelle cour d'Europe occidentale. La pieuse reine Catherine, qui était intelligente et lettrée, dut souvent penser aux conseils de l'*Institutio Principis chris-*

tiani en dirigeant l'éducation de la princesse Marie, née précisément en 1516. Peut-être même Henry VIII a-t-il parcouru le volume : en plus d'un endroit il a dû se dire qu'il a déjà lu cela quelque part, chez Sénèque, chez Valère Maxime, que bien des prédicateurs ont tenu devant lui semblable langage, et que le sermon d'Érasme, à tout prendre, est d'une étonnante banalité. Les hardies-
— ses d'Érasme se révèlent rarement à première lecture.

Regardons-y de plus près. Nous trouverons tout de suite des choses qui auraient pu inquiéter Henry VIII, et François I^{er}, et Charles de Castille, à qui le livre est dédié. Le prince n'existe que pour le peuple : *patriæ educandi qui patriæ nati sunt*. Le roi chrétien n'est pas un maître, mais un administrateur, un gardien ; il se blesse lui-même chaque fois qu'il lèse un de ses sujets. Son peuple est un troupeau que Dieu lui a confié. C'est la doctrine chrétienne du pouvoir royal qui a sa source dans le consentement du peuple. Elle rejoint, chez nos deux humanistes, la vieille image du roi-pasteur, « berger du peuple », dit Homère. Cette idée, qui fut développée par saint Thomas d'Aquin dans son *Regimen Principum*, est toujours présente à l'esprit de More, lequel, du reste, semble l'avoir prise chez saint Augustin, qu'il avait beaucoup lu, plutôt que dans la scolastique du XIII^e siècle, qu'il pratiquait fort peu. De cette doctrine, More tire toutes les conséquences : le prince existe pour ses sujets exclusivement ; il doit leur donner le seul régime qui puisse leur permettre de se développer harmonieusement, à savoir le communisme. Une fois supprimés les biens individuels, qui auraient éternisé dans le monde, avec l'inégalité des conditions et des fortunes, le règne de la cupidité et de la violence, le prince doit s'effacer et faire place aux chefs élus du peuple, seuls dépositaires du pouvoir suprême ; ils n'auront plus qu'à tenir son œuvre en vie.

Érasme, lui, ne songe pas un instant à demander une réforme de structure. Il s'accommode parfaitement de la

monarchie héréditaire et ne cherche qu'à corriger l'éducation des princes héritiers. Tandis que More aborde le problème politique en partant d'un souci d'ordre social, Érasme aborde le problème politique en partant d'un souci d'ordre moral : il exige que le prince soit chrétien, sente, juge, agisse en chrétien. Il n'exige que cela, mais tout cela. Et cela va l'amener à une position qui, en dernière analyse, sera bien plus révolutionnaire que celle de More lui-même.

Pour l'un comme pour l'autre — et, encore une fois, c'est une idée augustinienne — il n'y a qu'une morale, bonne pour les individus, bonne aussi pour les peuples : c'est la morale du Christ. More a écrit là-dessus une page indignée qui est inoubliable :

Aucune bonne foi n'intervient dans la signature des traités. Plus religieusement on a entortillé le texte dans des cérémonies, plus vite on le viole. Cette ruse, cette fourberie, si on les dépitait dans les contrats entre individus privés, les mêmes hommes, avec indignation, crieraient qu'elles sont sacrilèges et dignes du pilori, qui se vantent d'être intervenus pour les conseiller à leurs princes. C'est pourquoi la justice paraît n'être rien qu'une vertu humble et populaire, assise à bien des échelons au-dessous du faite royal. Ou bien encore elles sont deux. L'une convient aux petites gens ; elle va à pied, elle rampe à terre, gênée par une quantité de chaînes. L'autre est une vertu de rois et, dans la mesure où elle est plus auguste que son humble sœur, elle est aussi bien plus libre : on ne l'oblige à rien de ce qui pourrait lui déplaire.

Voilà déboutée la raison d'État. Mais si l'on pose en principe qu'il n'y a qu'une morale pour les États et pour les individus, on rencontre une difficulté nodale que More n'a pas osé aborder de front, tandis qu'Érasme l'a osé.

Jésus interdit à l'homme de faire usage de la violence. Ce qui est condamnable de la part d'un individu l'est aussi de la part d'une communauté. Les Pères de l'Église, aux

II^e et III^e siècles, ont condamné la guerre sous toutes ses formes. Mais saint Augustin, écrivant après la paix de l'Église, savait que le problème n'est pas simple, qu'interdire la guerre, toute guerre, c'est accepter la dissolution de l'État. C'est alors qu'il élabore la théorie qui est exposée au XIX^e livre de la *Cité de Dieu* : légitime est la guerre faite contre ceux qui troublent une paix fondée sur la justice, car le bien suprême, c'est la paix. La guerre ne peut se proposer d'autre but que de rétablir la paix, et elle ne peut être juste que du côté des pacifiques. C'est de cette doctrine que vivra l'Église jusqu'au XVII^e siècle, où Molina soutiendra qu'une guerre peut être juste de part et d'autre, ce qui aboutit à innocenter tous les belligérants, théorie qui eût indigné et saint Augustin et saint Thomas. More, lui, pose la question comme Augustin. Augustin ne veut pas qu'on puisse imputer aux chrétiens l'affaiblissement de l'Empire. More veut que le royaume d'Utopie dure, puisque la justice sociale n'existe pas en dehors de là. C'est pourquoi il admet la guerre dans certains cas, lorsqu'il s'agit de se défendre ou de défendre des alliés injustement attaqués, ou encore de protéger des peuples amis victimes d'une tyrannie. Il n'a pas dû formuler ces réserves sans une certaine angoisse, car il savait très bien que, selon la formule d'Érasme, *bellum a bello seritur*, toute guerre en engendre une autre. Mais il savait aussi qu'un État qui veut durer doit tenir pour légitime la défense de soi-même. C'est pourquoi il ne peut franchir le dernier pas ni arriver à l'absolue intransigeance d'Érasme.

Car Érasme rejette toute guerre, quelle qu'elle soit. Son fameux adage, *Dulce bellum inexpertis*, *La guerre est douce pour ceux qui ne l'ont pas faite*, inséré pour la première fois dans l'édition de 1515, n'est que le développement de sa lettre du 14 mars 1514 à Antoine de Berghes, lettre aussitôt célèbre, traduite en allemand et répandue sous ce titre long et détaillé à la mode du temps ;

Herre Erasmus Roterdamus Epistel zu Herr Antony von Bergen, Apt zu Sant Bertin, von den manigfaeltigen Schaedten des Kriegs und was Uebels, Nachteils und Unwe-sens usz den Kriegen erwechsz. Lettre du seigneur Érasme de Rotterdam au seigneur Antoine de Berghes, abbé de Saint-Bertin, montrant les multiples dommages de la guerre et tout ce qu'il en résulte de maux, d'inconvénients et d'accidents monstrueux.

Je me suis souvent étonné, dit Érasme, je ne dis pas que des chrétiens, mais simplement des hommes, en arrivent à ce point de folie de mettre tant d'efforts, d'argent, de courage à s'assurer leur perte mutuelle... Toutes les bêtes ne se battent pas, mais seulement les fauves : elles ne se battent pas à l'intérieur d'une seule espèce ; elles se battent avec leurs armes naturelles, et non, comme nous, avec des machines nées d'un art diabolique ; elles ne se battent pas pour n'importe quoi, mais pour leurs petits et pour leur nourriture. La plupart de nos guerres naissent de l'ambition ou de la colère ou de la luxure ou d'une autre maladie de l'âme. Enfin, les animaux ne vont pas à leur mort par troupeaux compacts, comme nous. Nous qui portons le nom du Christ, lequel ne nous a jamais enseigné que la bonté et par son propre exemple ; nous qui sommes les membres d'un seul corps, une seule chair ; qui nous nourrissons du même esprit, des mêmes sacrements ; qui sommes appelés à la même immortalité ; qui aspirons à la communion suprême qui doit nous unir au Christ comme lui-même est uni au Père, peut-il y avoir au monde une chose d'un prix si grand qu'elle nous amène à faire la guerre ? La guerre est si néfaste, si affreuse, que même avec l'excuse de la justice parfaite, elle ne peut être approuvée d'un homme de bien.

Rien n'est plus vain que la gloire militaire :

S'il s'agit de gloire, il est beaucoup plus glorieux de construire des villes que d'en démolir. C'est le peuple qui

construit et entretient les villes: c'est la folie des princes qui les détruit.

On répand beaucoup de sang pour peu de chose.

Car il ne s'agit pas du salut du peuple, mais de savoir si c'est celui-ci ou celui-là qu'on appellera roi.

Et il termine par cette phrase désabusée:

Que penses-tu qu'éprouvent les Turcs, quand ils apprennent que les peuples chrétiens se déchirent en mêlées de folie, et cela pour simplement savoir qui portera le titre d'empereur? Les Français ont conquis l'Italie. Le seul résultat de ce carnage, c'est que là où gouvernait un autre, c'est maintenant un Français qui gouverne. Et le pays était plus prospère autrefois que maintenant...¹

Tous ces thèmes sont déjà dans l'*Éloge de la Folie*, ils seront repris dans la *Querela Pacis*, dans les *Colloques*. La guerre est, pour Érasme, le mal à l'état pur; le soldat est un misérable dans les deux sens du mot, qu'Érasme accable d'un mépris atroce. Le soldat est un bravache, mais un lâche; il exhibe des blessures qu'il dit glorieuses; mais celles qu'il porte au visage lui viennent de rixes de tavernes ou encore du mal espagnol; les seules qu'il ait rapportées de la guerre ont été reçues dans le dos, alors qu'il s'enfuyait. Il est perdu de vices. Son âme est aussi pure, dit un personnage des *Colloques*, que le cloaque de la rue Maubert à Paris ou que les latrines publiques. On dira peut-être que, dans l'*Utopie* aussi, le soldat est mal traité, que More raille durement les Suisses, assez fous pour risquer leur vie à prix d'argent; qu'il met la ruse au-dessus du courage, parce que l'intelligence est le propre de l'homme et sa dignité, tandis que tous les animaux savent se servir de leur force physique. Mais la morale utopienne, si elle exclut tout patriotisme, toute préférence sentimentale, laisse place au civisme. More y glisse quelques souvenirs de Tacite: les Utopiennes,

¹ Allen, t. I, n° 288.

comme les Germanes, vont se battre avec leurs maris pour la défense du pays. La notion même de civisme est absente de l'œuvre d'Érasme. Assurément les circonstances avaient travaillé pour que ce bâtard, élevé dans un couvent, boursier de tous les princes d'Europe, pensionnaire de toutes les tables, inapte à toute langue autre que le latin, fût un parfait déraciné. On ne voit même pas dans toute l'histoire du monde personne qui lui soit comparable. Mais, après tout, le traditionalisme romain a bien été formulé, défini, défendu, par des écrivains qui étaient des esclaves, des affranchis, des fils d'esclaves, des provinciaux, des Espagnols, des Africains. Si Érasme détache audacieusement l'individu de toute subordination politique, voyons là un trait de son génie, et non le résultat d'un accident de naissance.

Il reste étonnant qu'il soit aussi peu influencé par la littérature grecque et surtout par la littérature latine, dont il s'est nourri. Platon fait des réserves sur le rang qu'il convient de donner au courage dans l'échelle des vertus, mais il ne met pas en question le devoir du citoyen et du soldat. Par le mépris qu'il marque à l'égard de la grandeur matérielle de la cité, il nous apparaît comme un audacieux individualiste, dans un monde où la subordination de l'homme à la cité était un postulat de toute morale. Le bien, c'est de se sacrifier à la sûreté, à la grandeur, au prestige de l'État. Ces mots, *le prestige de l'État*, sont absolument dénués de sens pour Érasme. A ses yeux, toutes les guerres entre chrétiens sont des guerres fratricides. Il dit d'elles ce que Platon disait des guerres entre cités grecques, qu'elles sont des guerres civiles (*seditiones*), et il les condamne dans leur principe même. Tout au plus admet-il les expéditions de défense contre les infidèles, à condition toutefois qu'on ne compte pas sur les armes pour obtenir des conversions. En dehors de ce seul cas, il pense, comme les Pères du II^e et du III^e siècle et encore saint Ambroise, que toute guerre est un crime,

que les deux belligérants commettent la même injustice et que tout soldat est un meurtrier, coupable d'assassinat devant Dieu. Si bien que nous arrivons à cette conclusion paradoxale : Thomas More aborde le problème de l'État en humaniste chrétien ; il accorde à la force une place réduite, mais bien délimitée. Érasme aborde le problème après avoir tout oublié des leçons de civisme des deux antiquités, mais tout imbu de l'enseignement de la primitive Église. Le prince qu'il imagine devra s'interdire tout recours à la force.

Nous avons de bonnes raisons de croire que More a évité de mettre l'*Utopie* sous les yeux de Henry VIII. Au contraire, Érasme a offert au futur Charles Quint un exemplaire somptueusement relié de l'*Institutio Principis christiani*. Le prince de Castille a peut-être lu quelques lignes de l'ouvrage. Il l'aura trouvé inoffensif. On ne peut attendre de lui qu'il ait compris que ce petit livre poli, déferent, flatteur, définissait sa totale dépossession.

S'il l'avait examiné avec attention, voici ce qu'il y aurait trouvé au chapitre « de la guerre » :

Le prince ne doit jamais être plus prudent, plus circonspect que lorsqu'il s'agit de déclarer la guerre. Car les autres choses engendrent bien des maux, celle-ci tel mal, telle autre tel autre, mais la guerre cause d'un seul coup le naufrage de tout ce qui est bon et fait déborder la mer de tous les maux réunis. Ensuite, aucune calamité n'est plus tenace. De la guerre naît la guerre ; d'une guerre sans gravité naît une guerre importante ; d'une guerre simple naît une guerre double ; d'une guerre enfantine naît une guerre sérieuse et sanglante. Une guerre née ailleurs se propage comme une peste et dans les environs et même au loin...

... Un bon prince n'accepte jamais aucune guerre, excepté quand, après avoir tout tenté, il ne peut l'éviter par aucun moyen. Si nous étions dans ces dispositions-là, il n'y aurait pour ainsi dire jamais de guerre nulle part. Enfin, si cette

peste ne peut vraiment être évitée, que le prince s'attache, du moins, à la faire avec un minimum d'inconvénients pour les siens, en versant le moins possible du sang chrétien et qu'il la termine le plus vite possible...

(Est-il nécessaire de faire remarquer que commencer une guerre dans ces dispositions d'esprit équivaut à accepter d'avance une défaite ?)

... Que le Prince vraiment chrétien réfléchisse à la différence qu'il y a entre l'homme, être né pour la paix et l'amour, et les bêtes sauvages nées pour la rapine et la guerre...

... Ensuite quelle différence il y a entre l'homme et l'homme chrétien. Après cela, qu'il examine combien désirable, combien ennoblissante, combien salutaire est la paix et, par contraste, combien néfaste et dégradante est la guerre, quel troupeau de malheurs elle traîne après elle, même si elle est tout à fait juste, à supposer qu'on ait le droit jamais d'appeler une guerre juste...

Platon dit qu'il y a révolte et non guerre, chaque fois que des Grecs se battent contre des Grecs. Lorsque cela arrivait, il recommandait d'user de modération. Quel nom faut-il donner à l'acte de chrétiens qui se déchirent entre eux, alors que tant de liens les unissent, qui font durer le massacre pendant des années, pour on ne sait quelle raison, pour une animosité personnelle, pour une sotte ambition de jeunes gens ?

Ce chapitre est repris, presque mot pour mot, par Rabelais, dans le chapitre de *Gargantua* où Grandgousier traite humainement Toucquedillon prisonnier. C'est le point de vue des humanistes chrétiens, opposés à la vieille morale chevaleresque qui se venge et « lave l'offense dans le sang ».

Le temps n'est plus d'ainsi conquêter les royaumes, dit Grandgousier à Toucquedillon, général de Picrochole qui vient d'envahir ses terres pour une raison puérile, avec dommage de son prochain frère chrétien. Cette imitation



des anciens Hercule, Alexandre, Hannibal, Scipion, César, et autres tels, est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir, et administrer chacun ses pays et ses terres, non hostilement envahir les autres; et ce que les Sarrazins et barbares jadis appelaient prouesses, maintenant nous appelons briganderies et méchancetés. Mieux eût-il fait (Picrochole qui veut jouer au conquérant) soi contenir en sa maison, royalement la gouvernant, que insulter en la mienne, hostilement la pillant; car par bien la gouverner l'eût augmentée, par me piller sera détruit. Allez-vous-en, au nom de Dieu; suivez bonne entreprise; remontez à votre roi les erreurs que connaîtrez, et jamais ne le conseillez ayant égard à votre profit particulier: car avec le commun est aussi le propre perdu. Quant est de votre rançon, je vous la donne entièrement, et veux que vous soient rendues armes et cheval. Ainsi faut-il faire entre voisins et anciens amis, vu que cette notre différence n'est point guerre proprement comme Platon lib. V, de Rep., voulait être non guerre nommée ains sédition, quand les Grecs mouvaient armes les uns contre les autres, ce que, si par male fortune advenoit, il commande qu'on use de toute modestie...

...Dieu sera juste estimateur de notre différent (la guerre entre Grandgousier et Picrochole), lequel je supplie plus tôt par mort me tollir de cette vie et mes biens dépérir devant mes yeux, que par moi ni les miens en rien soit offensé.

Comme Rabelais, Érasme en appelle à Dieu de la justice d'une cause.

Certains princes viennent soutenir: il y a des guerres justes et j'ai le droit pour moi en entreprenant celle-ci. La question de savoir si une guerre peut être juste; laissons-la de côté: qui n'est pas convaincu d'avoir le droit pour soi? Parmi de si grands changements qui bouleversent les choses humaines, parmi tant de pactes et de traités signés, puis déchirés, tout le monde peut trouver une raison, si une

raison suffit pour mettre la guerre en train. Mais on allègue: les lois pontificales ne condamnent pas toute guerre; Augustin en approuve quelques-unes; saint Bernard loue certains soldats. A vrai dire, le Christ, Pierre et Paul enseignent partout exactement le contraire. Pourquoi leur autorité est-elle moins forte auprès de nous que celle d'Augustin ou de Bernard? Augustin a trouvé l'un ou l'autre cas où il ne condamne pas la guerre: mais toute la philosophie du Christ la condamne. Les apôtres la réprouvent partout, et ces saints docteurs, qu'on veut qui aient admis la guerre dans tel ou tel cas, dans combien de passages ne l'ont-ils pas condamnée et maudite? Pourquoi aller chercher au détour d'un passage de quoi autoriser nos vices?

La guerre est une synthèse des péchés capitaux:

En matière de guerres, au point où en sont les choses humaines, je crois qu'on ne pourrait pas en nommer une seule qui soit juste, c'est-à-dire qui n'ait pour origine ni l'ambition, ni la colère, ni la brutalité, ni la luxure, ni l'avidité.

Quelle illusion que de croire qu'une paix durable puisse être acquise par une victoire qui, chez le vaincu, n'engendre que la rancune, c'est-à-dire le désir de la revanche?

Nous voyons les guerres naître des guerres, les guerres se succéder, et il n'y a ni mesure ni terme à cette dévastation. Qu'est-ce que la guerre engendre? La guerre.

Même la croisade est une illusion:

S'il s'agit de la propagation de la foi, elle se fera mieux et plus noblement par la patience des martyrs que par le nombre des soldats. Au point où les choses en sont actuellement, il y a des chances pour que nous dégénérons et devenions semblables aux Turcs, mais non pour qu'eux deviennent chrétiens.

Quelques empereurs romains ont vu qu'avec les princes chrétiens la grandeur de l'Empire était en péril, qu'on avait peu de chance de trouver des citoyens dociles dans

des hommes qui se reconnaissaient pécheurs devant Dieu seul. Érasme n'a pas le ton d'un Tertullien, mais il est tout aussi intransigeant. Il se refuse à voir dans un citoyen autre chose qu'une conscience individuelle. Jamais, lorsqu'il accable ces pauvres soldats dévorés de vices et de vérole, il ne les excuse en disant qu'ils ont tué par ordre. Pour lui ce n'est pas une excuse. Dieu ne permet pas à un groupe ce qu'il interdit à une personne. Le prestige de l'État, comme la recherche de soi, relève de l'orgueil, qui est un péché capital. L'homme est délié de toute obéissance envers le chef qui commande le mal.

Cela revient à dire que le prince formé par Érasme, s'interdisant tout recours à la force, accepte d'avance et en principe l'éventualité d'un renoncement à la puissance royale; ou, si l'on préfère, que l'État conforme aux principes d'Érasme ne ressemble en rien, ni aux royaumes belliqueux du XVI^e siècle, ni même aux États modernes qui fondent leur sûreté sur des armées nationales. Il aurait comme charte l'Évangile seul, avec tout ce que cela comporte de renoncement à toute grandeur mondaine.

L'*Utopie* de More passe pour être le texte le plus révolutionnaire de la pensée politique dans le premier tiers du XVI^e siècle. L'œuvre d'Érasme contient, soit explicitement, soit à l'état d'implications, les éléments d'une réforme plus profonde et plus radicale encore. Seulement, tandis que More nous livre un plan précis dont on peut discuter chaque article, Érasme, avec une implacable insistance, nous impose le problème dans toute sa difficulté et dans toute son urgence.

V

GAÏTÉ D'ÉRASME

Les contemporains ne nous parlent pas de sa gaîté. C'est lui qui nous parle de celle de son ami, Thomas More, qui était de bon aloi, car elle a résisté à quinze mois de cachot, à la menace de la mort et au voisinage de l'échafaud. Mais on ne loue si chaleureusement la gaîté que si l'on est gai soi-même.

Voyez ces deux écritures. Les deux textes sont contemporains. L'autographe d'Érasme est du 11 avril 1534 (l'auteur a environ 68 ans); celui de More est du 5 mars 1534, quelques semaines avant son emprisonnement (il a 56 ans). L'écriture de More est pleine de ces traits où les graphologues reconnaissent une extrême sociabilité (par exemple les boucles superflues qui commencent et terminent les mots) et beaucoup de fantaisie: ce sont bien là, en effet, les éléments de l'humour. Les grandes lettres dépassent peu les autres: signe de modestie; le *M* majuscule de la signature est une simple minuscule à peine agrandie; mais il y a une sorte d'audace heureuse, joyeuse, dans les boucles qui terminent les *h*, les *y*, dans le trait fier et harmonieux qui amorce le *T* de *Thomas*.

Ce qui frappe dans l'écriture d'Érasme, c'est d'abord sa prodigieuse jeunesse: est-il possible que ce trait fin et léger, ces accents hauts placés, d'une façon aérienne (voyez le mot grec de la seconde ligne), ces *x* typographiques aient été tracés par la main d'un homme torturé par

la goutte et la pierre? Un seul signe de fatigue, mais qui trahit en même temps bien de la coquetterie, c'est le «*traîne*» sur la ligne avant de se relever.

On est étonné par tant d'harmonie. C'est une écriture d'artiste: voyez l'extrême simplicité des traits, les majuscules typographiques (C, S, A, D). Est-il possible que l'homme qui écrit ainsi paraisse presque insensible aux œuvres d'art, au point qu'il a pu passer des mois à Rome sans rien dire de ce qu'il y a vu? Jamais on ne nous fera croire qu'on puisse ainsi écrire sans avoir un goût raffiné. Et alors on se souvient qu'Érasme a consenti à se faire peindre par trois artistes: par Quentin Metsys, par Holbein, par Dürer. Il savait choisir.

Il savait dessiner aussi. Voyez l'amusante caricature qu'il a faite de lui-même. Il a vu, avec une justesse parfaite, son long nez, sa bouche rentrée¹, son petit œil malin. Et il en a ri, comme il riait de tout.

Intelligence claire, critique, ironique (voyez les pointes un peu trop aiguës qui terminent les x). Peu de fantaisie, bien moins que dans l'écriture de Thomas More, mais un grand, un puissant élan intellectuel: voyez l'admirable E qui ouvre la signature; chaque détail en est inventé, hardi, audacieux; le trait marque de la coquetterie, de la conscience de soi. L'homme qui signe ainsi sait ce qu'il vaut, mais il se juge d'un regard aussi net que celui dont il juge le reste du monde.

Écriture gaie. Gaîté supérieure de l'intelligence qui jouait de son propre jeu, de l'esprit critique qui applique sa fine pointe à toutes choses, de la lucidité parfaitement exercée qui sait distinguer les vraies valeurs.

*
**

¹ On croirait une bouche sans dents; mais un moulage du crâne d'Érasme est conservé au musée historique de Bâle et l'on y voit une denture admirable, restée intacte chez un homme de soixante-dix ans.

Ce n'est pas sans émotion que l'on cherche à définir la gaîté d'Érasme en s'aidant d'une lettre de sa triste vieillesse. Il est malade, fatigué, désabusé, mais sa main toujours habile trace les mêmes signes dont elle écrit l'*Éloge de la Folie* et elle laisse paraître une alacrité qui, depuis quinze ans, n'a plus eu beaucoup d'occasions de s'exercer.

Il y eut un moment dans le XVI^e siècle où les humanistes se sentirent heureux, grisés par le vin des idées nouvelles, enivrés par la pensée du monde nouveau qui s'ouvrait devant eux. C'est la courte et admirable période qui va de 1505 à 1520. Pendant ces années merveilleuses, Érasme écrit l'*Éloge de la Folie*, More écrit l'*Utopie*. Ils partent en guerre contre l'ignorance, les préjugés, la violence, la saleté. Ils entrevoient un univers où régneront la sagesse, la paix, le désintéressement, la piété. L'*Éloge* est une œuvre si pétillante de gaîté qu'on la prendrait volontiers pour un travail d'adolescence: Érasme avait plus de quarante ans lorsqu'il l'écrivit. Il en avait plus de cinquante lorsqu'il écrivait en 1519, à Ulrich de Hutten, la lettre vive et tendre où il loue la charmante gaîté de Thomas More.

A ce moment leur jeunesse à tous deux était près de finir, mais ils ne le savaient pas, car elle n'était pas liée à l'état de leur foie ou de leurs artères. Elle dépendait uniquement de leurs espérances, et c'est la rupture protestante qui vint brusquement les avertir de la fragilité de ces espérances. En affichant les thèses à Wittenberg, Luther, sans s'en douter, faisait s'écrouler tout le rêve d'Érasme d'une catholicité restaurée grâce aux études et plus une que jamais.

C'est pourquoi il est difficile de regarder sans émotion le beau portrait de Quentin Metsys. Il a été fait en 1517 et envoyé en cadeau à More. Érasme y a vraiment le visage, le regard d'un lecteur d'*Utopie*. Les yeux cherchent, un peu au-dessus de l'horizon, une image heureuse à laquelle

la bouche va sourire, que la belle main fine et ferme s'apprête à noter avec confiance. Est-il possible que le modèle soit déjà un homme de cinquante ans? Est-il possible qu'il n'y ait que neuf ans entre ce tableau et le terrible portrait de Dürer, qui représente un vieillard souffrant et contracté?

Et cependant, même alors, la gaîté d'Érasme est-elle morte? De 1518 à 1528, il publie, en les enrichissant à chaque réédition, les *Colloques*, la plus étonnante peinture des gens et du monde de son temps. On a souvent exagéré le mordant des *Colloques*. C'est les méconnaître. Ils sont pleins d'émotion, d'humour, de bonhomie, de piété.

Et ici, le dernier mot est dit par Dürer lui-même, dans son langage qui vaut mieux que le nôtre. Lorsque, en 1526, il grava ce portrait d'Érasme dont je parlais plus haut, il mit à côté de l'humaniste, comme Metsys, comme Holbein, des livres, une écritoire, un pupitre. Mais, derrière le pupitre, il a posé une petite cruche remplie de fleurs. Ces fleurs, ce sont des fleurs de printemps, des muguet, des violettes sauvages. Elles sont là comme le symbole d'une jeunesse éternelle, de ce printemps de la Renaissance qui, alors que personne ne l'espérait plus, devait glorieusement reflourir, juste dix ans après, juste comme Érasme venait de mourir, dans *Gargantua* et dans le premier livre de *Pantagruel*.



La maison d'Érasme à Anderlecht.



Portrait d'Érasme attribué à Quentin Metsijs. 1517



Érasme par Albert Dürer (1526).



Marie Delcourt.





Guillaume Budé.



Ulrich von Hütten (gravure sur bois, XVI^e siècle).

192

In the name of the Lord Amen
 I have been called to call to the glorious remembrance that at
 this time as if the great weight of the world of your gentle
 words were so far above my merits or qualities able to move the
 gods of heaven but if your incomparable goodness honored & called me
 to write to you & give you in time as at my poor humble pen
 to express & express me, giving me license with your gracious
 favor to begin the register of my life in your age and to come, about
 the provision for my soul in the power of God, & to be your
 beseecher & pray for you.

your most humble & most fey,
 faithful servant & bedeman

Tho. More fe.

Fac-similé de l'écriture de Thomas More.

CONTEXTES

Aux fins d'illustrer l'étude de Marie Delcourt, nous donnons ci-dessous quatre textes d'Érasme. D'une part, deux dialogues, extraits des célèbres *Colloques: Charon et L'Épicurien*. D'autre part, deux lettres: adressée à Ulrich Hutten, la première est une biographie de Thomas More; destinée à Guillaume Budé, la seconde évoque More à nouveau, mais développe surtout une conception, audacieuse pour le temps, de l'éducation des femmes.

Nous devons à l'obligeance du Professeur Léon-E. Halkin — à qui Marie Delcourt avait dédié ce volume — de pouvoir reproduire ici quelques extraits de son livre: *Les Colloques d'Érasme*, Presses Académiques européennes, Bruxelles et Québec, 1971.

Nous devons à celle du Professeur Alois Gerlo, de l'Institut pour l'Étude de la Renaissance et de l'Humanisme, d'avoir pu reprendre deux lettres de la *Correspondance d'Érasme* (en 12 volumes), éditée sous sa direction avec la plupart des notes de bas de page les accompagnant.

CHARON

Le dialogue de ce nom figure pour la première fois dans les *Colloques* à partir de l'édition bâloise de Jean Froben et Jean Hervagius, en mars 1529. Nous donnons la traduction du dialogue complet.

Il est évident qu'Érasme s'est souvenu, en donnant à son colloque le nom du batelier des enfers, des *Dialogues des morts* de Lucien¹. Au reste, les conjonctures politiques ne pouvaient que l'inciter à peindre les ravages de la guerre. L'élection impériale de 1519 avait opposé le roi de France François I^{er} et Charles Quint, roi d'Espagne. Ce dernier l'avait emporté, mais il dut subir la Guerre de Rivalité, fatale par sa longueur aux deux antagonistes. C'est dans cette atmosphère belliqueuse que l'Européen Érasme s'est senti pressé d'écrire contre la guerre. Le pacifisme est un des grands thèmes érasmiens. Sujet de l'empereur, Érasme ne le flatte point. Il tient la balance égale, il est également sévère pour les fauteurs de guerres nationales ou religieuses. «D'ici dix ans, fait-il dire à un des interlocuteurs, aucune paix n'est à craindre». Ces vues étaient singulièrement prophétiques, car les divers traités signés par les deux souverains ne furent que de courtes trêves marquant les étapes d'une lutte qui devait durer encore après la mort de François I^{er} et l'abdication de Charles Quint.

L'optimisme érasmien se récusé devant les fléaux de la guerre. Pour un écrivain, pour un chrétien qui exhorte à la paix, il y en a mille qui attisent les feux de l'envie et de la haine. Dans les camps opposés, il se trouve des prédicateurs pour promettre,

¹ Charon, d'après la mythologie, était le nautonnier des enfers. Il lui appartenait de faire passer aux âmes le Styx, fleuve fameux qui entourait le pays des morts. Une obole était le prix du voyage et l'on avait coutume de mettre dans la bouche des morts une pièce de monnaie. Charon est représenté sous les traits d'un vieillard sévère, faisant attendre longtemps leur passage à ceux dont les corps n'avaient pas reçu de sépulture.

avec une pareille conviction, le ciel aux combattants et pour garantir l'exclusive sainteté de leur cause. Il n'y a rien que l'on ne puisse faire accroire aux hommes, pour peu que l'on excite leurs passions.

CHARON, LE GÉNIE ALASTOR¹

CHARON. — Pourquoi, Alastor, cette hâte et cette joie exubérante ?

ALASTOR. — C'est vers toi, Charon, que je me hâtais, et je me réjouis de te rencontrer.

Charon. — Quelles nouvelles m'apportes-tu ?

Alastor. — Mon message réjouira ton cœur et celui de Proserpine².

Charon. — Eh bien ! Décharge-toi de ces nouvelles à mon avantage.

Alastor. — Les Furies³ se sont acquittées de leur tâche avec autant d'ardeur que de succès. Elles n'ont épargné à aucune partie du monde les calamités infernales, les dissensions, les guerres, les brigandages et les épidémies. Elles y ont perdu leurs serpents, et les voici chauves et sans venin. Elles errent de-ci de-là à la poursuite d'une vipère ou d'un aspic, car elles ont la tête comme un œuf, plus un cheveu ne leur reste et la vertu de leur poison est épuisée. Pour toi, tiens prêtes ta barque et tes rames. Il y aura bientôt une telle affluence d'âmes qui te demanderont le passage du Styx ! Je crains que ton embarcation ne puisse porter le poids de toutes ces ombres.

Charon. — Ces nouvelles fameuses, je les connais déjà.

Alastor. — De qui donc les tiens-tu ?

Charon. — Il y a deux jours qu'Ossa⁴ me les a portées.

Alastor. — Je rends hommage à son incomparable vélocité. Mais toi, comment t'attardes-tu loin de ta barque ?

Charon. — La nécessité m'a chassé de chez moi pour faire l'achat d'une solide trirème. Pourrie et prenant eau, ma vieille barque ne suffirait pas à passer tout ce monde qu'Ossa promet, si du moins elle ne m'a pas trompé. D'ailleurs, point n'était besoin

¹ Fléau vengeur, envoyé par les dieux.

² Femme du roi des enfers, Pluton.

³ Divinités infernales, ministres de la vengeance des dieux.

⁴ Ossa, chez Homère, la Renommée guerrière.

d'Ossa ; un naufrage me contraint à remplacer mon embarcation.

Alastor. — En effet, tu es tout trempé ; je pensais que tu sortais du bain.

Charon. — Mieux que cela, j'ai traversé à la nage ce marais du Styx.

Alastor. — Où as-tu laissé les ombres ?

Charon. — Elles barbotent avec les grenouilles.

Alastor. — Mais redis-moi ce qu'Ossa t'a raconté.

Charon. — Trois grands monarques, excités par la haine, se ruent à leur perte mutuelle¹. Il n'est pas une province chrétienne qui échappe aux horreurs de la guerre, car les grands monarques entraînent tous les autres dans leur concert belliqueux. Les esprits sont échauffés à ce point que nul ne veut céder, pas plus le Danois que le Polonais ou l'Écossais. Naturellement, le Turc en profite pour s'agiter ; de cruels dangers se préparent, tandis que la peste ravage l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie et la France. En outre, une épidémie nouvelle, née de la diversité des opinions, a si bien faussé les esprits qu'il n'est plus sur la terre de véritable amitié². Le frère se défie de son frère, la femme ne s'entend plus avec son mari. Si l'on en vient aux mains, après ces assauts de langue et de plume, il est permis d'espérer qu'un merveilleux fléau s'abattra sur le genre humain.

Alastor. — Tout ce que t'a dit Ossa est véridique. J'en ai été le témoin en plus d'une occasion. Ne suis-je pas le compagnon fidèle et le lieutenant de ces Furies, qui jamais encore n'avaient si bien mérité leur nom ?

Charon. — Oui, oui, mais je crains fort quelque malin génie qui se mettrait tout à coup à prêcher la paix à ces mortels versatiles. J'ai entendu dire qu'il y a chez les hommes un certain polygraphe qui ne cesse d'écrire contre la guerre et pour la paix.

¹ Henri VIII, roi d'Angleterre, avait fait alliance avec Charles Quint contre François I^{er}.

² Allusion aux divisions religieuses du temps.

Alastor. — Peu importe ! Voilà belle lurette qu'il ne prêché qu'à des sourds. Il a jadis écrit la *Plainte de la paix persécutée*¹. Et voici qu'il compose maintenant une épitaphe pour la paix défunte. Mais n'oublie pas qu'il en est d'autres qui rivalisent de zèle pour notre cause avec les Furies elles-mêmes.

Charon. — Quels sont ces alliés ?

Alastor. — Certains êtres couverts de manteaux noirs et blancs, ou de robes couleur de cendre, riches enfin d'un plumage varié. Ils ne quittent pas la cour des princes ; ils leur apprennent l'amour de la guerre ; ils élèvent dans le même sentiment les grands et les petits ; ils proclament, dans leurs prêches évangéliques, que la guerre est juste et sainte, telle une œuvre pie. Ce qui rend plus étonnante encore la force d'âme des hommes, c'est que ces hérauts de Dieu tiennent les mêmes propos à chacun des adversaires. Aux Français, ils prêchent que Dieu combat pour la France et qu'on ne saurait être vaincu quand on a un tel protecteur. Aux Anglais et aux Espagnols, ils disent que cette guerre n'est pas conduite par l'empereur, mais par Dieu ; qu'ils montrent leur valeur, et la victoire est à eux. D'ailleurs, le combattant frappé à mort ne périt pas : il s'envole vers le ciel, avec armes et bagages.

Charon. — Et on leur accorde, à ces prêcheurs, un si grand crédit que de les croire ?

Alastor. — Rien n'est impossible à ces contrefacteurs de la religion. Ajoute à cela la jeunesse, l'inexpérience, la soif de la gloire, la passion et, enfin, une naturelle propension à marcher là où l'on vous mène. On en impose aisément à ces hommes, de même que l'on renverse sans peine un char qui déjà dangereusement s'incline.

Charon. — Je ferais volontiers du bien à ces personnages dont tu me décris les grandes actions.

Alastor. — Prépare-leur un festin de choix ; rien ne peut leur être plus agréable.

¹ La *Querela pacis* d'Érasme (1517).

Charon. — Festin de mauves, de lupins et de poireaux, car tu sais que chez nous il n'y a pas d'autres plats.

Alastor. — Offre-leur plutôt des perdreaux, des chapons et des faisans, si tu veux montrer ta gratitude en les régaland.

Charon. — Mais qu'est-ce donc qui les pousse à prêcher la guerre avec un si beau zèle ? Quel avantage peuvent-ils en retirer ?

Alastor. — Ils tirent des mourants plus de bénéfice que des vivants, grâce aux testaments, aux anniversaires, aux bulles et à beaucoup d'autres avantages nullement méprisables. Enfin, ils préfèrent les camps à leurs cellules. La guerre a fait évêques beaucoup de pauvres diables du temps de paix.

Charon. — Voilà des hommes astucieux !

Alastor. — Mais, toi, Charon, pourquoi te faut-il maintenant une trirème ?

Charon. — Je m'en passerais facilement, si je ne craignais un nouveau naufrage au milieu du marais.

Alastor. — A cause du nombre des passagers ?

Charon. — Sans doute.

Alastor. — Mais tu passes des ombres et non des corps. Combien peu doivent peser de tels passagers !

Charon. — Ils ne pèsent pas plus que les insectes qui volent à la surface de l'eau, leur nombre suffirait quand même à alourdir ma pauvre barque, qui n'est qu'une ombre de barque !

Alastor. — Je me rappelle cependant la foule immense qui te demandait le passage. Parfois, trois mille ombres s'accrochaient à ton gouvernail, et tu ne paraissais pas en souffrir.

Charon. — Je reconnais que sont légères les âmes qui ont mis longtemps à émigrer d'un corps usé par la phtisie ou la consommation. Quant à celles qui sont brutalement arrachées d'une enveloppe rebondie, elles apportent avec elles beaucoup de matière ; c'est le cas des victimes de l'apoplexie, de l'esquinancie, de la peste et surtout de la guerre.

Alastor. — Je ne pense pas que Français ou Espagnols soient bien pesants.

Charon. — Beaucoup moins que d'autres, bien que leurs âmes

ne soient pas de plume. Par contre, il m'arrive parfois des Anglais ou des Allemands bien nourris ; tout récemment, comme j'en embarquais dix, j'allais infailliblement couler avec ma barque, mon fret et mes passagers si je n'en avais jeté quelques-uns par-dessus bord.

Alastor. — Que voilà une aventure périlleuse !

Charon. — Dès lors, qu'arrive-t-il lorsque se présentent de gras satrapes, des soldats glorieux comme Thrason¹, ou de ces gens toujours disposés à occire leur prochain ?

Alastor. — Je suppose que, d'autre part, tu ne vois venir aucun de ceux qui donnent leur vie dans une guerre juste, puisque, à ce qu'on dit, leurs âmes prennent directement le chemin des cieux.

Charon. — Je ne sais où ces âmes dirigent leur vol, mais ce que je sais bien, c'est qu'à chaque guerre je suis encombré de blessés et d'infirmes. Je m'étonne qu'il reste encore là-haut quelqu'un sain et sauf. Et note bien qu'ils ne m'arrivent pas seulement appesantis par la boisson ou la mangeaille, mais ils sont lourds aussi de bulles, de bénéfiques et de quantité d'autres choses.

Alastor. — Ils ne portent pas avec eux tout ce bagage ; ils sont nus lorsqu'ils se présentent à ton bord.

Charon. — C'est vrai, mais les âmes qui viennent d'arriver sont accompagnées du rêve de tout ce passé.

Alastor. — Les rêves ont donc aussi du poids ?

Charon. — Ils pèsent sur ma barque. Que dis-je ? Ils l'ont fait chavirer. Et puis, crois-tu que tant d'oboles sont une petite cargaison ?

Alastor. — Je te crois facilement, si elles sont de bronze.

Charon. — Voilà pourquoi il me faut chercher un bateau capable de supporter toute cette charge.

Alastor. — Heureux Charon !

Charon. — Pourquoi, heureux ?

¹ Thrason, soldat fanfaron de la comédie de Térence : *L'Eunuque*. Thrason est l'ancêtre de Matamore et de Rodomont.

Alastor. — Parce que tu vas t'enrichir bien vite.

Charon. — A cause du nombre des âmes ?

Alastor. — Oui.

Charon. — D'accord, si ces âmes pouvaient se faire escorter de leurs richesses. Celles qui, dans ma barque, pleurent les royaumes, les dignités, les abbayes et les innombrables pièces d'or laissées là-haut, ne me donnent rien qu'une obole. Tout ce que j'ai pu amasser en trois mille ans, je m'en vais le donner pour une seule trirème.

Alastor. — Qui cherche à gagner doit savoir dépenser au préalable.

Charon. — Je me suis laissé dire que les mortels étaient plus heureux que moi en affaires. Grâce à Mercure, ils s'enrichissent en trois ans.

Alastor. — Mais leurs bénéfiques parfois s'évaporent, le tien est plus maigre, mais il est plus sûr.

Charon. — Je ne sais jusqu'à quel point il est sûr. Si un dieu quelconque entreprenait de réconcilier les rois, je perdrais tout ce que j'espère.

Alastor. — Quant à cela, tu peux dormir sur les deux oreilles, je te l'affirme. D'ici dix ans, aucune paix n'est à craindre. Seul, le pape s'emploie avec zèle à prêcher la concorde, mais en vain ; autant vouloir blanchir un nègre. Des citoyens murmurent avec impatience contre leurs maux ; il en est, je ne sais lesquels, qui se répètent tout bas les uns aux autres combien il est unique de voir les ressentiments et les ambitions de deux ou trois hommes renverser le bon ordre des choses humaines. Mais, crois-moi, si justifiées que soient ces plaintes, les Furies l'emporteront.

Quant à ta barque, pourquoi l'aller demander aux mortels ? Manquons-nous d'ouvriers ? Nous avons ici Vulcain lui-même.

Charon. — Vulcain serait mon homme, s'il me fallait un vaisseau d'airain.

Alastor. — Pour quelques oboles, tu pourrais embaucher un ouvrier.

Charon. — Sans doute, mais la matière première nous manque.

Alastor. — Qu'entends-je? N'y a-t-il plus de forêts?
Charon. — Même ces bois qui ornaient les Champs Élysées ont été sacrifiés.

Alastor. — Qu'en a-t-on fait?

Charon. — Ils ont servi à achever de brûler les ombres des hérétiques¹. Pour les remplacer, nous avons dû récemment extraire du charbon des entrailles de la terre.

Alastor. — Comment! Ne pourrait-on punir ces ombres d'une manière plus économique?

Charon. — Tel fut le bon plaisir de Rhadamanthe².

Alastor. — Si tu achètes une trirème, il te faudra des rameurs. Où les trouveras-tu?

Charon. — Mon rôle est de tenir la barre; les ombres rameront bien si elles veulent passer de l'autre côté.

Alastor. — Mais il en est qui n'ont jamais appris à ramer.

Charon. — Je ne fais pas acception de personnes. Qu'ils l'aient appris ou non, les monarques rameront, les cardinaux rameront, chacun à leur tour, de même que le menu peuple.

Alastor. — Que Mercure t'assiste dans l'heureux choix de ta trirème! Je ne te retiendrai pas davantage. Je vais porter aux enfers de joyeuses nouvelles. Mais, hé! Charon! écoute-moi encore!

Charon. — Qu'y a-t-il?

Alastor. — Ne demeure pas trop longtemps, de peur qu'une foule trop grande ne t'assaille à ton retour.

Charon. — Oh! tu trouveras bien plus de deux cent mille ombres sur la berge, sans compter celles qui trempent dans la vase. Je me hâterai cependant autant que possible. Dis-leur toujours que je reviendrai bientôt.

¹ Érasme est catholique, mais il a horreur des procès criminels faits aux luthériens depuis 1523.

² Un des juges des enfers.

L'ÉPICURIEN

L'*Epicureus* apparaît dans l'édition des *Colloques* que Jérôme Froben et Nicolas Episcopijs imprimèrent à Bâle en 1533. Il a été reproduit dans toutes les éditions ultérieures, publié à part dès 1533 avec le dialogue *Problema*, enfin maintes fois traduit.

L'*Epicureus* est le dernier des colloques; il est en quelque sorte, la conclusion du recueil, la synthèse de la pensée érasmiennne, et particulièrement de sa morale.

Ce n'est pas sans avoir conscience du paradoxe qu'Érasme prétend ramener au christianisme le véritable épicurisme. Il s'élève contre les préventions du vulgaire qui confond épicurisme et relâchement des mœurs. Il rend hommage à Épicure d'avoir considéré la paix de l'âme comme le souverain bien. Tout homme recherche le bonheur; nul ne suit plus parfaitement que le bon chrétien l'intention morale d'Épicure. D'ailleurs, sa doctrine est austère, comme sa vie. Ce sont les disciples d'Épicure qui ont détourné ses maximes de leur sens premier et c'est à eux que l'épicurisme doit sa réputation équivoque. Horace est peu flatteur pour lui-même quand il se dit *Epicuri de grege porcus!*

En fait, l'apologie de l'épicurisme n'est ici qu'un procédé. Érasme veut donner une image optimiste du christianisme, cette réalité vivante qu'il rappelle inlassablement à l'attention des chrétiens endormis.

Pourquoi a-t-il choisi comme tremplin le nom d'Épicure? Peut-être, tout simplement, parce que Luther lui avait lancé ce nom à la face, et comme une injure certaine. Il est bien dans la manière d'Érasme de relever le trait et de s'en parer.

Érasme, dans ce dialogue publié trois ans avant sa mort, semble avoir voulu, une fois de plus, affirmer la thèse essentielle de l'humanisme chrétien. Des vérités de la foi, il met en lumière, avec une prédilection marquée, celles qui lui paraissent les plus épanouissantes, les plus joyeuses, les plus humaines. L'humanisme chrétien croit ce que croit l'Église; il admet la tache originelle, la faiblesse de l'homme déchu, la nécessité de la grâce et de l'ascèse, mais il insiste sur la Rédemption et la nature

restaurée, il exalte la grâce offerte à tous et le joug léger du Christ.

L'*Epicureus* reprend avec force, — parfois avec malice, — les idées les plus chères à son auteur : accord profond de l'Antiquité et du christianisme ; Philosophie du Christ ; optimisme théologique.

HÉDON¹, SPUDÉE²

HÉDON. — [...] Aucune école philosophique ne me sourit plus que celle d'Épicure.

SPUDÉE. — Aucune, pourtant, n'est plus exécrable de l'avis de tous.

Hédon. — Rejetons le préjugé qui s'attache aux noms. Chacun a fait d'Épicure le portrait qu'il a voulu. Ne considérons que la réalité et le fond de la question. Ce philosophe fait résider le bonheur dans la volupté et tient la vie pour très fortunée dès lors qu'elle comporte le maximum de plaisir avec le minimum de souffrance.

Spudée. — C'est bien cela.

Hédon. — Est-il une doctrine plus sainte ?

Spudée. — Au contraire, ils s'écrient tous que c'est là l'idéal d'une bête, non celui d'un homme.

Hédon. — Je le sais, mais ils ignorent le sens des mots. Si nous serrons la vérité de plus près, nous voyons qu'il n'y a pas de plus grand épicurien qu'un chrétien authentique.

Spudée. — A première vue, les chrétiens me semblent se rapprocher des cyniques³ puisque, comme eux, ils macèrent dans les jeûnes, pleurent leurs péchés, naissent pauvres ou le deviennent par leurs charités ; ils sont opprimés par les puissants et moqués de la plupart de leurs semblables. Si la volupté apporte le bonheur, ce genre me paraît le plus étranger à toute espèce de volupté !

Hédon. — Admets-tu l'autorité de Plaute ?

Spudée. — Oui, quand il a raison.

Hédon. — Ecoute donc ce mot d'un misérable esclave, mot plus profond que tous les paradoxes des stoïciens.

Spudée. — Je suis tout oreilles.

¹ Le voluptueux.

² Le sérieux.

³ A première vue, en effet, on peut rapprocher Diogène dans son tonneau et saint Siméon sur sa colonne.

Hédon. — Rien n'est plus lourd à porter qu'un remords¹.

Spudée. — J'approuve cette maxime, mais quelles déductions en proposes-tu ?

Hédon. — Si le pire malheur est une mauvaise conscience, il s'ensuit que rien n'apporte plus de félicité qu'une conscience paisible.

Spudée. — Le raisonnement est parfait. Mais où trouveras-tu un homme qui n'ait à se reprocher quelque faute ?

Hédon. — Je n'appelle faute que ce qui détruit l'amitié entre Dieu et sa créature.

Spudée. — Mais il doit y en avoir bien peu qui sont purs de cette faute même.

Hédon. — Aussi je tiens pour purs ceux qui se sont purifiés. Ceux qui ont effacé leurs souillures par la lessive des larmes, par la soude de la pénitence ou le feu de la charité, ne craignent plus leurs péchés; souvent même, ils y puisent l'occasion d'un bien plus grand.

Spudée. — [...] En vérité, c'est là un paradoxe plus paradoxal que ceux des stoïciens²! Ils vivent donc d'une vie voluptueuse, ces hommes que le Christ appelle bienheureux, parce qu'ils pleurent³ ?

Hédon. — Le monde les croit malheureux mais, au fond, ils sont pleinement heureux et, frottés de miel, comme on dit, des pieds à la tête, ils vivent dans la suavité. A côté d'eux, Sardanapale⁴, Philoxène⁵, Apicius⁶ et tous ceux qui se sont illustrés par leurs plaisirs ont végété, tristes et lamentables.

¹ PLAUTE, *Mostellaria*, acte III, scène I, vers 6.

² Le stoïcisme, fondé par Zénon au IV^e siècle avant Jésus-Christ, connut une incontestable fortune en Grèce puis à Rome; il apprit aux hommes à mépriser ce qui passe et à mater les passions. Les paradoxes stoïciens les plus célèbres enseignaient l'indifférence des actes moraux en regard de l'harmonie de l'âme et, supprimant les degrés dans la vertu, l'égalité de toutes les fautes.

³ LUC, chapitre VI, versets 20-23.

⁴ Souverain légendaire d'Assyrie, type du prince dissolu et efféminé.

⁵ Philoxène, dont le nom évoque le gourmand que peint Plutarque.

⁶ Gourmet célèbre à Rome par ses banquets extravagants.

Spudée. — [...] Alors, à t'entendre, le premier franciscain¹ venu mène une existence plus heureuse que tel riche, couvert d'honneurs et, en un mot, comblé de toutes les délices ?

Hédon. — Si tu veux, ajoute encore le sceptre des rois, la tiare papale, fût-elle garnie de cent couronnes au lieu de trois! Enlève seulement la paix de la conscience et, je le dis hautement, ce franciscain, aux pieds nus, avec sa corde à nœuds et son froc pauvre et grossier, cet homme amaigri par les jeûnes, les veilles et les travaux, sans rien sur terre qui vaille un sou, mais à qui sa conscience ne fait aucun reproche, connaît une vie plus délectable que six cents Sardanapales réunis.

Spudée. — D'où vient donc alors cette tristesse que nous voyons plus souvent chez les pauvres que chez les riches ?

Hédon. — De ce que la plupart d'entre eux sont doublement pauvres. Mais la maladie, la faim, les veilles, le travail, le dénuement, tout cela exténue le corps, sans empêcher l'âme de manifester sa joie au sein de ces épreuves et jusqu'à l'heure même de la mort. L'âme, en effet, bien qu'elle soit associée à un corps mortel, est d'une essence plus forte et peut transformer le corps lui-même, surtout si une énergie surnaturelle s'ajoute à cette puissance innée. Voilà pourquoi nous voyons fréquemment des hommes vraiment religieux mettre plus d'allégresse à mourir que d'autres à festoyer.

Spudée. — Ce spectacle, il est vrai, m'a souvent étonné.

Hédon. — Il n'a cependant rien d'étonnant. La joie règne inaltérable lorsque Dieu, source de toute joie, est là. Qu'y a-t-il qui puisse surprendre si l'âme d'un homme sincèrement pieux se réjouit sans cesse dans son corps mortel? Même s'il était précipité au fond des enfers, rien ne pourrait menacer son bonheur. Là où sont les cœurs purs, Dieu habite; là où règne Dieu, c'est le paradis; là où est le paradis, réside la félicité; et là où réside la félicité, il n'y a place que pour la joie véritable et l'allégresse authentique.

¹ Érasme s'est assez moqué des moines pour faire ici l'éloge d'un franciscain exemplaire.

Spudée. — Pourtant, ces hommes au cœur pur seraient encore plus heureux s'ils échangeaient certaines incommodités de la vie contre des distractions qu'ils dédaignent ou qu'ils ne s'imaginent peut-être même pas.

Hédon. — De quelles incommodités parles-tu? Celles que la loi commune impose à l'humanité: faim, soif, maladie, lassitude, vieillesse, mort, foudre, tremblements de terre, inondations, guerres?

Spudée. — Eh! oui! celles-là et d'autres!

Hédon. — Mais tu oublies que c'est des mortels que nous parlons et non des immortels. Et pourtant, même dans ces épreuves, la condition des justes est de beaucoup plus supportable que celle des hommes qui, par tous les moyens, satisfont leurs voluptés.

Spudée. — Comment est-ce possible?

Hédon. — D'abord, parce que les justes, exercés à la patience et à la résignation, endurent l'inévitable avec plus d'égalité d'âme. Ensuite, parce qu'ils comprennent que ces maux leur sont envoyés par Dieu pour l'expiation de leurs fautes ou pour le progrès de leurs vertus. Dès lors, par obéissance pour un bon père, ils acceptent de telles épreuves non seulement avec patience, mais avec joie. Ils sont reconnaissants à Dieu de la correction bénigne qu'il leur envoie et de l'inestimable profit qu'ils en retirent.

Spudée. — Mais, parmi eux, plusieurs souffrent d'infirmités corporelles.

Hédon. — Ils ont les remèdes des médecins pour préserver ou rétablir leur santé. Au reste, chercher la misère, la maladie, la persécution, la calomnie, ce ne serait point vertu mais sottise, à moins que l'amour du Christ ne nous porte à de telles extrémités. D'ailleurs, combien souvent les justes ne souffrent-ils pas pour le Christ et pour la justice? Et qui oserait les traiter de malheureux alors que le Seigneur lui-même les appelle bienheureux et leur ordonne de se réjouir dans leurs peines!

¹ MATTHIEU, chapitre V, verset 10.

Spudée. — Et cependant, ces peines les crucifient!

Hédon. — Certes, mais cette souffrance est vite oubliée en considération de la crainte des châtiments éternels et de l'espoir de l'éternelle béatitude. [...] Ceux donc qui, de tout leur cœur et avec une ferme espérance, attendent l'autre vie, crois-tu que les peines de ce bas monde les mettent à la torture, alors qu'elles sont passagères?

Spudée. — Je ne le crois pas, du moment qu'ils sont convaincus et pleins d'espoir.

Hédon. — J'en viens maintenant aux délassements que tu m'opposais. Les justes, il est vrai, s'abstiennent des danses, des festins, des spectacles. Ils ne méprisent ces plaisirs que pour en goûter d'autres bien plus agréables, et ils ne se divertissent pas moins que les autres hommes, mais autrement. *L'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu, son esprit n'a pas conçu quelles consolations Dieu réserve à ceux qui l'aiment*¹. Saint Paul a connu ce que sont, même en ce monde, les chants, les danses, les sports joyeux, les agapes des cœurs dévots.

Spudée. — Mais il y a des plaisirs permis que ces dévots veulent ignorer!

Hédon. — C'est que l'abus des plaisirs permis n'est pas permis. A ce sacrifice près, ceux qui semblent mener une existence triste l'emportent sur tous les autres hommes. Ainsi est-il spectacle plus beau que la contemplation de l'univers? Les créatures chéries de leur Créateur en jouissent au plus haut point. Les autres, en effet, ont beau fixer leurs regards curieux sur cet admirable théâtre, leur esprit souffre de ne pouvoir toujours en pénétrer les causes. Parfois même, les railleries n'épargnent pas l'Architecte du monde, et il n'est pas rare d'entendre nommer marâtre la mère Nature: l'outrage ne peut atteindre la Nature (si elle existe), mais il rejaillit sur son Créateur. Quant à l'homme juste, il contemple les œuvres de Dieu son père, avec piété et candeur, au milieu d'une grande joie spirituelle. Il les admire en

¹ PAUL, *Épître première aux Corinthiens*, chapitre II, verset 9.

détail, il ne corrige pas la création, mais il rend grâces de tout cet univers bâti pour l'humanité. En chaque chose, il adore la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur dont il reconnaît la main à travers toute la création. [...] D'ailleurs, ceux qui aspirent à la vie céleste mettent leur zèle à élever leurs regards jusqu'au ciel.

Spudée. — Tout ce que tu me dis me semble bien vrai.

Hédon. — Certes, le charme des banquets ne se réduit pas aux satisfactions du palais ou aux raffinements des mets; il dépend, avant tout, de la santé et de l'appétit. Garde-toi bien de penser qu'un Lucullus¹, à qui l'on sert perdreaux, faisans, tourterelles, lièvres, scares, silures ou murènes, fasse un festin plus agréable qu'un dévot mangeant du pain, des herbes ou des légumes, ne buvant que de l'eau, de la bière légère ou du vin coupé. Celui-ci accepte son maigre menu comme les dons d'un père généreux; il l'assaisonne par l'oraison, après l'avoir saintement commencé par une prière; il l'accompagne d'une lecture édifiante qui réconforte l'âme plus que les aliments ne nourrissent le corps; enfin, il le couronne par l'action de grâces. Lorsqu'il quitte la table, il n'est pas gavé mais ragaillardi, non pas alourdi mais restauré dans son âme comme dans son corps. Crois-tu qu'il se trouve un seul inventeur de ces repas pantagruéliques qui dîne plus agréablement?

Spudée. — Mais, si j'en crois Aristote, les plaisirs les plus vifs sont ceux de l'amour.

Hédon. — C'est le juste qui l'emporte encore, même sur ce chapitre, et non moins que pour les plaisirs de la table. Voici comment: d'autant plus grand sera l'amour de l'époux pour l'épouse, d'autant plus agréable la volupté conjugale. Personne n'aime sa femme avec plus d'ardeur que celui qui l'aime comme le Christ aime son Église, car l'amour qui se réduit à la seule satisfaction des sens ne mérite pas le nom d'amour. Ajoute à cela que l'intimité conjugale est d'autant plus douce qu'elle est plus

¹ Romain du premier siècle avant Jésus-Christ, célèbre par son faste et son luxe.

discrète. Le poète païen lui-même l'a reconnu: *à se faire rare*, dit-il, *la volupté grandit*¹. Au reste, l'union charnelle n'est que la moindre de ces joies qui se manifestent surtout dans la vie en commun; là, il ne peut y avoir plus de douceur que chez ceux qui s'aiment loyalement dans le Christ avec une mutuelle tendresse. Chez les autres, au contraire, souvent l'amour décline en même temps que la volupté s'émousse, tandis que l'amour chrétien, lui, se fortifie à mesure que s'atténue la sensualité. Ne t'ai-je pas encore convaincu? Nul ne connaît un plus grand bonheur que l'homme pieux.

Spudée. — Plaise au ciel que tout le monde partage ce sentiment!

Hédon. — Si ceux qui connaissent une existence délectable sont des épicuriens, personne ne mérite mieux ce titre que les justes qui vivent saintement et pieusement. Considérons le sens des mots: personne n'est plus digne du nom d'Épicure, — qui signifiait chez les Grecs *protecteur*, — que le maître adorable de la philosophie chrétienne. Alors que la loi naturelle était presque effacée par les vices, alors que la loi de Moïse irritait les passions plus qu'elle ne les apaisait, alors que Satan semblait régner en tyran sur l'univers, le Christ seul apporta un secours efficace à l'humanité agonisante. Et c'est pourquoi, enfin, ils se trompent grossièrement, ceux qui inventent un Christ morose et mélancolique, nous conviant à une existence sans joies. Tout au contraire, lui seul nous a montré le chemin le plus doux de la vie, surabondant d'authentiques voluptés. [...]

¹ JUVÉNAL, *Satire onzième*, v. 208.

Anvers, le 23 juillet 1519.

ÉRASME DE ROTTERDAM
AU TRÈS ILLUSTRÉ CHEVALIER ULRICH HUTTEN,
SALUT

L'amour profond et je dirais presque passionné que tu éprouves pour la personnalité de Thomas More¹, enthousiasmé que tu es assurément par ses écrits auxquels, comme le dit justement ta lettre², rien de plus savant, de plus spirituel ne peut être comparé, cet amour, crois-moi, très illustre Hutten, tu le partages avec beaucoup de gens, et, pour toi, il est réciproque chez More qui, à son tour, est si charmé par tes écrits que je t'envie presque moi-même. C'est sans doute cette sagesse platonicienne, la plus aimable de toutes, qui suscite chez les mortels un amour beaucoup plus ardent que ne le font des formes corporelles admirables. Cette sagesse ne se voit pas avec les yeux du corps, l'âme aussi a des yeux; ici aussi se vérifie l'adage grec: *par la vue naît l'amour chez les hommes*³. Grâce à ces yeux de l'âme, il arrive parfois qu'une ardente affection lie des êtres qui n'ont eu entre eux ni possibilité de se voir ni de converser. Et, de la même manière que souvent, pour d'obscurés raisons, l'un est séduit par une forme et l'autre par une autre, ainsi, entre les intelligences, il semble exister une affinité secrète qui nous fait trouver un charme précieux à certains esprits et non à d'autres.

Cependant tu me pries de te peindre More tout entier comme en un tableau; plaise au ciel que j'en sois capable et que la netteté de ma peinture égale l'intensité de ton désir. Il ne me déplaît pas, à moi non plus, de m'absorber dans la contemplation d'un ami qui est, et de loin, le plus délicieux de tous⁴. Mais d'abord, *il n'appartient pas à tout homme*⁵ d'explorer tous les

¹ Hutten venait de dédier un ouvrage à More.

² Cette lettre de Hutten n'existe plus.

³ *Adage* 179.

⁴ Il s'agit évidemment de More.

⁵ *Adage* 301.

dons de More. Ensuite, je ne sais si lui se laisse peindre par n'importe quel artiste. Car représenter More n'est pas, je pense, une entreprise plus aisée que représenter Alexandre le Grand ou Achille qui, eux, n'étaient pas plus dignes que notre ami de l'immortalité. Un tel sujet réclame certainement la main de quelque Apelle¹ et je crains de ressembler plus à Fulvius et à Rutuba² qu'à Apelle. Pour toi, cependant, j'essaierai d'esquisser, plutôt que de tracer vraiment, le portrait de cet homme tout entier, dans la mesure où il m'a été permis de l'observer et de m'en souvenir, à la suite d'un long et familier commerce. Si jamais une mission diplomatique vous met en présence l'un de l'autre, tu comprendras alors seulement quel artiste de médiocre qualité tu as choisi dans cette circonstance; et je crains certes que tu ne m'accuses d'envie ou de myopie parce que, de tant de qualités, il y en a si peu qui auront été vues par mes mauvais yeux ou évoquées à cause de ma jalousie.

Je commence par ce qui, en More, l'est le moins connu, sa stature et son aspect physique³. Il n'est pas de taille élevée, sans qu'on le remarque pourtant par sa petitesse; mais la proportion de ses membres est si parfaite qu'elle ne laisse rien à désirer. Sa peau est blanche et son teint clair plutôt que pâle; quoiqu'il soit loin d'être rouge, une légère coloration y transparait uniformément. Ses cheveux sont châtain foncé ou, si tu préfères, brun doré, sa barbe est peu fournie⁴; ses yeux gris-vert sont semés de

¹ Apelle, le plus illustre des peintres grecs. Il vécut à la cour d'Alexandre le Grand dont il fit le portrait (IV^e siècle av. J.-C.).

² Fulvius et Rutuba, gladiateurs cités par Horace, *Satires*, 2, 7, 96, où leurs noms sont comparés à celui de l'artiste Pausias, suggérant le contraste entre un spectacle vulgaire et un plaisir raffiné. Cf. *l'Adage* 3401.

³ Beatus Rhenanus emploie certains détails de cette description dans le portrait qu'il fit d'Érasme lui-même. Érasme et More, en effet, se ressemblaient par la taille, le teint, la couleur des yeux et des cheveux, l'expression du visage, la voix et la netteté de la diction, par leur constance en amitié et l'agrément de leur abord.

⁴ Dans le dessin et la peinture d'Holbein, en 1527, More ne porte pas de barbe.

taches: ce regard d'habitude dénote une nature heureuse; il est considéré comme aimable chez les Anglais, quoique, chez nous, on soit plus charmé par des yeux noirs. Aucune espèce de regard, dit-on, n'est moins l'indice de vices. Le visage correspond au caractère, il témoigne toujours d'un enjouement aimable et cordial, et il est parfois enclin à prendre un air rieur; pour le dire sans détours, il dénote de la joie plutôt que de la gravité ou de la dignité, bien qu'il soit fort éloigné de la sottise et de la bouffonnerie. Son épaule droite semble un peu plus haute que la gauche, surtout quand il marche: ce n'est pas la nature mais l'habitude qui en est cause; de pareils défauts d'ordinaire, se fixent en nous. Dans tout son physique, rien d'autre ne heurte. Ses mains seulement sont un peu rustiques, du moins si on les compare au reste de son extérieur. Pour tout ce qui touche au soin du corps, il a toujours été, depuis son enfance, très négligent, au point de ne pas avoir coutume de s'occuper de ces choses qui seules, selon l'enseignement d'Ovide¹, doivent être le souci des hommes. La beauté de forme qui fut celle de l'adolescent, il est encore permis de la deviner *par ce qui en reste*²; je l'ai connu moi-même quand il n'avait pas plus de 23 ans; maintenant il a dépassé à peine la quarantaine³.

Sa santé est prospère plutôt que robuste, mais elle est suffisante pour toutes les occupations honorables d'un citoyen distingué; elle n'est pas exposée — ou guère — aux maladies: on peut espérer qu'il vivra longtemps puisqu'il a un père⁴ fort avancé en âge mais d'une vieillesse étonnamment verte et vigoureuse. Je n'ai jamais vu personne de moins exigeant dans le choix des aliments. Jusqu'à l'âge d'homme, il se plut à prendre de l'eau comme boisson, goût qu'il tenait de son père. Mais pour n'être pas désagréable sous ce rapport avec ses convives, il les trompait en buvant, d'une coupe d'étain, une bière très diluée et fréquem-

¹ Ovide, *Art d'aimer*, 1, 509-521.

² Homère, *Odyssée*, 14, 214; cité *Adage* 3103.

³ More est né en 1478; Érasme l'a rencontré pour la première fois en 1499.

⁴ John More (1453?-1530) se maria quatre fois.

ment de l'eau pure. Quant au vin, puisque c'est la coutume dans son pays de s'inviter à boire tour à tour à la même coupe, il y goûtait du bout des lèvres pour ne pas paraître le détester complètement et pour s'astreindre aux pratiques communes. Il se nourrit de préférence de viande de bœuf, de poisson salé, de pain de ménage bien levé, plutôt que de ces aliments dont raffole le commun; il n'a d'ailleurs aucune répugnance pour tout ce qui apporte un plaisir innocent, même au corps. Il fut toujours friand de laitages et de fruits, les œufs font ses délices. Sa voix n'est ni forte ni très faible, mais elle est aisément pénétrante; n'ayant rien de bien sonore ni de mou, elle est tout à fait celle qui convient à la parole; car, par sa nature, il ne paraît pas doué pour la musique vocale, bien qu'il soit charmé par toute espèce de musique. Sa manière de parler est admirablement nette et articulée, sans précipitation ni hésitation.

Il aime les vêtements simples et ne porte ni soie ni pourpre, ni chaînes d'or, sauf quand il est décent d'en porter. Il est surprenant de voir combien il néglige les usages de l'étiquette d'après lesquels le vulgaire apprécie la politesse des mœurs humaines. Comme il ne les exige de personne, il ne les observe pas scrupuleusement envers autrui dans les rencontres ou pendant les repas, quoiqu'il n'en soit pas ignorant s'il lui plaît d'en user. Mais il estime efféminé et peu digne d'un homme de perdre une bonne partie de son temps à des inepties de ce genre.

Longtemps il s'est tenu assez à l'écart de la cour et de la familiarité des princes parce que la tyrannie lui fut toujours particulièrement odieuse, tout comme l'égalité lui est très agréable. Or on trouve avec peine une cour, si honnête soit-elle, où il n'y ait beaucoup d'agitation, d'ambition, de dissimulation, de mollesse, et qui soit complètement exempte de toute espèce de tyrannie. Bien plus, on n'a pu le traîner à la Cour¹ de Henry VIII qu'à grand'peine, quoiqu'on ne puisse souhaiter rien de plus civilisé et de plus modeste que ce prince. Par nature, il est avide de liberté et de loisir, mais de même qu'il use de plein gré de tout

¹ Même allusion dans la L. 832, 44-50, du 24 avril 1518.

loisir qui lui est donné, personne n'est plus attentif ni plus patient que lui chaque fois que la situation l'exige.

Il semble né et fait pour l'amitié dont il est un très sincère adepte et où il se montre très attaché. Il ne craint pas cette *polyphilie* qu'Hésiode blâme¹. Il n'est personne avec qui il ne soit prêt à conclure une alliance amicale. Nullement exigeant dans le choix de ses amitiés, il est très favorable à leur continuité et très fidèle pour les conserver. Si par hasard il tombe sur quelqu'un dont il ne peut guérir les vices, il s'en sépare à la première occasion, laissant s'éteindre l'amitié sans la briser. S'il trouve des amis sincères et proches de lui-même par l'esprit, il se réjouit de leur familiarité et de leurs propos, si bien qu'il semble placer en eux le principal plaisir de la vie. Car il a une nette aversion pour le jeu de paume, les dés, les cartes et les autres jeux par lesquels les nobles ont l'habitude de tromper l'ennui. En outre, s'il est assez négligent pour ses propres intérêts, personne n'est plus actif pour veiller aux affaires d'autrui. Que dire de plus ? Qui chercherait un exemple parfait de véritable amitié n'en trouverait en personne plus justement qu'en More.

En société, sa rare courtoisie et sa douceur de mœurs sont telles qu'il n'est personne, d'esprit si sombre soit-il, qu'il n'égaie, ni de situation pénible dont il ne chasse l'ennui. Dès l'enfance déjà, il prenait tant de plaisir aux plaisanteries qu'il semblait né pour elles ; mais il n'allait jamais jusqu'à la bouffonnerie et il n'aima jamais la causticité. Adolescent, il joua et écrivit de petites comédies². S'il entendait une parole spirituelle, même dirigée contre lui, il appréciait néanmoins, tant il se réjouissait de bons mots et de propos ingénieux, étincelants d'esprit. C'est pourquoi, jeune homme, il s'amusa à composer des épigrammes³

¹ Hésiode, *Les travaux et les jours*, 713.

² Quand More, jeune, vivait chez le cardinal Morton, il lui arriva, à Noël, de se mêler aux comédiens et d'improviser un rôle qui, plus que tout autre, divertissait les spectateurs.

³ Dans la L. 2780, du 21 mars 1533, Érasme répète le même fait.

et Lucien¹ lui plut particulièrement ; bien plus, il me détermina à écrire *l'Éloge de la Folie*, c'est-à-dire à faire danser un chameau.

Rien ne s'offre à lui parmi les choses humaines qu'il n'y dépiste du plaisir, même dans les domaines les plus sérieux. Avec les érudits et les sages, il goûte les joies de l'esprit ; avec les ignorants et les sots, il s'amuse de leur sottise. Il ne s'offense pas des bouffons, s'accommodant avec une admirable habileté des humeurs de tous. Il traite les femmes et même la sienne avec badinage et raillerie. On croirait un second Démocrite² ou plutôt ce philosophe pythagoricien qui, l'esprit vacant, se promène par le marché en contemplant le tumulte des vendeurs et des acheteurs³. Personne n'est moins soumis au jugement de la foule mais, par contre, personne ne s'écarte moins du sens commun.

Son principal plaisir est d'observer les formes, les instincts, les passions des divers animaux. Ainsi, il n'y a presque aucune espèce d'oiseaux qu'il ne nourrisse chez lui⁴ et il a toutes sortes de bêtes rares : singes, renards, furets, belettes et autres semblables. En outre si quelque objet exotique ou étrange s'offre à sa vue, sa passion le pousse d'habitude à l'acheter ; sa maison entière est pleine de ses collections, si bien que tout s'y présente pour retenir le regard du visiteur ; et son plaisir se renouvelle chaque fois qu'il voit autrui s'y divertir. Quand l'âge l'y incita, il ne répugna pas à l'amour des jeunes filles, mais sans mettre sa réputation en jeu, jouissant des amours qui se proposèrent à lui plus qu'il ne cherchait à séduire et préférant le commerce des esprits à celui des corps.

Dès ses premières années, il s'était assimilé les belles-lettres. Jeune homme, il s'appliqua aux lettres grecques et à l'étude de la philosophie ; non seulement son père — homme sage et probe d'ailleurs — ne l'aida pas, mais il le priva de tout secours dans

¹ Lucien, écrivain grec (125-192), dont More traduisit trois dialogues et le *Tyrannicide*.

² Démocrite, philosophe grec, 5^e siècle av. J.-C. Cf. L. 222, 20-21.

³ Cf. Diogène Laërce, 8, 1, 6.

⁴ Il est possible qu'à cette époque More habitait encore Bucklersbury.

cette entreprise et il faillit le déshériter parce qu'il semblait se détourner de ses propres occupations à lui qui était très versé dans la science des lois britanniques. Ceux qui exercent cette profession très éloignée des lettres proprement dites sont, en Angleterre, considérés comme puissants et célèbres lorsqu'ils acquièrent de l'autorité dans ce domaine. Il n'y a guère là de moyen plus propice pour se procurer du bien et de la renommée, vu que ce genre d'études a créé la plus grande partie des titres de noblesse¹ dans cette île. On ne peut, dit-on, en venir à bout sans y avoir peiné de très nombreuses années. Non sans raison, l'esprit de l'adolescent, né pour de meilleures études, se détourna du droit, et pourtant, après ses premières études scolastiques², il y acquit une grande connaissance; c'est pourquoi les gens en litige le consultaient de préférence à tout autre et ceux qui se vouaient uniquement à ce métier n'en tiraient pas de plus grands profits que lui. Telles étaient la force et la rapidité de son intelligence.

Bien plus, il mit un zèle sans relâche à compiler les livres orthodoxes de la chrétienté. Il professa un cours public sur les livres de la *Cité de Dieu* de Saint Augustin³, quand il était encore presque adolescent et devant un nombreux auditoire: des prêtres et des vieillards n'éprouvèrent ni honte ni repentir à être instruits par un jeune laïc sur des sujets sacrés. En même temps, il appliqua aux études pieuses toute son attention, au cours de veilles, de jeûnes, de prières et d'autres exercices semblables, tandis qu'il méditait de devenir prêtre. En quoi il était beaucoup plus sage que la plupart des autres qui se lancent témérairement dans un état si ardu sans avoir éprouvé leurs forces. Rien ne s'opposait pour lui à adopter cette carrière, sinon qu'il ne put arracher de lui le désir de prendre femme. Il préféra être un mari chaste plutôt qu'un prêtre impur.

¹ L'entrée au service du roi appauvrit pourtant More.

² Sans doute à Oxford.

³ Peut-être à la demande de Grocin, car Roper dit que ce fut dans l'église Saint-Laurent, or Grocin en était recteur.

Il épousa donc une vierge¹ d'âge très tendre et de naissance illustre, mais ignorante encore — car elle avait toujours vécu à la campagne avec ses parents et ses sœurs² —, afin qu'il lui fût mieux permis de la former à ses propres mœurs. Il veilla à ce qu'elle fût instruite dans les lettres et l'initia à toute espèce de musique; il l'avait presque formée telle qu'il aurait eu joie à passer avec elle sa vie entière, si une mort prématurée ne lui avait enlevé la jeune femme qui avait eu plusieurs enfants: trois filles qui vivent encore, Marguerite³, Aloyse⁴, Cécile et un seul garçon, Jean. Il ne supporta pas longtemps de vivre en célibataire, en dépit des conseils de ses amis. Peu de mois⁵ après les funérailles de sa première femme, il épousa une veuve⁶, se souciant plus de sa famille que de son propre plaisir; certes, elle n'est ni très belle, ni jeune, comme il a coutume de le dire en plaisantant, mais c'est une mère de famille énergique et vigilante avec laquelle il vit néanmoins amicalement et tendrement comme si c'était une jeune fille d'une aimable beauté. Un mari obtient avec peine de sa femme par son autorité et sa sévérité autant de soumission que lui par sa douceur et son badinage. Que n'obtiendrait-il pas, en effet, lui qui a amené une femme — déjà mûre, d'un caractère peu malléable et par surcroît très attentive à son bien —, à apprendre à jouer de la guitare, du luth, du monocorde et de la flûte, et à exécuter chaque jour le morceau assigné devant son mari?

Il gouverne avec une égale complaisance toute sa famille où ne se produisent ni tragédie ni dispute. Si cela arrive, il y porte aussitôt remède ou arrangement; le renvoi d'un domestique n'a

¹ Jane Colt. Ce mariage ne peut avoir eu lieu au plus tard qu'en janvier 1505.

² Son père était John Colt de Netherhall (Essex).

³ La fille aînée de More et sa préférée, Marguerite (1505-1544). Elle épousa William Roper.

⁴ Inadvertance: la deuxième fille de More s'appelait Elisabeth.

⁵ Un mois après son veuvage, dit John Bonge.

⁶ Alice, veuve de John Middleton; elle reçut une pension après l'exécution de More.

jamais donné lieu à de l'inimitié de part ni d'autre. Bien plus, le bonheur semble échu par le sort à cette demeure où personne ne vit sans être poussé vers une meilleure fortune, où personne ne subit jamais d'atteinte à sa renommée. En outre, on trouverait difficilement des hommes qui s'entendent aussi bien avec leur mère que lui avec sa belle-mère; en effet, son père s'étant remarié une deuxième fois, il aima ses deux belles-mères autant que sa propre mère. Enfin, son père a pris femme une troisième fois et More atteste honnêtement qu'on ne trouve rien de mieux que cette personne. Ainsi donc, envers ses parents et ses sœurs¹, il fut toujours disposé de telle sorte qu'il ne les aima pas d'une manière importune et qu'il ne manqua jamais à ses devoirs d'affection.

Son âme est très éloignée du lucre sordide. De ses ressources, il a mis en réserve pour ses enfants ce qu'il considère comme suffisant pour eux; le reste, il le dépense largement. Lorsque la fonction d'avocat était encore pour lui un moyen d'existence, il donna à chacun un véritable conseil d'ami, considérant leurs avantages plutôt que les siens; d'habitude, il persuadait à la plupart de transiger, ce qui comporterait moins de dépenses. S'il ne réussissait pas, il indiquait alors le moyen de procéder aux moindres frais, car, pour certains, leur état d'esprit est tel qu'ils se plaisent aux procès. A Londres, où il naquit, il remplit pendant plusieurs années la fonction de juge dans les affaires civiles². Cette fonction, si elle comporte très peu de gêne (on ne siège que le jeudi jusqu'au déjeuner), est tenue pour particulièrement honorifique. Personne n'a liquidé plus de procès, personne n'a agi avec plus d'intégrité; à la plupart des gens, il remit la somme que doivent légalement les parties; avant les débats, le demandeur paie trois drachmes et l'accusé en paie autant, et il

¹ Jeanne, Agathe et Elisabeth de qui le fils, William Rastell, vécut longtemps à Louvain, édita à Londres les œuvres anglaises de More (1557) et fut enterré à Louvain dans l'église St-Pierre (1565) ainsi que sa femme.

² More fut under-sheriff de Londres de 1510 à 1518.

n'est pas permis d'exiger davantage. Ces pratiques le rendirent extrêmement cher à la cité.

Il était résolu à se contenter de cette condition qui lui assurait assez d'autorité et n'était cependant pas exposée à de grands périls. Deux fois il fut chargé d'une ambassade¹; il s'y comporta avec la plus grande sagacité; aussi Henry VIII n'eut de cesse qu'il ne l'eût traîné à la cour. Comment en effet ne pas dire «traîné». Jamais on n'employa autant d'ardentes brigues pour y être admis qu'il usa de zèle pour y échapper. Comme cet excellent roi avait l'intention de remplir sa maison² d'hommes érudits, sérieux, sages et intègres, il s'adressa, parmi beaucoup d'autres, à More tout d'abord, qui devint son intime au point que le roi ne tolérait jamais qu'il s'éloigne. S'il s'agissait de choses graves, on ne trouvait pas plus réfléchi que lui; s'il plaisait au roi de se détendre par des propos agréables, il n'y avait pas de plus gai compagnon. Souvent des affaires difficiles réclament un juge sévère et sage: More les discute de telle manière que les deux parties lui sont reconnaissantes. Cependant nul n'obtint qu'il accepte quelque don. Heureux les Etats où le prince nommerait partout des magistrats pareils à More! Lui pourtant n'en retire aucun orgueil.

Malgré le poids énorme des affaires, il se souvient de ses chers et anciens amis, et il revient toujours aux lettres qu'il aime. Toute l'influence acquise par sa position, toute la puissance dévolue par la faveur royale, il les emploie à servir l'Etat et à aider ses amis. Son esprit, certes, fut toujours fort désireux de rendre service à tous et étonnamment porté à la clémence: il le montre d'autant plus maintenant qu'il peut être plus utile. Il aide les uns par son argent, protège les autres de son autorité, en favorise d'autres encore par sa recommandation. A ceux qu'il ne peut assister autrement, il donne le secours de ses conseils. Jamais More ne renvoya quelqu'un dans un état de tristesse. On le croirait le patron commun de tous les pauvres. Il pense avoir

¹ En sa qualité d'expert du droit anglais et international.

² D'en faire «un séjour des Muses»; cf. L. 832, 45-47.

réalisé un grand gain quand il a soulagé un être abattu, quand il tire quelqu'un de perplexité ou d'ennui, ou quand il fait rentrer en grâce un disgrâcié. Nul n'accorde plus volontiers sa faveur et n'adresse moins de reproches. Bien qu'il soit heureux à tant de titres, alors que la vanité est d'ordinaire la compagne du bonheur, il ne m'est jamais arrivé jusqu'ici de voir aucun mortel plus exempt de ce défaut.

Mais j'en viens aux travaux qui m'ont surtout lié à More, et lié More à moi. Durant sa première jeunesse, il a principalement cultivé la poésie ; mais bientôt après, il fit de longs efforts pour assouplir sa prose, exerçant sa plume à tous genres d'écrits. A quoi bon te rappeler son style, à toi surtout qui as toujours ses livres entre les mains ? Il prit surtout plaisir aux exercices oratoires et, parmi eux, aux thèmes paradoxaux¹ parce que la gymnastique de l'esprit y est plus dure. C'est pourquoi, adolescent, il méditait un dialogue pour défendre l'idée de communauté selon Platon, y compris celle des femmes. Il répondit au *Tyrannicide* de Lucien² ; il désira m'avoir pour rival sur le même sujet, afin de mieux essayer ses forces et de voir s'il avait fait des progrès dans ce genre. Il publia l'*Utopie*³ dans le but de montrer pour quelles raisons les Etats sont en difficulté ; mais il décrivit surtout l'Etat anglais qu'il avait bien observé et qu'il connaissait à fond. Il écrivit d'abord le deuxième livre à loisir ; puis, improvisant, il y ajouta à l'occasion le premier livre. D'où une certaine inégalité de style.

On trouverait avec peine quelqu'un qui improvise avec plus de bonheur, tant sa diction heureuse est au service d'un heureux talent. Son esprit n'est jamais distrait et partout vole de l'avant ; sa mémoire est bien pourvue : elle garde tout à sa disposition et lui suggère vite et sans hésiter ce que la circonstance ou le sujet réclame. Dans les débats, on ne peut imaginer plus de pénétration, si bien qu'il met souvent d'éminents théologiens dans

¹ Érasme fait la même remarque pour John Colet ; L. 1211, 550, 595-597.

² Cf. plus haut, p. 133, n. 1.

³ Traduction française : Thomas More, *L'Utopie*. Texte traduit et commenté par Marie Delcourt, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1966.

l'embarras en se tenant sur leur propre terrain. John Colet¹, homme subtil et d'un jugement précis, a l'habitude de répéter dans ses entretiens familiers qu'il n'existe que cet unique génie en Angleterre, bien que tant d'esprits distingués fleurissent dans cette île².

Il est partisan zélé d'une vraie piété, quoiqu'il soit tout à fait exempt de superstition. Il a ses heures consacrées à Dieu par des prières qui lui viennent non de l'habitude mais du cœur. Avec ses amis, il s'entretient de la vie future, et l'on reconnaît qu'il en parle du fond de l'âme et non sans un suprême espoir. Tel est More aussi à la cour. Et après cela, il y a des gens qui penseront qu'on ne trouve des chrétiens que dans les monastères.

Dans sa sagesse, le roi admet non seulement de tels hommes dans sa maison et même dans son intimité, mais il les y invite ; il ne les invite pas seulement, mais il les y attire. Il les prend pour arbitres et témoins constants de sa vie, il les nomme dans ses conseils, il les a pour compagnons de voyage. Il se plaît à ce qu'ils lui fassent escorte, de préférence aux jeunes gens pervertis par le luxe, ou aux filles de joie, ou même aux Midas ornés de colliers, ou aux fonctionnaires sans sincérité ; car parmi ceux-ci l'un l'entraînerait aux plaisirs déplacés, un autre l'enthousiasmerait pour la tyrannie, un troisième lui suggérerait de nouveaux moyens pour piller le peuple. Si tu avais vécu à cette cour, Hutten, je sais parfaitement que tu aurais décrit autrement ta *Cour*³ et que tu aurais cessé d'être l'ennemi de la cour. Cependant, toi aussi, tu vis avec un prince⁴ qu'on ne pourrait souhaiter plus intègre. Il n'y manque pas d'hommes qui s'intéressent aux œuvres excellentes, tels Stromer et Cop⁵, mais que signifie ce

¹ Prêtre londonien, ami d'Érasme et de More.

² Érasme en dresse la liste plus loin ; cf. p. 139.

³ Hutten avait publié en 1518 un dialogue sur la vie de cour : *De Vita aulica* ; l'interlocuteur principal s'appelle « Misailos », l'ennemi de la Cour. Cf. aussi L. 923, envoyée par Hutten à Érasme.

⁴ Albert de Brandebourg, évêque de Mayence, que sert Hutten.

⁵ Les deux médecins-lettrés-du prince.

petit nombre en face de la foule d'hommes éminents : Mountjoy, Linacre, Pace, Colet, Stokesley, Latimer, More, Tunstall, Clerk¹ et leurs pareils ? En citant l'un d'eux, on nomme en une fois le monde de toutes les vertus et de toutes les sciences. Mais j'ai l'exceptionnel espoir qu'Albert, unique ornement en ces temps-ci de notre Allemagne, en admettra plusieurs, semblables à lui-même, dans sa maison, et qu'il sera un sérieux exemple pour les autres princes qui s'appliqueront à l'imiter, chacun dans sa propre cour.

Voici, du plus beau des modèles, l'image mal tracée par le plus vil des artisans. Et elle te plaira moins encore si tu as le bonheur de connaître More de plus près. Mais j'ai veillé à ce que tu ne puisses plus m'accuser de ne pas t'avoir obéi, ou me reprocher de t'écrire des lettres trop brèves. Si celle-ci ne m'a pas paru longue à écrire et si, à la lecture — je le sais bien —, elle ne te paraît pas proluxe, le charme de notre ami More en sera la cause.

Mais pour en revenir à ta dernière lettre² — que j'ai lu imprimée avant de la lire manuscrite —, j'ai compris la culture du très célèbre prince Albert par les lettres qu'il m'a adressées³. Mais comment se fait-il, je te prie, que la coupe ait été rendue publique par ta lettre avant de me parvenir ? Certes, tu ne pouvais me l'envoyer d'une manière plus sûre que par l'entremise de Richard Pace, messenger du roi sérénissime d'Angleterre, que je me trouve, soit en Brabant, soit en Grande-Bretagne. Toi, je le vois, tu combats activement par la plume et l'épée, et avec autant de succès que de vaillance. Car j'ai entendu dire que tu

¹ Érasme dresse l'inventaire des humanistes anglais. On y retrouve notamment son fidèle protecteur William Mountjoy, des hellénistes et son maître spirituel John Colet. Ces personnages connurent des fortunes diverses. Ainsi, si Tunstall mourut en prison, Stokesley et Clerk, moins connus, reçurent des évêchés pour avoir bien servi le roi.

² L. 986. La coupe parvint à Érasme longtemps après la lettre.

³ LL. 661 et 988.

jouissais aussi, auprès du révérend cardinal Cajetan¹, d'un grand crédit. Je me réjouis que Reuchlin aille bien. Les lettres ne permettront pas que périsse le nom de Franz von Sickingen², si elles ne veulent pas être accusées d'ingratitude.

Je te parlerai de nos affaires un autre jour ; à présent je me borne à ceci : la situation ici³ est troublée par les plus sordides délations ; dans cet art, je dois avouer mon infériorité. Si quelqu'un de chez toi désire apprendre le métier de sycophante, je lui indiquerai dans cette science un homme étonnant⁴, que l'on croirait né pour cela. Cicéron est moins bon orateur que ce sycophante, et il trouve beaucoup d'adeptes chez nous. Le moment n'est pas encore venu, mais bientôt je vous confierai son nom pour qu'il soit, de la manière qu'il mérite, célébré par les lettres de tous les savants — ce qu'il brigue misérablement ; c'est un monstre plutôt qu'un homme. Porte-toi bien.

Anvers, le 10 des calendes d'août 1519.

¹ Thomas de Vio ou Caietano a, sans nul doute, vu Hutten à Augsbourg en 1518 ; cf. L. 891, 25.

² Ce chef de bande allemand s'était posé en défenseur de l'hébraïsant Johann Reuchlin.

³ A Louvain.

⁴ L'Écossais Edward Lee, adversaire d'Érasme.

Anderlecht, (septembre ?) 1521.

ÉRASME DE ROTTERDAM
À SON GUILLAUME BUDÉ, SALUT

Comme je me trouvais récemment à Bruges parmi la nombreuse suite impériale, j'ai fait d'une pierre une série de coups, comme dit le proverbe¹, c'est-à-dire que j'en ai profité pour saluer en une seule fois de très nombreux amis ; mais, dans les tout premiers, un ami qui, pour être grand, n'en est pas moins affectueux, je veux dire moins digne d'affection, le Révérendissime Cardinal d'York², que notre Charles a reçu avec une pompe vraiment royale, comme chargé d'une ambassade au nom de son Roi³. Étaient présents Cuthbert Tunstall⁴, Thomas More⁵ et William Mountjoy⁶, à côté de je ne sais combien d'autres, dont je ne te ferai pas l'énumération, parce que je sais qu'ils te sont encore inconnus. Thomas More avait nourri un grand espoir de te voir à Calais, dans la délégation française⁷. L'arrivée du Cardinal me fut particulièrement agréable, parce que je m'attendais à ce que ces conflits qui se déroulent entre les plus hautes autorités princières du monde — ce qui est une grande épreuve pour le genre humain — allaient être calmés grâce à la sagesse et à l'autorité de cet homme. En fait, comme les choses se présentent maintenant, je n'aperçois aucun motif d'espérer, à moins qu'un *deus ex machina* oriente vers un mieux nos desseins. Mais ces agitations des Rois n'annulent pas les pactes des Muses.

¹ Cf. l'*Adage* 2563.

² Thomas Wolsey.

³ Henry VIII.

⁴ Il deviendra évêque de Londres en 1522.

⁵ En tant que Trésorier royal.

⁶ Élève, puis protecteur d'Érasme, à qui il fit découvrir l'Angleterre en 1499.

⁷ C'est à Calais, en juin 1521, que s'est réuni le célèbre Camp du Drap d'or. More y fut, mais Budé ne faisait pas partie de la délégation française.

Il existe des gens¹ dont les intrigues ont abouti à ce que l'Empereur et le Roi de France ne s'entendent pas pour un mieux : ce sont des gens qui, avec une astuce extraordinaire de tyrans, cultivent une pépinière de sujets de discorde, pour arriver à ce que, tandis que nous par nos disputes nous épuisons nos forces, eux consolident leur tyrannie. Tu devines, je pense, à qui je fais allusion. Dieu veuille que les deux Princes voient cela d'avance, de peur que, par la suite, ils ne poussent le cri de la sagesse tardive et inutile : « Je n'y avais pas pensé ! »²

Tu as de quoi féliciter More. En effet, alors qu'il ne demandait et ne sollicitait rien, le roi l'a honoré d'une grandiose charge, en y ajoutant un traitement qui n'est nullement à dédaigner : il est, en effet, le trésorier de son Prince³. Chez les Anglais, cette fonction est splendide entre toutes et pleine d'honneur ; et en même temps, elle n'est pas trop exposée à la jalousie et à des tractations désagréables. Il y avait un concurrent, un homme jouissant d'un large crédit, qui ambitionnait tellement ce poste qu'il en aurait volontiers assumé la gestion à ses propres frais⁴. Mais l'excellent Roi donna une preuve péremptoire de sa faveur envers More : il préféra même augmenter le traitement d'un homme qui n'avait rien brigué, plutôt que de donner son accord à un magistrat bienveillant. Non content de cela, le roi, dans son extrême bienveillance, y ajouta la dignité de chevalier doré. Et on ne peut douter que, un jour, il n'accumule sur lui, quand l'occasion s'en présentera, des honneurs supplémentaires, même s'il est beaucoup plus aisé, pour les Princes, de promouvoir les célibataires⁵. Mais More est tellement incorporé dans l'ordre des gens mariés qu'il n'a pu en être détaché par la mort de sa femme : il a perdu celle qu'il avait épousée jeune fille ; puis, veuf, il épousa une veuve, sa femme actuelle.

¹ Certains moines, qu'Érasme appelle les « mendiants-tyrans ».

² Cf. Cicéron, *De Officiis*, I, 23, 81.

³ Depuis le 2 mai 1521.

⁴ Le nom du concurrent de More n'est pas connu.

⁵ Des prêtres ou des moines.

Mais j'ai un motif de plus pour féliciter More de cette faveur du roi. Que ce soit en autorité, que ce soit en marques de faveur, tout ce dont bénéficiera cet homme sera, je le pense, un bénéfice pour les bonnes études. More tâche de les promouvoir au point que, si les moyens étaient à la hauteur des désirs, les gens bien doués ne manqueraient pas, chez les Anglais, d'un Mécène loyal et affectueux. Les Cours des Princes ont coutume de faire exactement ce que font les médecins, qui commencent par vider l'organisme qui leur est confié, pour aussitôt après le saturer et le vigorifier. Je ne doute pas que, jusqu'ici, il ne soit arrivé à More quelque chose d'analogue. Quant à ta propre expérience, tu la connais mieux que quiconque. Et malgré cela, ceux qui ont du talent se sont rendu compte de sa bonté à une époque où il était d'autant plus loin de disposer en abondance de quoi faire des largesses qu'il était criblé de dettes.

Ce n'est pas seulement par le fait que, très savant lui-même, il accordait loyalement son appui à tous les savants, que More est l'ornement du monde des lettres, c'est aussi parce qu'il prend soin d'initier à fond toute sa famille aux études littéraires les mieux considérées, donnant un exemple, certes nouveau jusqu'ici, mais que, sous peu, si je ne me trompe, beaucoup de gens ne tarderont pas à imiter, tellement la réussite a été fructueuse. Il a trois filles, dont l'aînée, Margaret, est déjà mariée à un homme jeune¹ qui d'abord est bien riche, ensuite très honnête et très pondéré dans ses manières, enfin, non étranger à nos travaux intellectuels. More a pris soin de les former toutes les trois, dès leurs plus tendres années, d'abord à un genre de vie châtié et pur, ensuite à une culture littéraire des plus raffinées. A ses trois filles, il en ajouta une quatrième², une jeune fille qu'il élève par bonté pour qu'elle soit une compagne pour les autres. Il a une fille d'un autre lit³, d'une beauté frappante et d'une rare intelligence, mariée depuis quelques années à un homme jeune,

¹ William Roper.

² Margaret Gigg.

³ Alice, qui épousa Sir Gilles Ailington.

qui n'est pas un ignorant, mais dont les mœurs valent plus que de l'or. Il a un fils du premier mariage, âgé d'environ treize ans¹, le plus jeune de ses enfants.

Il y a moins d'un an, More a voulu me donner un certain spécimen de leurs progrès en littérature. Il prescrivit à toutes de m'écrire, et, bien sûr, chacune par ses propres moyens. Le sujet n'était pas imposé, et absolument rien ne fut corrigé à leur exposé. Or, quand elles eurent soumis les brouillons à leur père pour la correction, il fit semblant d'être gêné par la mauvaise écriture et leur dit de les recopier avec plus de soin et de netteté. Quand cela fut fait, sans y changer même une syllabe, il scella les lettres et me les envoya. Crois-moi, Budé, il n'est rien qui m'ait autant surpris. Pour les idées, ni sottises, ni naïvetés de fillettes. Quant à l'expression, tu jugerais qu'elle caractérise celles qui font des progrès tous les jours. Ce groupe aimable, More le tient dans une seule maison, avec les deux maris². Là, tu n'en trouveras aucune inactive, aucune occupée à des futilités féminines. C'est Tite-Live qui est entre leurs mains. Elles ont, en effet, fait des progrès suffisants pour pouvoir lire et comprendre sans traducteur les auteurs de cette catégorie, sauf quand survient un terme pour lequel peut-être moi, ou un homme comme moi, aurait été obligé de s'attarder un instant.

Sa femme, plus efficiente par son intelligence naturelle et par son expérience des choses que par son érudition, gouverne avec un merveilleux doigté tout le groupe, pour lequel elle remplit pour ainsi dire les fonctions de *régente*, prescrivant à chacune sa tâche et l'exigeant aussi, sans permettre à aucune d'être oisive ou de s'occuper de futilités.

Tu as l'habitude, dans tes lettres³, de te plaindre régulièrement de ce que, à cause de toi, la philologie était mal vue, parce qu'elle cumulait pour toi deux calamités : un dommage pour ta santé, et un dommage pour tes biens. Et More, pourtant,

¹ Le petit John More serait né en 1509.

² Cf. plus haut, p. 135.

³ Cf. LL. 435 et 583.

s'organise de façon à ce que, sous tous les aspects et auprès de tout le monde, elle ait bonne réputation, proclamant que c'est à la littérature qu'il doit de jouir d'une santé plus florissante, d'être aimé et considéré par le meilleur des rois, par les siens et par les gens du dehors, d'être dans une situation plus prospère, d'être plus agréable à lui-même et à ses amis, d'être mieux au service de son pays et de sa parenté directe ou par alliance, d'être mieux adapté aux relations avec la Cour, à la fréquentation des nobles et à toutes les circonstances de la vie, enfin d'être plus aimable aux dieux. Au commencement, les études avaient mauvaise réputation, parce qu'elles enlevaient, pensait-on, le bon sens à celui qui s'y adonnait. Il n'est ni déplacement, ni affaires, si nombreuses, si difficiles soient-elles, qui puissent arracher les livres des mains de More, et malgré cela, tu trouveras difficilement quelqu'un qui soit davantage, pour tous, l'homme de toutes les heures, qui soit plus prêt à se montrer complaisant, plus prévenant dans les entrevues, plus vif dans la conversation, et qui allie autant de sagesse authentique à autant d'affabilité dans les manières. En raison de ces éléments il s'est fait que, alors que peu auparavant, l'amour des lettres était considéré comme ne servant à rien dans la vie, ni comme aide, ni comme ornement, il n'est maintenant quasi aucun parmi les nobles qui considère les enfants comme dignes de la noblesse de leurs aïeux s'ils ne sont instruits dans les belles-lettres¹. Bien plus, il semble aux monarques qu'une bonne part des splendeurs de la royauté leur manque si l'érudition littéraire brille par son absence².

Il n'était pour ainsi dire personne sur terre qui ne tint pour un axiome que, pour le sexe féminin, la littérature était inutile aussi bien à la chasteté qu'à la bonne réputation³. Et moi-même, autrefois, je n'étais guère opposé à cette manière de voir; mais vraiment More me l'a entièrement chassée de l'esprit. Et la

¹ Cf. L. 1220. où Érasme parle de la Cour de l'Empereur.

² Souverains érudits: Maximilien et Henry VIII.

³ Cf. le colloque *Abbatis et erudita*, où Érasme fait l'éloge des filles de More, des sœurs de Pirckheimer et de Margarete Blaurer.

raison, c'est que les deux facteurs par lesquels la chasteté des filles est le plus dangereusement menacée, à savoir l'oisiveté et le badinage, c'est l'amour des lettres qui les tient l'un et l'autre à l'écart. Il n'est rien qui préserve autant une réputation intacte que des mœurs pures; et il n'est pas non plus de filles qui soient chastes avec plus de fermeté que celles qui sont chastes de propos délibéré. Je ne désapprouve pas, à vrai dire, ceux qui veillent à la pudicité des filles en les mettant au travail manuel; mais, réellement, rien n'occupe aussi complètement le cœur d'une jeune fille que l'étude. Outre le résultat que l'esprit est à l'abri d'une pernicieuse oisiveté, c'est de l'étude qu'on puisera les meilleurs préceptes qui affermiront la pensée dans la vertu, et qui l'enflammeront pour elle. Chez beaucoup de filles, la naïveté et l'ignorance des faits entraînent la perte de la pureté avant qu'elles ne sachent de quels dangers un si grand trésor était menacé. Et je ne vois pas non plus pourquoi les maris devraient craindre d'avoir des femmes moins soumises du fait qu'elles sont instruites; à moins qu'ils ne soient de cette engeance qui veut exiger de l'épouse ce qui ne doit pas être exigé d'une honnête mère de famille. Vraiment, à mon avis, il n'est rien de plus difficile à manier qu'un être ignorant. Il est hors de doute qu'un esprit exercé à cultiver les études possède cet avantage de saisir les raisonnements corrects et honnêtes, d'apprécier ce qui est convenable, ce qui est expédient. Certes, celui qui a donné une information a quasi implanté une conviction. Il y a encore ceci: comme le charme et la solidité du mariage procèdent davantage du bon vouloir des esprits que de l'amour charnel, les époux qu'unite, par-dessus le marché, l'harmonie des dispositions intellectuelles, sont unis par des liens beaucoup plus solides. Elle respecte davantage son mari, l'épouse qui reconnaît également en lui un précepteur. Sa piété ne diminuera pas parce qu'elle a moins de crainte superstitieuse. Bien sûr, je préfère un seul talent d'or pur à trois talents falsifiés par une quantité de plomb et de scories.

Nous entendons parler, de-ci de-là, de petites femmes qui reviennent d'un sermon en racontant que l'orateur avait merveil-

leusement prêché. Mais c'est la physionomie de l'homme qu'elles dépeignent avec art. Pour le reste, elles sont incapables d'exposer, ni ce qu'il avait dit, ni la façon dont il l'a dit. Celles dont je te parle te récitent presque tout le sermon, dans l'ordre et non sans discernement: si le prédicateur a débité quelque chose de sot, quelque chose d'impie, quelque chose de saugrenu, — ce que nous voyons plus d'une fois arriver de nos jours, — elles sauront, selon le cas, rire, se taire, exprimer leur horreur; et bien sûr, c'est cela, écouter des sermons. C'est avec de pareilles femmes qu'il est charmant de vivre ensemble. Car je ne suis pas d'accord avec ceux qui n'ont des épouses que pour la poursuite du plaisir, chose à laquelle les demi-folles sont plus disposées. C'est du cœur qu'elle doit avoir avant tout, l'épouse qui maintient la famille dans le devoir, qui façonne et forme les mœurs des enfants, qui donne à son mari contentement en toutes choses. J'ajoute que j'avais fait à More, au cours d'une récente conversation, l'objection suivante: s'il survenait une de ces catastrophes comme il en arrive à l'homme, ne sera-t-il pas plus lourdement frappé par la perte de celles qu'il avait formées avec tant de peine? Il répondit sans hésiter: «S'il arrivait l'inévitable, je préférerais qu'elles meurent instruites plutôt qu'ignorantes». Immédiatement me vint à l'esprit une parole qui est, sauf erreur, de Phocion, à qui sa femme, au moment où il buvait la ciguë, disait dans un cri: «Mon mari, tu meurs innocent!»: «Que dis-tu là, ma femme?», fut la réponse, «préfères-tu peut-être que je meure coupable?»¹.

Parfois, il m'est venu à l'esprit l'idée que voici: vous comparer tous les deux, tels deux chefs exceptionnels dans un même genre de lutte glorieuse, comme si on mettait en présence Camille et Scipion l'Africain². Toi, qui t'es battu avec les ennemis de la littérature et depuis un nombre d'années plus élevé et aussi au

¹ Plutarque, dans ses *Vies parallèles*, rapporte les faits et gestes du général athénien Phocion (IV^e s. av. J.-C.).

² Marcus Furius Camillus (IV^e s. av. J.-C.), second fondateur de Rome, et P.C. Scipio Aemilianus Africanus qui détruisit la ville de Carthage en 146 av. J.-C.

milieu d'une génération plus rude, tu as sans nul doute, à ce compte-là, la supériorité sur More. Par contre, ce que tu as eu l'audace d'entreprendre auprès de tes fils seulement et de tes frères, More n'hésite pas, lui, à le faire aussi auprès de ses épouses et de ses filles, en dédaignant avec intrépidité le mécontentement créé par cet exemple extraordinaire: à ce titre, il te dépasse à son tour. Toi, de ton côté, par les ouvrages que tu as fait paraître, tu as enrichi plus que lui les trésors des deux langues; à l'avenir, comme tu nous l'as promis, tu pourras les augmenter d'une façon plus massive encore, si seulement tu te décidais à sortir tes richesses des tiroirs pour les répandre généreusement dans le public. Il est vrai que de More aussi, la jeunesse attend quelque chose de grand; car More est encore loin de la vieillesse, et il a un père d'au moins quatre-vingts ans, comme je le crois¹, un homme d'une vieillesse étonnamment robuste, au point qu'on serait en peine de trouver quelqu'un qui portât son âge plus élégamment: d'où l'on peut prévoir, pour More aussi, une longue vie. Je vois sur quel point tu peux apporter une grande aide aux études grecques: c'est assurément en ne te bornant pas à nous faire l'inventaire des mots dans un lexique très copieux, mais en expliquant aussi les idiotismes et les tournures de la langue grecque qui ne sont pas connues et évidentes à n'importe qui². Sans doute, cette tâche est, je l'avoue, assez modeste et au-dessous de ta dignité; mais quand l'intérêt général est en jeu, je crois qu'il appartient à un homme d'élite de s'abaisser parfois soi-même: c'est ce que Platon exige de son sage³.

Aléandre est depuis longtemps dans nos environs⁴, mais

¹ John, le père de Thomas More, est né vers 1453; il était donc sensiblement plus jeune que ne le pensait Érasme.

² Budé semble avoir tenu compte de la suggestion d'Érasme: en 1529 il publia, chez Badius, à Paris, un livre de *Commentarii linguae Graecae*; mais le Lexique gréco-latin ne parut qu'après sa mort.

³ Platon, *République*, VII, 519.

⁴ Jérôme Aléandre était le légat du pape Léon X.

jusqu'ici les contacts qu'il a eus avec nous ont été maigres, parce qu'il a été complètement absorbé par l'affaire luthérienne, dans laquelle il s'est montré vraiment homme courageux et actif. Lorsqu'il se sera acquitté de ces fonctions, ou plutôt parce qu'il s'en est déjà presque acquitté, il sera possible de jouir parfois de la société de cet homme, société non moins agréable que savante. Vivès, dans l'arène des lettres, poursuit sa course avec autant de succès que d'ardeur¹, et, si je connais suffisamment le tempérament de cet homme, il ne se reposera pas avant d'avoir laissé tout le monde derrière lui. Je vous aime tous, parce que, grâce à votre bon sens, vous êtes venus à bout de Brixius²; et cet homme-là, je l'aime parce qu'il s'est rendu aux avis de ses amis. More est si peu rancunier qu'il ne se souviendra même pas d'une petite dispute antérieure. Il m'a fait le plus vif plaisir en m'apprenant que, à ton exemple, de Brie s'exerce à faire des lettres bilingues et je ne doute nullement que, lui aussi, va mener à bien ce que toi, avec une ardeur fort juvénile, mais avec beaucoup de succès, tu fus le premier à oser entreprendre, et en France et à cette époque-là. Je répondrai à sa lettre³, qui est aussi affable que savante, quand un peu de loisir me sera donné.

Je t'écris ces lignes de notre campagne d'Anderlecht, où, poussé par ton exemple, je me suis mis, moi aussi, à vivre aux champs. Mais plaise au Ciel que, à ton exemple également, je puisse bâtir une maison!⁴ Quoi qu'il en soit, cette vie rustique me fait tellement de bien que je suis désormais disposé à la répéter chaque année. Porte-toi bien.

Année 1521.

¹ Vivès s'occupait alors de l'édition du *De Civitate Dei* de saint Augustin; cf. L. 1222.

² Germain de Brie (Brixius) entretint une longue polémique entre More, à laquelle leurs amis communs tentèrent de mettre fin.

³ Lettre inconnue.

⁴ Budé avait construit deux maisons de campagne; cf. L. 435, 136.

ÉRASME REVISITÉ

Franz BIERLAIRE

Docteur en Philosophie et Lettres

Publié en 1944, l'*Érasme* de Marie Delcourt rassemble des textes écrits, pour la plupart, en 1936, à l'occasion du quatrième centenaire de la mort de l'humaniste. Ce petit livre renaît aujourd'hui, alors que l'on célèbre un autre anniversaire, qui fait singulièrement monter les eaux érasmienne, pourtant très hautes depuis une vingtaine d'années. La crue, en effet, a commencé à l'approche du cinquième centenaire de la naissance du plus célèbre des Rotterdamois, et elle ne semble pas devoir cesser. *Nulla dies sine linea*, aimait à répéter Érasme: aucun jour ou presque sans une publication érasmienne, comme en témoignent les bibliographies que, depuis 1963 (Paris, Vrin), Jean-Claude Margolin tient minutieusement à jour pour tout ce qui touche Érasme et l'érasmisme et qui ne recensent pas seulement les travaux publiés depuis 1936, mais également les innombrables éditions et traductions. Pour ne citer que quelques chiffres, imagine-t-on que plus de 700 *erasmiana* ont paru dans la seule année 1969 et que plus de 180 traductions de l'*Éloge de la Folie* dans les différentes langues modernes ont été mises en circulation entre 1936 et 1970? Rares sont les pays qui n'ont pas été touchés par l'invasion érasmienne: «Ce que moi j'écris sera éternel, avait prophétisé Érasme, mes livres seront lus par tous les peuples de la terre.»

Aucune bibliographie érasmienne, on l'aura compris, ne saurait être exhaustive, mais celles de Jean-Claude Margolin, parce qu'elles sont l'œuvre d'un spécialiste qui lit tout ce qui paraît sur Érasme et en donne une analyse fouillée, rendent les plus précieux services aux chercheurs. Ces instruments de travail irremplaçables manquaient à l'époque où Marie Delcourt s'attela à son *Érasme*. En ce qui concerne les sources, c'est-à-dire les éditions, traductions et adaptations anciennes, elle n'avait pas non plus la chance, comme les érasmisants d'aujourd'hui, d'avoir accès au formidable fichier constitué patiemment par la Bibliothèque municipale de Rotterdam et d'avoir à sa disposition un certain nombre de catalogues de bibliothèques particulièrement riches en trésors érasmiens, comme celle de l'Université de Gand ou celles de Bavière. N'existait alors que la *Bibliotheca Erasmiana*, répertoire des œuvres d'Érasme constitué par Ferdinand Vander Haeghen à la fin du siècle dernier, et toujours utilisé aujourd'hui.

Lorsqu'elle rédigea son *Érasme*, Marie Delcourt disposait déjà d'Allen, comme disent les érasmisants, mais pas encore de tout Allen, c'est-à-dire des onze volumes de la correspondance d'Érasme publiés à Oxford, de 1906 à 1947, par Percy Stafford Allen et qui constituent, disait-elle, alors même que cette édition était loin d'être achevée, «le plus beau monument de la philologie dans la première moitié du XX^e siècle». L'*Opus epistolarum*, qui comporte plus de 3.000 lettres, est assurément l'œuvre érasmienne la plus considérable, celle qui donne d'Érasme le portrait le plus révélateur. Marie Delcourt invite le lecteur à aller y chercher le contact avec une des personnalités les plus attachantes qui fut jamais : «Le latin d'Érasme est facile», dit-elle, tout en reprochant presque à Érasme d'avoir écrit en latin, contribuant ainsi à rendre son œuvre inaccessible.

Le grand public, en effet, ne connaît pas le latin et les lecteurs cultivés du XX^e siècle l'entendent et le lisent de moins en moins. Il faut traduire Érasme si l'on veut lui gagner des lecteurs. Marie Delcourt l'avait bien compris : elle fut l'une des principales chevilles ouvrières de la traduction française intégrale de La

correspondance d'Érasme qui est enfin achevée et dont Alois Gerlo fut le maître d'œuvre à l'Université Libre de Bruxelles. Rares étaient ceux qui croyaient au succès de cette gigantesque entreprise ; ils doivent reconnaître aujourd'hui que cette traduction existe, et qu'ils la rencontrent tous les jours. Quel bonheur de pouvoir lire Érasme en français ! Bientôt, il nous parlera même en anglais, puisque l'Université de Toronto a entrepris la publication de la *Correspondence of Erasmus*, dans le cadre d'une traduction des *Collected Works of Erasmus*, dont les volumes paraissent à un rythme soutenu depuis 1974.

Érasme n'était pas opposé à la traduction de ses œuvres en langue vulgaire ; il a été traduit de son vivant dans plusieurs langues modernes, parfois très tôt, notamment en Espagne, comme l'a bien montré Marcel Bataillon. L'ouvrage d'Érasme le plus souvent traduit est sans nul doute l'*Encomium Moriae* : la Folie est la plus polyglotte des créatures érasmiennes, en même temps sans doute que la plus mal comprise, parce qu'on ne l'écoute pas jusqu'au bout. L'*Éloge de la Folie* ne doit pas être isolé des autres ouvrages d'Érasme, en particulier du *Manuel du soldat du Christ*, lui aussi accessible en français depuis 1971, voire même des *Colloques*, où Érasme confie à ses personnages le soin de vulgariser son message spirituel. Il n'existe pas encore de traduction intégrale des *Colloques*. La plus complète est celle de Victor Develay, mais elle date de plus d'un siècle. Quelques colloques importants ont fait l'objet d'excellentes traductions françaises, dues à des érasmisants de premier plan. Puissent-ils bientôt nous donner à lire en français l'ouvrage d'Érasme le plus lu de son vivant !

Souvent traduits, les écrits pacifistes de l'humaniste sont rassemblés dans la belle anthologie de Jean-Claude Margolin, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme* (Paris, Aubier, 1973). Le même auteur a donné aux lecteurs francophones les deux principaux ouvrages pédagogiques d'Érasme : le *De pueris statim ac liberaliter instituendis* et le *De ratione studii*. Érasme a aussi pris la peine de rédiger un manuel de savoir-vivre : on peut le lire dans une traduction du siècle dernier, rééditée en 1977 avec une

préface éclairante de Philippe Ariès.

Outre l'*Enchiridion militis christiani*, d'autres ouvrages théologiques d'Érasme sont accessibles en français : le célèbre *Essai sur le libre arbitre* et la *Paraclesis*, préface de l'édition érasmienne du *Nouveau Testament*, ont été traduits par Pierre Mesnard, à qui l'on doit aussi une traduction du *Ciceronianus*, ouvrage sur l'imitation, qui déclencha une bataille mémorable.

Depuis quelques années, l'exemple, dans le domaine de la traduction, est donné par les Canadiens français, qui n'hésitent pas à s'attaquer à des textes difficiles, tels que le *De interdicto esu carni*, le *De praeparatione ad mortem* ou le *De sarcienda Ecclesiae concordia*. Ils viennent de nous donner aussi une traduction de la correspondance entre Érasme et Thomas More et d'établir, jour après jour, avec une relative précision, malgré les lacunes, le calendrier de l'amitié morérasmiennne. On le voit, le temps n'est plus, décidément, où les textes essentiels à la connaissance de la personnalité et de la spiritualité d'Érasme ne demeureraient connus que de quelques spécialistes peu soucieux de faire découvrir au plus grand nombre ce témoin de son temps qui parle encore au nôtre.

Pour rédiger son *Érasme*, Marie Delcourt n'avait aucune édition critique à sa disposition, si ce n'est celle de quelques *Opuscula*. Elle travaillait sur la deuxième édition des Œuvres prétendument complètes, publiée à Leyde, de 1703 à 1706. Érasme avait prévu que l'on publierait ses *Omnia opera*, ce qui fut fait à Bâle, dès 1540. Se doutait-il que, cinq siècles après sa naissance, paraîtrait le premier volume d'une grande édition critique internationale des *Œuvres complètes*, dont les érasmiens d'aujourd'hui, même les plus jeunes, ne verront sans doute pas la fin, tant est immense la tâche patronnée par l'Académie royale des Pays-Bas. La publication de cette première édition critique a incontestablement donné une impulsion nouvelle aux études érasmienne. Chaque volume est attendu comme les lecteurs du XVI^e siècle attendaient le nouveau livre d'Érasme, à cette différence près que le lecteur du XX^e siècle peut, grâce à l'apparat critique, reconstituer toutes les étapes de la rédaction

de l'œuvre. Le moindre des ouvrages d'Érasme, en effet, est constamment remis sur le métier : ses *Adages* et ses *Colloques*, qui ne sont à l'origine que de modestes plaquettes, finissent par devenir de lourds in-folio ; son ouvrage sur la confession se métamorphose entre 1524 et 1530 ; chaque édition du *Nouveau Testament* est différente de la précédente. Un livre, pour Érasme, n'est jamais achevé, il est toujours à suivre.

Érasme a écrit une œuvre qui n'en finit pas, une œuvre aux dimensions d'une bibliothèque, et personne ne peut se vanter d'avoir lu tout Érasme. Tout Érasme ? Quel Érasme ? Le pacifiste ? Le pédagogue ? L'humaniste ? Qu'est donc Érasme ?

Tout a été dit sur ce « Protée aux cent visages », puisqu'on l'a même traité de paresseux, note — non sans humour — le Père Henri de Lubac qui, dans son *Exégèse médiévale* (Paris, Aubier, 1964), invite à suivre dans le détail l'histoire curieuse des interprétations d'Érasme. Cet ouvrage pionnier n'a pas peu contribué à faire basculer une opinion qui restait jusque là dominée par les jugements des deux grands historiens que furent Augustin Renaudet et Lucien Febvre. Pour le premier, Érasme rêvait d'une « troisième Église », d'une « troisième Rome » ; pour le second, il n'était rien d'autre qu'un sceptique. Si la nouvelle histoire doit beaucoup à Lucien Febvre, la vision d'Érasme que donne l'auteur du *Problème de l'incroyance au XVI^e siècle* (1942) doit trop à un livre qui a singulièrement retardé la réhabilitation d'Érasme, celui de Jean-Baptiste Pineau, *Érasme. Sa pensée religieuse* (Paris, P.U.F., 1923). Dans les années soixante, toutefois, quelques voix s'étaient déjà élevées qui lavaient Érasme de tout soupçon de scepticisme et reconnaissaient en lui un enfant fidèle, quoique difficile de l'Église romaine, voire même un authentique théologien. Puis vint, en 1966, la thèse de E.-W. Kohls, *Die Theologie des Erasmus*, qui démontrait qu'Érasme était décidément théologien, comme le souligne le Père Georges Chantraine, auteur d'une autre thèse capitale sur la *Philosophia Christi* d'Érasme et sur le « Mystère » qui fait l'unité de cette théologie, le Mystère du Christ fait homme (Namur-Gembloux, 1971).

Grâce à ces deux ouvrages, qui révèlent «un Érasme des profondeurs», et à quelques autres, on est loin aujourd'hui de l'Érasme indifférent, rationaliste, voire même libre penseur, présenté par certains exégètes du siècle dernier, qui le voyaient à leur image. Jamais la pensée religieuse d'Érasme n'a fait l'objet d'autant d'études. On découvre aujourd'hui que cette pensée s'accorde, par avance, avec l'esprit et l'enseignement de Vatican II. On voudrait même faire d'Érasme un mystique. Sans doute est-ce aller un peu loin, mais cette interprétation a le mérite d'inviter à une lecture plus attentive de *l'Éloge de la Folie*.

Érasme n'a pas fini de faire parler de lui. Érasme théologien? Et s'il était d'abord un grammairien et un orateur, comme le prétend Jacques Chomarat? Érasme ami des Pères? Certes, mais quel est son Père de prédilection: Augustin, Origène ou Jérôme? Érasme pédagogue? Assurément, puisqu'il était humaniste, et même le plus grand. 450 ans après sa mort, Érasme nous oblige encore à nous interroger sur son vrai visage en même temps que sur nous-mêmes. Comme dit Léon-E. Halkin, à qui les études érasmiennes doivent tant depuis un demi-siècle, il est parmi nous.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE SOMMAIRE

La bibliographie érasmiennne est immense. On nous pardonnera de nous limiter ici à quelques ouvrages essentiels, qui permettront au lecteur francophone d'aller plus loin.

Érasme en poche

L.-E. HALKIN, *Érasme et l'humanisme chrétien*, Paris, Ed. universitaires, 1969.

J.-Cl. MARGOLIN, *Érasme par lui-même*, Paris, Seuil, 1965.

P. MESNARD, *Érasme ou le christianisme critique*, Paris, Seigners, 1969.

Érasme épistolier

La correspondance d'Érasme, 12 vol., Bruxelles, University Press, 1967-1984.

M.-M. de la GARANDERIE, *La correspondance d'Érasme et de Guillaume Budé*, Paris, Vrin, 1967.

G. MARC' HADOUR et R. GALIBOIS, *Érasme de Rotterdam et Thomas More. Correspondance*, Sherbrooke, Ed. de l'Université, 1985.

L.-E. HALKIN, *Erasmus ex Erasmo. Érasme éditeur de sa correspondance*, Aubel, Gason, 1983.

Érasme théologien

E.W. KOHLS, *Die Theologie des Erasmus*, 2 vol., Bâle, F. Reinhard, 1966.

G. CHANTRAINE, «Mystère» et «Philosophie du Christ» selon Érasme, Gembloux, Duculot, 1971.

J.-P. MASSAUT, *Humanisme et spiritualité chez Érasme*, dans *Dictionnaire de spiritualité*, t. VII, Paris, 1969.

J. COPPENS, *Où en est le portrait d'Érasme théologien?* dans *Scrinium Erasmianum*, t. II, p. 569-593, Leyde, Brill, 1969.

Érasme mystique

M.A. SCREECH, *Ecstasy and the Praise of Folly*, Londres, Duckworth, 1980.

Érasme patrologue

Ch. BÉNÉ, *Érasme et saint Augustin*, Genève, Droz, 1969.

A. GODIN, *Humanisme et Patristique: Érasme, lecteur d'Origène*, Genève, Droz, 1982.

Érasme orateur

J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1981.

Érasme pédagogue, moraliste et réformiste

F. BIERLAIRE, *Les Colloques d'Érasme: réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Église au XVI^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

Érasme en français

P. de NOLHAC et M. RAT, *Érasme, Éloge de la Folie*, 3e éd., Paris, Garnier, 1964.

L.-E. HALKIN, *Les Colloques d'Érasme*, 3e éd., Québec, Presses de l'Université Laval, 1971.

J. CHOMARAT et D. MENAGER, *Érasme. Cinq banquets*, Paris, Vrin, 1981.

J.-Cl. MARGOLIN, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme*, Paris, Aubier Montaigne, 1973.

J.-Cl. MARGOLIN, *Érasme. Declamatio de pueris statim ac liberaliter instituendis*, Genève, Droz, 1966.

J.-Cl. MARGOLIN, *Un maître ouvrage de la pédagogie humaniste: le « Plan des études » d'Érasme (1512)*, dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Paris, 1976.

Érasme. La Civilité puérile, présenté par Ph. ARIÈS, Paris, Ramsay, 1977.

A.J. FESTUGIÈRE, *Érasme. Enchiridion militis christiani*, Paris, Vrin, 1971.

R. GALIBOIS et J.M. DE BUJANDA, *Érasme. Liberté et unité dans l'Église*, Sherbrooke, 1971.

P. MESNARD, *Érasme. La philosophie chrétienne*, Paris, Vrin, 1970.

P. SAGE, *Érasme de Rotterdam. La préparation à la mort*, Montréal, Éd. Paulines, 1976.

BIO-BIBLIOGRAPHIE DE MARIE DELCOURT

- 1891: Le 18 novembre: naissance à Ixelles, ville de garnison de son père.
- 1911: Entrée à l'Université de Liège, après des études secondaires à Arlon, d'où était originaire sa mère, née Tandel, puis à Bruxelles.
- 1912: Son premier article évoque les origines de la tragédie.
- 1914-1918: La guerre l'oblige à interrompre ses études universitaires. Elle participe activement au service de renseignements de la « Dame Blanche ».
- 1922: Après un séjour d'études à Paris, elle entre dans l'enseignement secondaire, au futur lycée Léonie de Waha à Liège.
- 1925: Elle publie son premier livre, *Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance*.
- 1929: Elle crée à l'Université de Liège l'enseignement d'histoire de l'Humanisme.
- 1930: *La vie d'Euripide* paraît chez Gallimard.
- 1932: Elle épouse le romancier Alexis Curvers, rencontré en 1929.
- 1934: Elle complète son premier ouvrage par *La tradition des comiques anciens avant Molière* et publie son *Eschyle*.
- 1936: Traduction des *Œuvres choisies* de Thomas More et édition de *l'Utopie*.
- 1938: Avec son élève Roland Crahay, elle édite *Douze lettres d'Érasme*, tandis que paraît son premier ouvrage d'histoire des religions: *Stérilités mystérieuses et naissances maléfiques dans l'antiquité classique* (réédition: Paris, Les Belles Lettres, 1986).

- 1939: Gallimard accueille son *Périclès*.
- 1942: Nommée professeur ordinaire à l'Université de Liège, elle publie *Légendes et cultes de héros en Grèce* aux Presses Universitaires de France.
- 1943: *Images de Grèce* la révèle au grand public.
- 1944: *Oedipe ou la légende du conquérant* (réédition: Paris, Les Belles Lettres, 1981) paraît la même année que son *Érasme*. Dans sa petite maison de Tilff, elle rédige une *Méthode de cuisine à l'usage des personnes intelligentes* (réédition: Liège, Faculté ouverte, 1985).
- 1945: Gallimard publie son *Essai critique* sur Jean Schlumberger, rencontré à Colpach, dans le château de la famille Mayrisch.
- 1947: Elle voyage en Italie et publie *Les grands sanctuaires de la Grèce* (réédition: Brionne, Gérard Monfort, 1982).
- 1949: Second séjour en Italie. C'est au cours de ces deux voyages qu'est né *Tempo di Roma*.
- 1950-1954: Avec son fidèle collaborateur Jean Hoyoux, elle édite la *Correspondance* de Laevinus Torrentius.
- 1955: *L'Oracle de Delphes* (réédition: Paris, Payot, 1981).
- 1957: *Héphaïstos ou la légende du magicien* (réédition: Paris, Les Belles Lettres, 1982).
- 1958: *Hermaphrodite. Mythes et rites de la bisexualité dans l'antiquité classique* (Presses Universitaires de France).
- 1959: *Oreste et Alcmeon. Étude sur la projection littéraire du matricide en Grèce* (Les Belles Lettres).
- 1961: Elle est admise à l'éméritat.
- 1962: Sa traduction d'*Euripide* entre dans la *Bibliothèque de la Pléiade*.

- 1964: Elle revient aux comiques latins avec un *Plaute et l'impartialité comique* (La Renaissance du Livre).
- 1965: *Pyrrhos et Pyrrha. Recherches sur les valeurs du feu dans les légendes helléniques* (Les Belles Lettres).
- 1966: Tandis que paraît *Hermaphroditea. Recherches sur l'être double promoteur de la fertilité dans le monde classique*, elle traduit en français l'*Utopie* de Thomas More (réédition: Genève, Droz, 1983).
- 1967: Elle publie le premier volume de la traduction de *La Correspondance d'Érasme*. Elle traduira aussi le volume XI, qui paraîtra après sa mort, comme sa dernière étude, consacrée à l'*Évangélique d'Averbode*.
- 1979: 11 février: La grande dame de l'humanisme s'éteint à Liège.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Érasme	
Introduction	15
1. Esquisse d'une biographie	17
2. Histoire d'un livre — <i>Les Colloques</i>	27
3. Érasme et Thomas More — Histoire d'une amitié	63
4. La politique et la guerre devant la morale humaniste	93
5. Gaité d'Érasme	105
Contextes	109
Commentaire	151
Orientation bibliographique sommaire	157
Bio-bibliographie de Marie Delcourt	161

Achévé d'imprimer
le 21 novembre 1986

IMPRIMERIE EN BELGIQUE PAR  TOURNAI



Érasme est peut-être le plus parfait type d'Européen qui ait jamais existé : chaque contrée du continent a contribué pour sa part à sa formation.

Cet homme qui a passé toute sa vie à prêcher le retour à la tradition, la connaissance exacte des origines, se trouve être le penseur le plus révolutionnaire de son temps.

Étonnante carrière que celle de ce moine qui ne pouvait supporter le poisson, de ce bâtard qui fut traité somptueusement par des rois et des empereurs, de ce satiriste qui faillit mourir cardinal, de ce petit bourgeois de Rotterdam qui fut l'un des meilleurs écrivains en langue latine, de cet homme multiple et complexe qui écrivit *l'Éloge de la Folie* et qui donna aux presses la première édition du *Nouveau Testament*.



ISBN 2-8040-0184-9



9 782804 001841

Imprimé en Belgique
D/1986/258/36
L 902332